

ПРАЦІ УКРАЇНСЬКОГО НАУКОВОГО ІНСТИТУТУ
PRACE UKRAIŃSKIEGO INSTYTUTU NAUKOWEGO
TRAVAUX DE L'INSTITUT SCIENTIFIQUE UKRAINIAN

TOM — XLVIII — VOLUME

Серія історична, книга 7. — Seria historyczna, zeszyt 7. —
Série historique, livraison 7.

З МИНУЛОГО
ЗБІРНИК
ТОМ I

Z PRZESZŁOŚCI
TOM I

TEMPS PASSÉS
VOLUME I

TRAVAUX DE L'INSTITUT SCIENTIFIQUE UKRAINIEN.

- Volume I.** Série statistique, livraison 1. La population ukrainienne de l'U. R. S. S. *Etudes de T. Olesiewicz* O. Pytel, V. Sadovski et O. Czubenko. Prix zl. 4.
- Volume II.** Série statistique, livraison 2. T. Olesiewicz. Tableaux statistiques de la population ukrainienne de l'U. R. S. S. d'après le recensement du 17 décembre 1926. Prix zl. 10.
- Volume III.** Série économique, livraison 1. E. Głowiński, K. Maciejewicz, V. Sadovski. Les problèmes contemporains de l'économie de l'Ukraine. Prix zl. 4.
- Volume IV.** Série philologique, livraison 1. Constantin Czechowicz, docteur ès lettres. Alexandre Potebnia philosophe-linguiste ukrainien. Prix zl. 4.
- Volume V.** Série de droit, livraison 1. Prof. A. Łotocki. Les sources ukrainiennes du droit ecclésiastique. Prix zl. 10.
- Volume VI.** Série de mémoires, livraison 1. A. Łotocki. Notes et souvenirs. I-re partie. Prix zl. 6.
- Volume VII.** Série économique, livraison 2. V. Sadovski. Le travail en Ukraine soviétique. Prix zl. 4.
- Volume VIII.** Série de mémoires, livraison 2. Mémoires. L. Wasilewski, M. Galine, S. Stempowski, A. Topchymbachy, Tabous. Prix zl. 4.
- Volume IX.** Série de manuels, livraison 1. Prof. D. Dorochenko. Esquisses de l'histoire ukrainienne. Vol. I. (Jusqu'à la moitié du XVII siècle). Prix zl. 8.
- Volume X.** Série philologique, livraison 2. Dr. Nicolas Puszkar. La plus récente palatalisation des consonnes dans la langue ukrainienne. Prix zl. 3.
- Volume XI.** Série économique, livraison 3. I. Ivassiuk. La coopération de crédit en Ukraine. Prix zl. 4.
- Volume XII.** Série de mémoires, livraison 3. A. Łotocki. Notes et souvenirs. II-me partie. Prix zl. 10.
- Volume XIII.** Série historique, livraison 1. A. Docenko. La campagne d'hiver de 1920. Prix zl. 10.
- Volume XIV.** Série philologique, livraison 3. Ivan Zilynski. Carte des dialectes ukrainiens avec explications. Prix zl. 2.
- Volume XV.** Série historique, livraison 2. La guerre ukrainienne de 1920 contre Moscou. I partie. Documents de l'Etat-Major de l'Armée de la République Démocratique Ukrainienne, publiés sous la direction du général V. Salski par le général P. Chandroucq. Prix zl. 10.
- Volume XVI.** Série de droit, livraison 2. Prof. A. Łotocki. L'Autocephalie. Vol. I. Prix zl. 6.
- Volume XVII.** Série historique, livraison 3. Le Journal de l'hetman Philippe Orlik avec notes et commentaires de Jean de Tokary Tokarzewski Karaszewicz. Prix zl. 6.
- Volume XVIII.** Série de manuels, livraison 2. Prof. D. Dorochenko. Esquisses de l'histoire ukrainienne. Vol. II. Prix zl. 12.
- Volume XIX.** Série de droit, livraison 3. Prof. A. Jakovliv. Les traités moscovito-ukrainiens aux XVII—XVIII siècles. Prix zl. 6.
- Volume XX.** Série économique, livraison 4. Prof. ing. J. Szovheniv. Economie hydraulique en Ukraine, dans le bassin du Dnieper. Prix zl. 2.
- Volume XXI.** Série des mémoires, livraison 4. A. Łotocki. Notes et souvenirs. III-me partie. Prix zl. 10.
- Volume XXII.** Série pédagogique, livraison 1. S. Siropolko. L'instruction publique en Ukraine Soviétique. Prix zl. 5.
- Volume XXIII.** Série économique, livraison 5. Prof. B. Ivanyk. Utilisation des forces de la nature dans l'économie de l'Ukraine et du Caucase du Nord. Prix zl. 4.
- Volume XXIV.** Série philosophique, livraison 1. Prof. D. Czyżewski. La philosophie de Grégoire Skovoroda. Prix zl. 6.
- Volume XXV.** Série d'histoire de la littérature, livraison 1. Prof. E. Smal-Stocki. T. Chevtchenko. Interprétations. Prix zl. 7.
- Volume XXVI.** Série économique, livraison 6. V. Sadovski. La main-d'œuvre agricole en Ukraine. Prix 5.
- Volume XXVII.** Série économique, livraison 7. B. Iwanicki. Les forêts et l'économie forestière en Ukraine. II-e partie Prix. zl. 4.
- Volume XXVIII.** Série de travaux de la Commission d'études polono-ukrainiennes, livraison 1. Leon Wasilewski. La question ukrainienne comme problème international (en langue polonaise) (épuisé).
- Volume XXIX.** Série philologique, livraison 4. B. Lew, docteur ès lettres. Une traduction ukrainienne de la chronique polonaise de Martin Biski. Prix zl. 2.
- Volume XXX.** Série de droit, livraison 4. Prof. A. Łotocki. L'Autocéphalie. Volume II. Prix zl. 15.
- Volume XXXI.** Série philologique, livraison 5. J. Rudnicki, docteur ès lettres. Les suffixes -ysce, -ysko, -ško dans la langue ukrainienne. Prix zl. 2.
- Volume XXXII.** Série économique, livraison 8. Les problèmes contemporains de l'économie de l'Ukraine. Vol. II. Prix zl. 5.
- Volume XXXIII.** Travaux de la Commission d'études polono-ukrainiennes, livraison 2. E. M. Kuczynski, docteur ès lettres. Les provinces Tchernihiv-Siversk sous le gouvernement de Lithuanie (en polonais). Prix zl. 10.
- Volume XXXIV.** Série philologique, livraison 6. R. Smal-Stocki. La langue ukrainienne en Ukraine soviétique Prix zl. 5.
- Volume XXXV.** Série de travaux de la Commission d'études polono-ukrainiennes, livraison 3. M. Handelsman. La politique ukrainienne du Prince Adam Czartoryski avant la guerre de Crimée. Prix zl. 5.
- Volume XXXVI.** Série de traductions des Saintes Ecritures et des livres liturgiques, livraison 1. La Liturgie de Saint Jean Chrysostome. Prix zl. 1.
- Volume XXXVII.** Série de travaux de la Commission d'étude du mouvement national ukrainien, livraison 1. Les Archives de Michel Drahomanov. Volume I. Correspondance avec les membres de l'Association "Stará Hromada" de Kiev (Années 1870-1895). Prix zl. 15.
- Volume XXXVIII.** Série de traductions de la Sainte Ecriture et des textes liturgiques, livraison 2. Psautier. Prix zl. 3.
- Volume XXXIX.** Série de droit, livraison 5. V. Sadovski. La politique nationale des Soviets en Ukraine. Prix zl. 5.
- Volume XL.** Série de mémoires, livraison 5. A. Łotocki. Notes et souvenirs. V-me partie (sous presse).
- Volume XLI.** Série économique, livraison 9. E. Głowiński. Les finances publiques de l'Ukraine soviétique (sous presse).
- Volume XLII.** Série historique, livraison 4. B. Krupnicki. L'hetman Philippe Orlik (1672—1742). Aperçu de son activité politique. Prix zl. 7.
- Volume XLIII.** Série économique, livraison 10. B. Ivanyk. L'industrie de l'Ukraine et du Caucase du Nord. Prix zl. 5.
- Volume XLIV.** Série philologique, livraison 7. M. Przepiorska. Le dialecte de la région du San. Prix zl. 3.
- Volume XLV.** Série économique, livraison 11. B. Iwanicki. Les forêts et l'économie forestière en Ukraine. I-e partie (sous presse).
- Volume XLVI.** Série historique, livraison 5. Recueil consacré à Mazepa. Tome I-er. Prix zl. 5.
- Volume XLVII.** Série historique, livraison 6. Recueil consacré à Mazepa. Tome II (sous presse).
- Volume XLVIII.** Série historique, livraison 7. Temps Passés. Tome I-er. Prix zl. 5.
- Volume XLIX.** Série historique, livraison 8. Recueil consacré au mouvement patriotique des jeunesse universitaires ukrainiennes (sous presse).
- Volume L.** Série historique, livraison 9. Le journal de l'Hetman Philippe Orlik, avec notes et commentaires de J. de Tokary Tokarzewski Karaszewicz. Tom II (sous presse).
- Volume LI.** Série de travaux de la commission pour l'étude des problèmes polono-ukrainiens, livraison 4. Anthologie de la poésie et de la prose ukrainiennes (en polonais) rédigée par B. Łepki (sous presse).

ПРАЦІ УКРАЇНСЬКОГО НАУКОВОГО ІНСТИТУТУ
PRACE UKRAIŃSKIEGO INSTYTUTU NAUKOWEGO
TRAVAUX DE L'INSTITUT SCIENTIFIQUE UKRAINIEN

TOM — XLVIII — VOLUME

Серія історична, книга 7. — Seria historyczna, zeszyt 7. — Série historique,
livraison 7.

З МИNUЛОГО

ЗБІРНИК

Том I

РЕДАГУЄ: СЕКРЕТАР,
ПРОФ. Р. СМАЛЬ-СТОЦЬКИЙ

Український Науковий Інститут цією книжкою розпочинає видання збірників нового типу під заголовком „З минулого”.

Збірники „З минулого” мають своїм завданням давати матеріял, присвячений у першу чергу історії громадського руху на Україні в XIX. ст. та історії української визвольної боротьби. Вони будуть містити як оригінальні розвідки, так і матеріали мемуарного і документального характеру.

Видання збірників „З минулого” по-диктовано бажанням забезпечити заховання тих цінних матеріалів, які існують для історії нашого недавнього минулого серед загалу українського громадянства і які, особливо за емігрантських обставин, можуть безповоротно затратитися. Після того, як Всеукраїнська Академія Наук припинила видання збірників „За сто літ”, завдання, які ставили собі ці збірники, не заступлено відповідним виданням. Заповнити цю прогалину в обсягу нашої наукової праці має на увазі ця нова серія праць Українського Наукового Інституту.



Й. МІККОЛЯ.

МОЇ ХАРКІВСЬКІ СПОГАДИ*)

Весною 1889. р. скінчив я мої студії в університеті в Гельсінках і одержав двохрічну стипендію для студій російської мови й слов'янської фільольгії в Росії. Я вибрав собі харківський університет, щоб стати слухачем Олександра Потебні, і приїхав туди в вересні того ж року. Приїхавши до Харкова, я відразу відчув, що Харківщина, і взагалі Україна — це зовсім інший, відмінний від Росії, край.

В університеті слухав я викладів передусім Потебні і Дринова. Цей останній був родовитий болгарин і дуже видатний дослідник болгарської історії. У нього, дуже доброго вчителя і милої людини, ічився я болгарської мови.

З глибокою пошаною відносився я до Потебні. Я подивляв його шляхетне лице, але з його викладів з самого початку не міг багато скористати, бо його пояснення були часто такі глибокі, що їх зrozуміти можна було тільки по довоєному роздумуванні. Його гарне обличчя було завжди овіянне глибокою думою. До мене особисто ставився він дуже мило, запрошуваючи кілька разів до себе, а одного разу навіть іспитував мене, щоб довідатися, як добре я опанував мовознавство. Здавалося, що ніщо близче не було йому до серця, як українська народня поезія. Взагалі був він високоосвіченою людиною з глибоким розумінням всякої поезії і мистецтва.

Від його слухачів довідавсь я, що все українське, не тільки народня поезія, було йому дороге. Я спостеріг також, що він добре визнавався на польській літературі та знов польську мову. Але що він думав про відношення українців до поляків — цього мені довідатися не довелося. Та я чув, що брат його, офіцер російської армії, захоплений гаслом »за нашу й вашу волю!«, узяв участь у польському повстанні 1863. року і за те мав бути засуджений на смерть.

Симпатична й доброзичлива вдача професора Сумцова зробила на мене глибоке враження. В моїй уяві він персоніфікував українство.

З інших професорів слов'янської фільольгії мушу ще загадати болгарина Маріна Дринова. Він учив мене сучасної болгарської мови й часом запрошував до себе. Він був колишнім болгарським міністром та визначним знавцем і дослідником болгарської історії. Це була людина без національних упереджень, шляхетної вдачі.

В читальні професорів університету, де я мав дозвіл читати часописі, познайомившися я з цілим рядом професорів, учителів та лекто-

*) Автор — з походження фін, нині професор університету в Гельсінках.

рів, здебільшого ліберального напрямку. З них пригадуються мені знаний історик церкви професор Лебедев, що сприймав життя із прихованим гумором, професор західно-европейських літератур поляк Шепелевич та професор санскритської фільольогії Овсяніко-Куликовський, у якого ця мала громадка коли-не-коли збиралася. Овсяніко-Куликовський був носієм революційних традицій: Бакунін був його дядьком із боку матері, а він сам у своїй молодості оголосив у Швайцарії під псевдонімом досить радикальне видання (»Записки южно-русского социалиста«). Ось у цьому товаристві запізнався я з іменем Драгоманова і з його ділом. Відчувалося також, що вплив Володимира Антоновича сягав із Києва аж сюди, до Харкова. Тут я також запізнався з Шевченковою поезією, — річ зрозуміла, тільки з »Кобзаря«, обкроєного цензурою.

Українство переживало тоді дуже тяжкі часи. Було воно тоді в Росії безоглядно поневолене, а звязок з »Українським Піемонтом« був усіякими способами утруднений. Декілька ворожих українству слов'янських фільольогів у Росії намагалися мовно-історичними фактами заперечити існування окремої української мови. Для мене було ясне, що це питання вирішують не мовознавці, а само існування українського народу. Бо мене дивували твердження, що, мовляв, української мови нема, хоч я перед собою мав книжки, друковані в цій мові, книжки, читані не жменькою фантастів, а тисячними масами. Тому ніякі фільольогічні аргументи не можуть звести українського народу з світу. Бо коли не тільки сотки тисяч, але понад 30 міліонів людей почивають себе українцями, хотіть бути українцями й вжеивають та розвивають свою власну мову, як вислів своєї національної свідомості й культури, то український народ із своєю самостійною мовою існує.

Цей народ має свою самостійну історію, в якій часто й гостро протиставляється російському імперіалізму, і ніякі невдачі та переслідування не вимажуть цього великого народу із сторінок світових подій і життя родин народів.

Д. ДОРОШЕНКО.

ПРУСЬКИЙ ДИПЛЬОМАТ ПРО УКРАЇНСЬКИЙ СЕПАРАТИЗМ У 1861 РОЦІ.

В берлінському місячнику «*Preussische Jahrbücher*» (1930, кн. I., ст. 1—27) надруковано кілька реляцій другого секретаря пруського посольства в Петербурзі, *Kurd'a von Schröder'a*, для свого міністерства закордонних справ літом і восени 1861. року, коли він заступав посла (а тим послом тоді був славній пізніше Отто Бісмарк) в часі його відпустки від 28. VI. до 1. XI. 1861. У своїх реляціях *Kurd von Schröder* подавав дуже докладні відомості про політичні настрої в Росії, доволі неспокійні в тих часах у звязку з незадоволенням селян із способу переведення відомої реформи 19. II. 1861, із хвилюванням у Польщі її початком революційної пропаганди серед російського громадянства. Саме тоді з'явилися перші протидержавні проглашання (Михайлова, Чернишевського та ін.) і зроблено спробу видавати більш-менш систематично орган під назвою «Великоруссъ». *Kurd von Schröder* старанно добував примірники цих проглашань і подавав їх у німецькому перекладі в своїх реляціях.*).

В одній із своїх реляцій, а саме від 4. жовтня 1861. р., *Schröder*, між ін., пише:

„...Die dritte Proclamation auf deren Inhalt ich bereits in meinem früheren Bericht aufmerksam gemacht, und in deren Besitz ich erst jetzt gelangen bin, beehe ich mich ganz gehorsamst in einer eilig angefertigten deutschen Uebersetzung hier beizufügen. Der darin angedeuteten Möglichkeit einer Trennung Klein-Russlands von Gross-Russland bin ich hier schon früher begegnet, und ist diese Ansicht nicht etwa neu und locker hingeworfen. Die Gross-Russen sprechen es oft vertraulich aus, dass sie, wenn auch durch die gemeinschaftliche Religion mit den Kleinrussen verbunden, doch von diesen in nationaler und geistiger Beziehung völlig geschieden seien. Die Klein-Russen verfolgen in vielen Beziehungen, besonders in politischen, ganz andere Ziele, als die Gross-Russen, weshalb hier schon seit zwei Jahren eine Zeitschrift besteht, welche zur Wahrnehmung der Interessen Klein-Russlands und zwar zur Verbreitung der dort herrschenden Bestrebungen gegründet ist“.

(...) Третю проглашання, на зміст якої я вже звернув увагу в моєм попереднім звідомленні й яку аж тільки тепер добув, маю честь найслухняніше подати в наспіх зробленому німецькому перекладі. Про можливість відірвання Малої Росії від Великої Росії,

*) Редакція „Pr. Jahrb.“ подала текст тільки одної — першої проглашання на ст. 3.

на яку натякає проклямація, я вже тут чув і раніш, і цей погляд не є чимсь новим і непевним. Великоруси часто-густо висловлюють його в довірчих розмовах, говорячи, що хоч вони звязані з малорусами спільною релігією, однаке цілком відріжняються від них в національному й духовому відношенні. Малоруси в багатьох відносинах, особливо в політичних, переслідують зовсім інші цілі, ніж великоруси, через те тут уже другий рік виходить журнал, що його засновано для висвітлення інтересів Малоросії, а саме для поширення стремлінь, які там панують»).*)

Треба думати, що мова йде тут про другу проклямацію »Великорусса«, яка з'явилася в серпні 1861. року й була передрукована в »Колоколі« Герцена в р. 1861, ч. 107**). В цій проклямації справді знаходимо уступ, що його має на увазі автор німецької реляції: »Та же самая надобность уничтожить систему вооруженного насилия требуетъ, чтобы дана была населенію Южной Россіи полная свобода располагать своею судьбою по собственной волѣ. Теперь этотъ народъ еще не могъ высказать своихъ пожеланий. Но извѣстно, что онъ крайне недоволенъ нашимъ господствомъ. До какихъ бы требованій не довело это недовольство, мы должны уступить имъ. Если онъ захочетъ отдѣлиться совершенно, пусть отдѣляется. Захочетъ ли онъ этого — мы не знаемъ; да и самъ онъ едва ли рѣшилъ это, при настоящей своей безгласности. Но, судя по живому чувству страданій отъ нашего деспотизма, должно ожидать, что, при первой возможности подумать о своей судьбѣ, онъ захочетъ отойти отъ нась. Будемъ готовы и на такое рѣшеніе. Мы, великоруссы, достаточно сильны, чтобы оставаться одними, имѣя въ смихъ себѣ всѣ элементы національного могущества. Гордые своюю силою, мы не имѣемъ никакой нужды искать, по примѣру Австріи, вредного для насъ самихъ искусственного могущества въ насильственномъ удерживаніи другихъ цивилизованныхъ племенъ въ составѣ нашего государства. Мы можемъ вполнѣ признать права національностей. Мы необходимо должны это сдѣлать, чтобы ввести и упрочить у себя свободу. Вотъ объясненіе имени, носимаго нашю газетою. Но вопросъ о Южной Руси еще только возбуждается ми сами, предлагая его на разсмотрѣніе южноруссовъ. Вопросъ о Польшѣ уже требуетъ немедленно практическаго рѣшенія. Оно: выводъ нашихъ войскъ изъ польскихъ всѣхъ земель, гдѣ масса народа или говорить по-польски, или привязана къ прежней уніатской вѣрѣ, потому что во всѣхъ этихъ мѣстахъ народъ имѣетъ, если не языка поляковъ, то польскій духъ«.***)

*) „Preussische Jahrbücher“, 1930, I., S. 17—18.

**) В листі з дня 2/14 жовтня 1861 р. до свого брата Нестора, що перебував тоді в Любеку, Курд Шлецер згадує про появу проклямації, яка вимагала „конституції, увільнення Польщі і відокремлення України“. Див. статтю В. Кордта „Російське громадянство під час розкріпачення селян“ у „Ювілейному Збірнику Д. І. Багалія“, Київ 1927, ст. 1071. У цій статті В. Кордт використував опубліковане в 1922 р. у Берліні листування Шлецера з братом. Тут же подано й докладні біографічні відомості про К. Шлецера.

***) Цитуємо з видання, де ця проклямація передрукована: „Русская Историческая Библиотека“. № 5. Материалы для истории революционного движения въ России въ 60-хъ г. г. Изд. подъ ред. Б. Базилевского, Paris, 1905, ст. 28-29.

Згадка пруського дипльомата про розмови серед російського громадянства на тему про український сепаратизм дуже цікава тому, що вона передає настрої безумовно вищих, близьких до російського уряду кругів, бо, певна річ, тільки серед таких кругів міг він мати знайомства й звязки, як це зрештою видно з усіх його звідомлень. Безперечно, український журнал, про який згадує він, це «Основа», тільки що виходила вона тоді ще перший рік.

Цікаво зазначити, що думка про право українців на самовизначення, висловлена в проклямації »Великорусса«, нагадує думки про цю справу, висловлювані в тих часах у »Колоколі« Герцен, а також відомим російським революціонером М. Бакуніним. Так, наприклад, у статті »Русскимъ офицерамъ въ Польшѣ«, друкованій у »Колоколі« в 1863.р., читаемо: »...Было бы очень жаль, если бъ Малороссія, наприм., призванная свободно выразить свою мысль, не умѣла бы остататься при полной независимости. Память того, что она выстрадала послѣ Богдана Хмѣльницкаго черезъ присоединеніе къ Москвѣ, и память того, что заставило Хмѣльницкаго идти въ царскую кабалу, могли бы послужить ей великимъ урокомъ«. І кажучи далі, що при сучасному стані річей, під гнітом російського уряду, не можуть українці вільно виявити свою волю, автор статті зауважує, що справу треба поки-що залишити до того часу, поки зможуть сказати своє слово ті, що мають право вирішити справу: українці, литовці й білоруси.*)

Кілька літ пізніше, промовляючи в 1868. році на конгресі »Ліги світу і свободи«, М. Бакунін казав, що »этотъ народъ (українці), вмѣстѣ съ 4 миллионами бѣлоруссовъ, по всей вѣроятности составить отдѣльную, независимую націю миллионовъ въ 20 жителей, которая можетъ, конечно, вступить въ союзъ съ Польшой или съ Великороссіей, но должна остататься совершенно независимой отъ гегемоніи той и другой«...**)

Так ось думка про право українського народу на самостійне державне існування і про можливість українського відсепарування від Росії панувала не тільки в російських урядових кругах, де від р. 1847. стояла перед очима примара цього сепаратизму, але й у громадських кругах: крайне ліве крило російської політичної думки, в особах Герцена й Бакуніна, визнавало право України на незалежність, як річ оправдану з погляду загальних принципів міжнародної справедливості (анальгічної позиції пізніше дотримували російські большевики, поки не прийшли до влади); праве крило, в особі М. Каткова, лякало російський уряд і громадянство небезпекою українського сепаратизму й закликало до боротьби з ним. Ця остання течія передбачала дуже загрозливі практичні наслідки для української справи в Росії, і тодішні провідники українського руху добре це розуміли. Щоб відхилити від себе ті урядові скорішони, до яких накликала російська реакція, уважалося в тих обставинах за єдиний вихід — відгородитися назовні від течії, що мала далекосяглі політичні цілі, та обмежити завдання українства сфе-

*) Цитую за виданням: За сто лѣть (1800—1896). Сборникъ по исторіи политическихъ и общественныхъ движений въ Россіи. Составиль Вл. Бурцевъ. 1897, London, ст. 54-55.

**) Письма М. А. Бакунина къ Герцену и Н. П. Огареву. Женева, 1896, ст. 431.

рою самих культурних цілей. Костомаров у своїм знаменитім листі до редактора »Колокола« (в 1860 році) заявляв, що українці бажають лише того, щоб російський уряд не перешкоджав їм розвивати свою мову й творити свою школу, а що »більш того вони не домагаються для себе нічого, крім спільніх з усією Росією бажань.*). Пізніше у своїм колективнім листі до »Русского Вѣстника« (видаваного Катковим), в кінці 1862. р., київська Громада, за підписами Антоновича, Рильського, Житецького, Чубинського та ін., рішуче заявила, що обвинувачення українців у сепаратизмі є »найбезглупішим і наївним наклепом«, що українці хочуть лише мирної культурної праці.**) Та й сама »Основа«, яку прусський дипломатуважав за орган українського сепаратизму, провідною ідеєю своєї програми виставляла »просвіту в народньому дусі« — не більше.***)

На основі цих заяв Драгоманов вказував, що українці 60-х років у своїй політичній ідеольгії зробили в порівненні з 40-ми роками (ідеольгія Кирило-Методіївського Братства) крок назад. Але російський уряд ясно здавав собі справу з того, що розвиток самого культурно-національного українського руху, навіть в його »аполітичній« формі, льогічно мас привести до відродження ідеї політичного сепаратизму, і тому старався знищити всяку можливість культурно-просвітньої праці та припинити розвиток української літератури. Звідси — заборони 1863. і 1876. років і ціла система боротьби з українством.

Що російський уряд не помилявся в своїм страху щодо потенційальної сили українського руху, показала дальша історія цього руху.

*) М. Костомарів. Письмо до видавця „Колокола“. Львів, 1902, ст. 36.

**) М. Драгоманів. Австро-руські спомини, ч. III—IV, Львів, 1889, ст. 303—308, також „Україна“, 1928, кн. I, ст. 98.

***) „Основа“, 1862, кн. I, ст. 81.

ВОЛОДИМИР ЛЕВИНСЬКИЙ.

ДРАГОМАНІВ І ДРАГОМАНІВЦІ У СВІТЛІ АВСТРІЙСЬКИХ ТАЙНИХ ДОКУМЕНТІВ.

Матеріали, що іх оце подаю, кидають дуже цікаве й характеристичне світло на особу й діяльність знаменитого українського емігранта. Вони походять із державного архіву австрійського міністерства внутрішніх справ, що зберігається у віденській Палаті юстиції (*Justizpalast*). Як відомо, ця палата згоріла 15. червня 1927. року, а з нею й її архів, надзвичайно багате й неоцінене джерело внутрішньої історії старої Австрії та її народів.

З архіву „*Polizei und Zensurstelle*“ вирятував д-р Роман Роздольський акти, що відносились до чортківського селянського бунту в 1838. р., панщини, польської революційної пропаганди з 1846. р., а з архіву міністерства внутрішніх справ — акти про 1848. р., про Кобилицю і соціально-політичний рух 1870—80. рр. Копії цих усіх актів зладив д-р Р. Роздольський іще перед пожежою палати юстиції і вони зберігаються в його приватному архіві. За паскуву згоду використати ці документи складаю на цьому місці д-рові Р. Роздольському мою щиру подяку.

Не маючи змоги оголосити їх у цілості та в оригіналі, мушу обмежитися до їх реферату та витягів із них, що мають відношення до особи, головним чином, Драгоманова. До фактів із життя й діяльності цього діяча, що іх подають наші документи, іноді дуже фантастичних або й цілком виссаних із пальця, доведеться читачеві поставитись дуже критично. Все-ж вони не тратять свого інтересу й вартості.

Документи мають свою сигнатуру. Для пояснення зазначу, що під сигнатурою *I. B.* треба розуміти »Інформаційне Бюро« (*Informations Büro*) при міністерстві заграничних справ, а саме його поліційну секцію, що діставала з одного боку копії актів від міністерства внутрішніх справ, а з другого — акти від самого міністерства загр. справ. Оба міністерства звичайно обмінювалися взаємно своїми актами. Сигнatura *M. I.* означає поліційну секцію при міністерстві внутрішніх справ. Акти міністерства юстиції, з якими доведеться нам також спіtkатися, не мали окремої своєї сигнатурі.

I.

На підставі своєї магістерської дисертації п. з. »Вопросъ объ историческомъ значеніи римской истории и Тацитъ« (1869. р.) Драгоманов одержав катедру всесвітньої історії при київському уні-

верситеті й субвенцію для наукової поїздки за границю. Восени 1870. р. виїхав він до Берліну^{*)}). Зиму 1870—71. провів у Берліні; весну й літо 1871. р. в Австрії — в Празі і Відні**).

Саме до побуту Драгоманова в Празі і відносяться перші тайні про нього документи.

У деох звідомленнях з дня 7. VI. 1871. і 9. VI. 1871. (сигн. ч. 2620 (М. I. 1871) доносить директор празької поліції, Гофрат Седлячек, до президії міністерства внутрішніх справ про побут Др-ва в Празі.

»Довірені люди — лише він — зробили мене уважним щодо присутності Драгоманова, як кажуть — професора з Києва, у Празі. Він приїхав 24. мая 1871. із своєю дружиною Людмилою і своєю маленькою донечкою Лідією і замешкав у гостинниці „*Zum Erzherzog Stefan*“, де винайняв кімнату на місяць, а може й на довший час, і має зносини з росіянами Рудольфом і Михайлом Синєими.

»Драгоманова — пише Седлячек — описує моя довірена людина, як дуже розумну й соліду людину, що не є надмірним панславістом. Кажуть, що приїхав він до Праги, щоб перешукувати всі бібліотеки для своїх дослідів над старорелігійними темами і старою історією церкви словян. Він лаяв російських ніглістів і радив чехам, щоб не піддавалися щодо Росії ніяким великим ілюзіям. Якщо вони хоч наполовину впорядкують свої відносини в Австрії, то можуть жити спокійно, не покладаючись на панславізм. Це однак не виключає, що росіяни, коли це буде потрібно, боронитимуть чехів перед прусаками«.

II.

Рік 1876. зазначився в історії українства двома надзвичайно важними подіями. В травні цього року вийшли відомі правила комісії Юзефовича, які знаємо під назвою „*Lex Jusefoviana*“ і які просто проскрибували українське друковане слово в межах російської імперії. А появу цих правил попередив жорстокий розгром усього українського культурного руху. В цьому саме році в місяці лютому***) виїхав Драгоманов із Києва раз назавжди за границю, усунений тодішнім міністром освіти гр. Толстим з київського університету за діяльність, що показалася йому небезпечною для існування царату. Звільнення Др-ва попередила гостра кампанія проти нього часопису »Кievлянинъ«, що обвинувачував його в «українському сепаратизмі». Хоч Др-в, як він сам заявляє, політикою займався мало, — все-ж у своїх університетських викладах покладав найбільшу wagу на політичну науку, котра мусить виясня-

^{*)} М. Драгоманов, „Австро-руські спомини“. Львів 1889. Ст. 56.

^{**)} Осінь 1871 р. прожив Др-ов у Гайдельбергу, дві наступні зими в Італії — в Римі й Фльоренції, літом 1872 р. був знов у Відні й Празі, а літом 1873 2 місяці в Цюриху. В серпні 1873 був у Львові і вернувся назад до Києва.

^{***)} М. П. Драгоманов: „Переписка“ І. Зібрав і зладив М. Павлик. Лист Драгоманова до Ом. Огоновського. Львів 1901, ст. 183. Заславський помилково подає дату віїзду Др-ва в травні 1876 р.: Д. Заславський, „М. П. Драгоманов“, критико-біографіческий очерк. Київ, 1924. Ст. 72.

ти людям напрямок і ґрунт іх громадської праці*). У відповідь на усунення Др-ва з катедри в київському університеті вислава його київська «Громада» за границю, намічаючи вкупі з ним плян його літературно-політичної роботи. Він зводився до опрацювання в українській мові всяких матеріалів до історії України й сучасного українського руху, до ознайомлення західній Європи з українським рухом і його переслідуванням у Росії та вкінці до видавання за кордоном »Громади**). »Комітет 12-ти« з лона київської »Громади«, що на спеціальному своєму засіданні рішив вислати Др-ва за границю, узяв також на себе матеріальне його забезпечення.

У перших днях березня н. ст. 1876. р. Др-ов був уже у Відні. Тут іще в 1875. р. почав Остап Терлецький разом із С. Подолинським видавництво популярних соціалістичних брошур (»Парова машина«, »Про бідності«, »Про багацтво«), які віденська цензура пропустила. Коли Др-ов приїхав до Відня, Терлецький віддав до друку четверту брошуру Вільхівського: »Правдиве слово хлібороба до своїх земляків«, написану в бунтарському дусі. Др-в поставився дуже критично до цієї брошури й радив Терлецькому поскраслювати в ній найнебезпечніші місця. Терлецький на це не згодився, а тимчасом віденська прокуратура сконфіскувала брошуру й виточила проти її видавця Терлецького та болгарина Янка Ковачева, власника друкарні, де друкувалася брошура, процес. Був це перший соціалістичний процес в Австрії. Обвинувачених виправдав суд, однак з брошури конфіскати не зняв.

Цей прикрай інцидент із брошурою Вільхівського зробив неможливий постійний п'єбут Др-ва у Відні, і він вибрав місцем осідку для своєї діяльності Женеву. У Відні Др-ов надрукував тільки невеличку російську брошуру »По еопрэсу о малорусской литературѣ« і восени 1876. р. виїхав до Женеви.

Драгоманов виїхав за границю з наміром віддатися цілком українській роботі. Проте не минуло й року від його виїзду з Києва, як ім'я його стало називатися в Росії і за кордоном, як ім'я одної з центральних фігур російської політичної еміграції та провідника українського національного й соціалістичного руху***).

Ці короткі відомості про Др-ва вважаємо потрібним подати для того, щоб увести читача в зміст дальших австрійських тайних документів про нього, що відносяться вже до перших років його діяльності за кордоном.

III.

З кінцем 1876. р. приїхав до Львова з Женеви Сергій Ястремський з дорученнями й листами Драгоманова. Його арештувала львівська поліція разом із Ол. Куртієвим у кавянрі під »Чорним раком«. Незабаром, незалежно від Ястремського, приїхав також до Львова з Швайцарії Ол. Черепахин із книжками й соціалістичними

*) М. Драгоманов: „Австро-руські спомини“. Ст. 221.

**) М. Грушевський: „Мих. Драгоманов і женевський соціалістичний гурток“. Відень, 1922. Ст. 51-53. Д. Заславский, — оп. сіт. ст. 72-73.

***) Д. Заславский, оп. сіт. ст. 83.

брошурами Драгоманова. Його теж арештовано разом із Павликом. Ще один українець на прізвище Колодій приїхав у тому часі з Києва до Львова та заїхав до Павлика. Однак, довідавшись про арешти, відіхав негайно назад.

Проти арештованих виточено судовий процес за участь у тайних товариствах і зносинах із заграничними соціялістами.

До цього процесу, в центрі якого стоїть особа Драгоманова, маємо декілька поліційних актів.

Так у першому своєму звідомленні (сигн. ч. 1155/М.І. з 1877. р.) доносить директор львівської поліції Тустановський австрійському міністерству внутрішніх справ (документ має дату 16. I. 1877. і дописку тодішнього галицького намісника під датою 18. I.: „gesehen Potocki“) таке:

»...В останньому часі звернули на себе увагу поліції два індивіди, що своїм зовнішнім виглядом видалися чужинцями. Їх затримала поліція 9. I., коли вони вийшли з одного публичного льоткало, де вели таємно розмову в російській мові з третім індивідом, а саме слухачем тутешн. фільософічного факультету Михайлом Павликом, та привела обох (щебто Куртієва і Ястремського — В. Л.) до інспекції поліції*).

Перший називав себе Сергієм Ястремським, літ 19, жонатий, бездітний, з Харкова. Він студіював медицину в Харкові, але через політичні виступи мусів утікати до Швейцарії. 23. XII. 1876. приїхав до Львова, щоб тут записатися на політехніку. З Павликом запізнався припадково на вулиці на другий день після свого приїзду.

Другий — Олександер Костянтин Куртієв з Одеси, літ 25, вільний, приїхав сюди 4 тижні тому для заробітку й покищо був занятий, як білетер в українському театрі за місячною платнею 20 фльоренів**).

Скорі після затримання обох явився на поліції Павлик, літ 23, вільний, і приніс із собою пашпорт на ім'я Івана Яценка Коссака та заявив, що цей пашпорт та книжки приніс Ястремський на його кватирю, й він віддає їх до розпорядимости поліції. Щодо знайомості своєї з Я. сказав, що пізнав його 14 днів перед тим на вулиці й, як убогу, молоду та освічену людину, взяв до себе на кватирю.

Поліція взяла річі від Павлика, між якими була кореспонденція Ястремського. З неї показалось, що Я. кореспондував із М. Драгомановим у Женеві та редакцією «Вперед» і що привіз із собою льондонські заборонені революційні брошури для Павлика.

*) З листа д-ра В. Ганкевича до М. Драгоманова з 28. I. 77. про ці арешти, виходить, що в каварні, де сидили арештовані, був також поліційний агент, який почав розмову з чужинцями. Розмова перейшла на сварку, в якій „росіянин“ (мабуть Ястремський) вдарив агента в лицце. („Переписка М. Драгоманова з М. Павликом“, II. ст. 194).

**) Куртієв — це прибране післячко Кузьми Ляхоцького. („Переписка М. Драгоманова з Павликом“, т. II, ст. 194. і М. Грушевський, ор. сіт. ст. 59). Грушевський подає відомості про Куртієва — Ляхоцького за Ф. К. Вовком, що не зовсім точні. Так, напр., пише він, що „при кінці 1876 р. Куртієв-Ляхоцький приїхав до Львова разом з українським революціонером Ястремським, заїхали до Павлика й були арештовані“. Тимчасом із рапорту Тустановського виходить, що Куртієв приїхав до Львова на 4 тижні перед Ястремським.

Після цього зроблено в Павлика ревізію і забрано в нього згадані брошури.

Павлик, запитаний про свої зносини з Драгомановим, подав, що удержує з ним наукові взаємини і що 6 тижнів тому одержав на адресу »Просвіти« від книгаря Ільницького в Києві дві скрині російських книжок, дозволених цензурою в Росії.

Кореспонденція*) і книжки, привезені Ястремським, доносять Тустановський, вказують на те, що Я., який стоїть у найтіснішому звязку з тайними товариствами за кордоном, одержав місію вести тут соціал-демократичну й революційну агітацію.

Ястремського, Куртєва й Павлика передала поліція за участь у тайних товариствах львівському краєвому судові, а проти »Про-світи« розпочала за недозволену продаж книжок доходження та піддала її якнайгострішому доглядові.

До цього рапорту Тустановського додано в перекладі на німецьку мову лист Драгоманова до Ястремського цілком невинного змісту. Не подаємо його тут, бо його передруковує в оригіналі (рос. мовою) Павлик у своїй »Переписці« II. т. ст. 149—150.

Друге звідомлення Тустановського з дня 19. I. 1877. до міністерства внутр. справ (сигн. ч. 1155/М.І. 1877) присвячене в цілості подорожі Черепахина, »агітатора Драгоманова«.

Директор львівської поліції подає, що 14. I. (1877) донесено поліції, що від кількох днів замешкали в англійському готелі 2 чужинці, що замельдувалися — один, як Ігор Колодій, а другий, як Олександер Дорошенко, поміщик із Росії, що правдоподібно є політичними емісарами. Того самого дня зроблено ревізію в кімнаті обох, застали однаке лише Дорошенка, а Колодія ні, бо він вініхав кілька годин перед тим із Львова поїздом на Броди.

Дорошенко вилегітимувався пашпортом на ім'я Черепахина, що було його дійсним називиськом. При ньому знайдено 200 прим. рос. брошури Драгоманова »По вопросу о малорусской литературѣ«, далі 200 прим. його ж »Турки внутренніе и внѣшніе«, вкінці коло 300 прим. брошури »Про багатство та бідність«, видання Драгоманова, та ще інші книжки, брошури й проклямації у французькій мові, друковані в Женеві.

З перегляду паперів і кореспонденції, знайдених при ньому, як і з власних його зізнань, виходить:

Олександер Черепахин, син Петра, мирового судді й поміщика, що помер у 1874. р., скінчив гімназію в Полтаві, опісля вступив на медичний відділ київського університету. По скінченні студій виїхав у жовтні м. р. до Франції і Швайцарії, перш за все, щоб відвідати в Монтере свою хору матір Ольгу й сестру Анну. З Мон-тре робив різні прогулки до Парижа й Женеви. В Женеві відвідав свого колишнього вчителя Драгоманова, від якого одержав місію перевезти згадані брошури до Росії, як також передати інші писання національного й особливо соціалістичного змісту поодиноким політичним прихильникам Др-ва в Австро-Угорщині, разом із поручальними візитівками до них. Від Драгоманова одержав також інструкції висондувати терен, а саме скрізь вивідати, як відносяться

*) Всю цю кореспонденцію Ястремського, як і листи Черепахина до Драгоманова, передруковує Павлик у II. т. свої переписки з Драгомановим.

його земляки до соціалізму, як політичної системи, оскільки можливо, прихильти їх до соціалізму та у всякум разі вислати йому звідомлення з своєї місії. 2. I. (1877) покинув Черепахин Монтре й прибув 4-ого ц. м. до Відня, де пробув 3 дні. Весь час перебував із «рухливим агітатором» Остапом Терлецьким, якому передав листа від Драгоманова. Разом із Терлецьким викупив у друкарні Карла Гельфа брошурку Драгоманова »По вопросу о малорусской литературѣ«. 300 прим. її передав Терлецькому для дальншого поширення, а решту взяв із собою до Львова. В розмовах із членами українського товариства »Січ« переконається, що, за малими винятками, є вони чужі соціалізові. З Відня поїхав 8. I. до Будапешту, де відвідав проф. Будинця, якому мав передати рекомендаційне письмо її книжки від Драгоманова. Його однаке не застав дома. У Пешті пробув тільки один день і звідти виїхав до Мукачева, де відвідав учителя Юліяна Кіша (*Julius Kiss*), що до нього мав теж поручення від Драгоманова. Кіш притягнув його дуже добре. Проте просив, щоб пересилати йому тільки українські книжки, бо російських не розуміє. Кіш попередив його, щоб був обережним, бо за ним самим слідять власті, і дав йому поручальне письмо до свого товариша, учителя Володислава Януша в Уйгелях. З ним однак бачився коротко і навіть не задавав йому ніяких питань щодо соціалізму. З Уйгелі поїхав до Ужгорода з порученням Др-а до місцевих богословів Михайла Бачинського, Симона Ревтія і Федора Матяхова, а опісля до пароха Раковського в Ісях, п. Гушт. Звідси поїхав через Лупків до Перемишля. Тут задержався тільки проїздом на двірці до найближчого поїзду до Львова, так що навіть не мав часу відвідати д-ра Юліяна Никоровича, до якого теж мав поручення від Др-ва. З Перемишля 11. I. приїхав нарешті до Львова. Тут мав відвідати Павлика, до якого мав від Др-а пільне письмо*), але не застав його, бо його вже арештовано. У Львові був тільки в студентському товаристві »Академіческий Кружокъ«, де роздав членам кілька своїх брошур.

Черепахина відставлено до арештів краєвого суду.

Про Драгоманова пише Тустановський у своєму звідомленні:

»Так часто згадуваний професор Драгоманов, що до його партійних прихильників належать арештовані, є, як відомо, носіїм так зв. української національної ідеї (*der Träger, der sogenannten kleinrussischen National-Idee*) що основується на історичному минулому українців. Проте і в нього також, як тепер показується, є засобом не національна ідея, як така, а соціальний рух, за допомогою якого змагає він до своєї мети.«

В днях 16, 17. і 20. III. 1877. відбулася розправа арештованих у Львові. Про неї подає Тустановський звідомлення до мін. внутр. справ, 24. III. 77. ч. 382/ Рг. — де між іншим пише, що Сергія Ястремського й Олександра Черепахина, як членів тайного закордонного товариства, що змагає до соціалістичних цілей, засуджено на місяць арешту й видалення з Австрії; М. Павлика за це саме засу-

*) Це, власне кажучи, рекомендаційний білєт Драгоманова, на якому писав він Павликові: „Прийміть його (Черепахина), як мене самого“. Надруковано в „Переписці“ II. ст. 170.

джено на 8 днів арешту, а Куртієва звільнено та поліцією відставлено до Швейцарії.

Так закінчився перший український соціалістичний процес у Львові.

IV.

Не минуло кілька місяців від закінчення цього процесу, що викликав серед галицько-українського суспільства правдивий переполох, як у Львові почались арешти, а слідом за ними новий процес. В судових актах фігурує він, як процес Михайла Котурніцького і тов.

Копії судових актів цього процесу зладив М. Павлик. Вони переворюються в українському Національному музеї у Львові. Користуючись ними, написав проф. К. Студинський більшу статтю про процес п. з. »Іван Франко і тов. в соціалістичному процесі 1878 р.« («Україна», 1926 р., VI, ст. 56-112). *) По подробиці процесу відсилаю читача до цеї статті. Тут доповнимо її відомостями, що іх підадуть наші документи, при чому звертаємо головну увагу на ролю, яку відіграв М. Драгоманов у цьому процесі.

Так, у першому рапорті з 10. VI. 1877. ч. 730, Тустановський доносить до міністерства внутрішніх справ, що »кілька днів тому вдається йому попасті на слід соціалістично-революційної роботи Інтернаціоналу, веденої з Швейцарії М. Драгомановим«. 31. V. 1877. приїхав до Львова слухач віденського університету Станислав Бараш і замешкав у першорядному готелі. Тустановський велів негайно за ним стежити, перевести ревізію й арештувати. Показалося, що арештований називається Михайло Котурніцький**) і має російський паспорт, виставлений на ім'я Сава Лепехин. Він приїхав із Швейцарії через Відень. »Здається, — каже Тустановський, — це дуже небезпечний і сміливий суб'єкт, готовий на все, бо знайдено при ньому револьвер, палицу з кінджалом і англійські пілочки, а також живу кореспонденцію, друки й книжки.« Знайдені при ревізії друки й кореспонденція виказали понад усякий сумнів, що маємо діло з емісаром Інтернаціоналу, якому доручено навязати зносини з Галичиною. Кінчає свій рапорт: »Поки-що є певне, що нитки цієї інтернаціональної агітації ведуть до Росії, головно до Києва, та просить міністра, »щоб на неї звернув увагу російського уряду«.

Другий обширний рапорт Тустановського до міністерства внутрішніх справ з 22. VI. 77. ч. 785 (сигнат. міністерства 2817. М. I. 1877) подає такі відомості про справу:

Котурніцький фігурує в нім, як »емісар Інтернаціональної Робітничої Ліги«. При ньому знайшли дві »тайні машини до копіювання«, крім того кілька сотнарів свіжонадрукованих книжок, брошур і часописів.

*) Процесові присвятив також чимало уваги Ів. Франко у своїй статті п. з. „Др. Остап Терлецький. Спомини і матеріали. „Записки Наук. Тов. ім. Шевченка“, т. 56, 1902 та М. Грушевський у своїй передмові до книжки: „Мих. Драгоманов і женевський соціалістичний гурток“, Відень, 1922.

**) Б. Лімановський подав проф. Студинському, що справжнє назвиско Котурніцького було Юліян Кобилянський.

писів у російській, малоруській, польській і французькій мовах соціалістичного й революційного змісту. Вони призначені для поширення між населенням у Росії. Як місце друку, зазначені: »Ст. Петербургъ«, »Москва«, »Харків«, з приміткою: »Дозволено цензурою« — все це для замаскування їх забороненого змісту. Деякі друковані в Льондоні, Лайпцигу, або без подання місця друку. З заарештованих паперів виходить, що Котурніцький стоїть у дуже ширих відносинах із Лаврівим у Льондоні та Драгомановим у Женеві, провідником соціалістичної пропаганди на Галичину й Україну, піддержує з ними безпосередні звязки та виконує їх доручення. Із знайдених при домашніх ревізіях листів і записок виходить цілком ясно, що до тайногого соціалістичного товариства (*Geheimbund*) належать такі тутешні особи: Іван Мандичевський, слухач прав і син священника; Ів. Франко й М. Павлик — студенти фільософії, сини селян, і вкінці Олександер Заячківський, питомець гр.-кат. семинарії, син господаря — всі українці. Цей тайний союз був у зносинах із віденськими соціалістами при посередництві Фелікса Сельського, довіреної особи українських соціалістів у Відні. Здається, що до соціалізму близько стоять інші члени українського студентського товариства »Академический Кружокъ«, який пропоную розвязати, як також питомці тутешньої гр.-кат. семинарії, що часто ночами влаштовували тайні засідання, про що доніс я карному судові. Котурніцький передав також дуже важні тайні доручення Драгоманова його людям у Львові.

Про Драгоманова пише:

»Михайло Петрович Драгоманов, що стратив професуру історії і літератури в київському університеті, негайно 1875. р. удався для поширення соціалістичної пропаганди до Галичини, Буковини й північної Угорщини, де мав час і нагоду пізвнати край і людей*). Відомий і шанований, як український (*kleintrussischer*) письменник і патріот, легко навязав знайомство з найповажнішими людьми з української (*ruthenischen*) партії, особливо часто зустрічався з українською академічною молоддю, що її вишукавав у Львові й Відні. Обдарований рідкою вимовою і діяlectикою, легко знайшов між цією молоддю адептів і гарячих прихильників. Приїхавши до Женеви, виявив себе ніглістом та приготовляв звідси ґрунт для ніглістичної пропаганди в Галичині. Тепер опановує терен від Дніпра по Карпати. Усі звязки з Києвом і Львовом ідуть через Женеву й усі нитки ніглістичної пропаганди сходяться в його руках. Драгоманов подає до відомості тутешнім ніглістам, що Котурніцький та інші дістали місію започаткувати між поляками в Галичині ніглістичну пропаганду. Польським соціалістам каже він заявити, що вони не можуть змагати до відбудування Польщі в грянцях 1772. р., навіть коли б це мала бути їх соціалістична Польща. Їх завдання є: організація польського селянина на польській землі в злуці з українськими соціалістами, що організують свого селянина на власній його землі. В одному з листів Драгоманов подає докладне звідомлення про грошевий стан тутешніх ніглістів. Тому, що

*) Мова тут про подорож Др-ва по Галичині, Буковині й Угорській Русі літом 1875, отже перед утратою ним професури.

жівські нігілісти мають багато дечого друкувати в Австрії, пропонує він пошукати когось у Львові, хто перейняв би агентуру для пресових справ, сполучену із складом книжок за річною винагородою 300 рублів. Драгоманов подає тутешнім нігілістам директиви, щоб вони вели в Австрії подвійну пропаганду, а саме легальну й паралельно з нею конспіративну. Тайна пропаганда має перш за все своєю метою поширювання заборонених женевських книжок. Він сильно переконаний, що книжки ці знайдуть в Австрії великий збут. Належить утворити комітет з 4 до 5 певних людей, які порозумілися б із Драгомановим і віденцями. Він подбас, щоб із Відня, Німеччини або Румунії висилано книжки, тільки треба подати їйому адреси, на які книжки мають іти. Його адреса для тайних справ: „Venezia, Marie Koler“. Цей комітет мусить поширити пропаганду також і на Буковину та північну Угорщину. Емісари, що мали б туди їхати, мусять бути відомі, довірені люди ї мають порозумітися з Др—им або Франком. Емісар має подорожувати пішки, уникати всякої політичної дискусії і, під покришкою збирання етнографічних та економічних записів, як також народніх пісень, навязувати звязки з народом, особливо з гімназійною молоддю ї питомцями та ширити соціалістичну літературу. Драгоманов запевняє, що потрібні кошти на таку подорож негайно вишле, як тільки подадуть їйому певну адресу».

*

Слідом за львівськими пішли арешти у Відні. Про них доносить дирекція віденської поліції 22. VI. 1877. міністерству вн. справ (сигн. ч. 1531/М. I.), що »під закидом участі в революційній роботі арештовано Едмунда Бжезінського, медика з Росії (Біла Церква), Щасного-Сельського, медика з Колодниці в Галичині, Станислава Бараша, техніка з Бохні, Юзефа Завішу, техніка з Колачиць у Галичині й Остапа Терлецького (псевд. В. Кістка), урядника при унів. бібліотеці у Відні. Вістря веденої ними соц.-рев. конспірації звернене проти Росії, але до неї мали б бути втягнені люди в Польщі, Галичині й Угорщині. Під авспіціями тайного товариства „Gwiazda“ мали бути основані „Коїка“ з метою оживити заснулі політично маси та приготувати насильний зрыв«.

Віденська поліція подає, що в арештованих знайдено листи ї книжки соціалістичного та комуністичного змісту. „Gwiazda“, програму якої подає віденська поліція у відписі, »має бути особливим тайним товариством, а часописи »Другъ«(!) і „Gazeta Cieszyńska“ мають бути його органами«. Вона стойть у зносинах з Інтернаціоналом, а »спеціально з провідником польського й російського його відділу в Женеві М. Драгомановим. Можливо, що вона є тільки філією його і головним товариством на Австро-Угорщину«.

*

Дальший документ — це обширне звідомлення австрійського міністерства юстиції з дня 30. VIII. 1877, зроблене на підставі рапортів Тустановського, звернене до міністерства вн. справ. Тут обговорюються головно листи, сконфісковані в Котурніцького, Лімановського, Сельського й Терлецького.

У Котурніцького знайдено два листи Драгоманова, один із: 25. V. 77, другий без дати. Обидва опублікував Павлик у своїй «Переписці» (І., ст. 199-202) з судових актів у польському перекладі.

У Котурніцького забрано також українську »Золоту Грамоту«*), про яку в документі читаемо: »(Вона) взиває мешканців України в ім'я комунізму до повстання проти російського уряду«.

Вкінці при ревізії в гр.-кат. семинарії знайдено у питомця Кіпріяна Ясеницького три листи, з яких виходить, що по гімназіях Східної Галичини існують українські товариства »Громада« з централею у Львові. Вони українофільські, ведуть між собою переписку та поширяють популярні книжки.

Все це показує, читаемо в документі, що »російські соціалісти ведуть з якогось часу дуже жваву агітацію на австрійському ґрунті, а саме в Галичині, Буковині й Угорщині, та змагають приєднати до своїх далекосяглих плянів повалення теперішнього суспільного ладу не тільки українське населення, але й польське«.

*

Як австрійський уряд занепокоївся цими алярмами львівської та віденської поліції і галицького намісництва про небезпеку соціалістичної пропаганди, про це свідчить документ президії міністерства внутр. справ (сигн. ч. 3627/М.І. 1877. з дати 7. IX. 1877), з якого довідуємося, що це міністерство повідомило про небезпеку перекинення соціалістичної роботи на Угорщину, Буковину й Чехію: угорського президента міністрів, краєвого президента в Чернівцях і намісника в Празі. Цього останнього ще й тому, що з актів вийшло, »що російський емігрант і агітатор Драгоманов має звязки також у Празі«.

На цьому вриваються наші документи про справу Котурніцького.

На основі багатого слідчого матеріалу випрацював прокуратор Лідль акт обвинувачення, який Франко назвав »монстральним«. В акті приймалось за доказ те, що треба було доказати, а саме існування тайного загорянського товариства, за участю у якому обвинувачено арештованих. Розправа відбулася в днях 14—21. січня 1878. р.

Процес закінчився засудом М. Котурніцького на 3 міс. арешту, Франка на 6 тижнів строгого арешту, Мандичевського, Сельського і Терлецького по 3 місяці кожного; Анну Павлик на 1 місяць, Михайла Павлика на 3 місяці й А. Требендовського на 1 день арешту, або грошеву кару.

Роля Мих. Котурніцького в процесі стала доволі підозрілою. Про це близьче говорить Франко в своїй статті про Терлецького, й до неї відсилаємо читача.

V.

Два документи австр. міністерства внутр. справ показують нам, що женевську »Громаду« кольпортовано було серед російського війська і то саме з України. Ці документи без дати й без підписів. Невідомо навіть, хто післав ці відомості до австр. міністерства внутр.

*) Вийшла в 1876 р. для „чигиринського бунту“, друкована в друкарні групи анархістів-комуністів „Работникъ“, що мав чималі симпатії до українства. (М. Грушевський, ор. сіт. ст. 60).

справ. Можна здогадуватися тільки, що вислані вони або дирекцію львівської поліції, або львівським намісництвом.

Перший документ (сигн. Präsidium des Ministeriums des Innern Zl. 5171/M. I. aus 1880) — це звідомлення про те, що »недавно забрано у козаків 14-го донського полку, що перебуває на постій в келецькій губернії, соціалістичні книжки, а між ними численні примірники »Громади«, редактованої в Женеві Драгомановим та галицьким українцем Павликом. Ці книжки, як виявилося, вислані були козакам не зза кордону¹, а з України (Südrussland). Російські власті переконані, що подібні книжки поширені між козаками інших полків, і тому наказують пильно стежити за грамотними козаками. Справу тримають у тайні, щоб світ не довідався, що нігілізм має своїх прихильників також і серед козацького війська».

Другий документ під тою самою сигнатурою доповнює перший. В ньому читаемо: »На підставі певних донесень, надісланих мені мин. тижня, знайдено також і в солдат російської бригади артилерії, розміщеної в радомській губернії, подібні нігілістичні книжки, як перед тим у козаків 14-го донського полку в келецькій губернії. Також і в цьому випадку сконстатовано, що ці книжки вислано не з близької Галичини, як спочатку думали, а з України«.

VI.

На які дивовижні підозріння щодо особи Драгоманова впала берлінська поліція, очевидчаки стаючи жертвою своїх конфідентів — про це інформує нас документ з дати »Berlin 1/9 1880, сигн. »Polizei Präs. № 6250 P. J. I.«, в якому президент берлінської поліції (I. V.) відноситься до директора віденської поліції Маркса фон Маркберга з таким донесенням: »Секретно! Дозволю собі найдовіренніше донести Вашому Високоблагородію, що поданими мені довірочними відомостями партія українських (*kleinrussischen*) соціалістів, що стоїть під проводом Драгоманова, задумує зробити під час присутності Його Величності цісаря Австрії у Львові й Чернівцях більшу демонстрацію, особливо ж счинити заворушення в часі походу з смолоскипами разом з українцями (Ruthenen). Два агенти Драгоманова мали вже виіхати з надрукованими проклямаціями».

Цей документ має сигнатуру австрійського міністерства внутр. справ ч. 4361/MI з 1880.

Певна річ, директор віденської поліції на таку відомість заалармував австрійське міністерство внутр. справ, намісництво у Львові і президента краю в Чернівцях.

*

Слід сказати тут іще про один документ трохи іншого характеру.

Інформаційне бюро австрійського міністерства закордонних справ (сигн. ч. 1173/IV 1880) подає досить обширний реферат про роботу російських нігілістів у Женеві (Левашова, кн. Кропоткіна, Лаврова та інших) на підставі дуже довірочно одержаних інформацій. В ньому згадується, що »багатьом закордонним соціалістам, які спонукали поліцію заняться ними, доказані зносини їх із відомим колишнім проф. Михайлом Драгомановим та іншими членами російського соціалістично-революційного товариства, що були його емісарами. До цих

індивідів належали між іншими Артур Фрееман, *rechte* Арон Ліберман із Люни в гродненській губернії, Казимир Гільд і Станислав Мендельсон із Варшави, відтак Михайло Котурніцький та Болеслав Лімановський, також російські громадяни.

VII.

Документи, що займуть далі нашу увагу, присвячені справі Кістяковського, Дегена і тов.

Як оповідає у своїх споминах учасник цієї справи А. Маршинський*), виїхав він літом 1889. р. на кошти »Київської Громади«, яка що-року виряджала до Галичини когось із поміж молоді для поглиблення національної свідомості. Іхав він не сам. Вибрався також на свій кошт Богдан Кістяковський і Дегени, Сергій та його дві молодші сестри. Дегени мали іхати до Закопаного, а Сергій мав по дорозі задержатися у Львові. Плян цей змінено з приїздом їх до Львова. Окрему місію мав Маршинський. Вертаючися з Галичини, мав він перепачкувати на Україну заборонені українські видання та перевезти листи Драгоманова до київських громадян. Цей гурток наддніпрянців із приїздом своїм до Львова відвідав у першу чергу Павлика Й Франка та запізнався з виднішими членами тодішньої української поступової студентської молоді. В честь гостей відбувся в одному з львівських готелів комерс, на якому виголошувано патріотичні промови. Від галичан промовляв між іншими Франко, відповідав усім від наддніпрянців Кістяковський. Опісля улаштовано спільну мандрівку в карпатські гори, що потривала довший час, а Дегенівни поїхали з Франком для порятування свого здоров'я до Цицьової, біля Лютовиськ, де був парохом приятель Франка, Кузів. У Сколім попрощався Маршинський з товаришами, щоб через Львів вертатися на Україну. Не минуло одначе кілька днів від приїзду його до Львова, як почались арешти. Перших арештовано Дегена і Франка.

Рівночасно з арештами у Львові пішли арешти в Києві. Як читаемо в споминах Маршинського, »київська жандармерія поарештувала: Евг. Дегена, Арабажина, Лаппо-Данилевського, Синявського інших. А у старих Дегенів зроблено трус.**)

Процес скінчився скандално для галицьких властей і поліції. Всіх звільнили. Як пише Павлик Драгоманову в вищезгаданому листі, прокураторові Гіртлерові видано приказ згори припинити слідство. Його й президента краевого суду навіть покарали перенесенням на провінцію.***)

VIII.

Першого арештовано у Львові Сергія Дегена 16. VIII. 1889, що вернувся разом із Франком день наперед до Львова з Нагусвич.

*) А. Маршинський, „Поїздка в Галичину в 1889 р.“. Календар-альманах „Дніпро“, 1924, ст. 82-101.

**) А. Маршинський, „Поїздка в Галичину в 1889 р.“. Календар-альманах „Дніпро“. Львів, 1924. Ст. 95. Одначе арештованих у Києві випустили негайно на волю. Як писало тоді львівське „Діло“, „шеф київської жандармерії Новицький дістав навіть сувору догану за арешти в Києві в звязку з арештами в Галичині“. „Діло“ з 16. (28). X. 1889.

***) „Переписка“, V. Ст. 403.

Про цей арешт львівська дирекція поліції донесла негайно до міністерства внутр. справ. На жаль, документу цього в нас нема.

Щойно з документу з дня 16. VIII. 1889., який вислава дирекція львівської поліції міністерству внутр. справ (сигн. 2591/ІВ 1889), довідуємося про арештування »соціалістичного агітатора« Ів. Франка. Арештовано його за підозрілі зносини з »ніглістичним емісаром« Сергієм Дегеном.

Франко зізнав у слідстві, що пізнав Дегена у Львові й що поїхав із ними та з його сестрами до пароха в Дидьовій, о. Кузєва, де перебув із ним тиждень, а відтак поїхав із Дегеном до Нагуєвич, щоб відвідати свою жінку.

З дотеперішнього стану слідства в справі Дегена вийшло на верх, що під особами, означеними в сконфікованих листах у Дегена: »Богдан Городиський«, »Левко«, »Левківський« — належить розуміти під першим Федора Кістяковського, а під двома другими Аполінара Маршинського.

У звідомленні цеї дирекції поліції з дня 17. VIII. 1889. ч. 935/рг (сигн. 2592/4/ІВ 1889) доносить вона про арештування Андрія Скородинського, секретаря »Просвіти«, за те, що гостив у себе наддніпрянців.

»Маршинський, літ 24, православний, студент фільософічного факультету київського університету, приїхав до Галичини в цілях етнографічних студій. На двірці у Львові очікував його Деген. Він приїхав з обома сестрами Дегена. У Львові замешкав у Величка, а по кількох днях у товаристві Кістяковського, Володимира Охримовича, Льва Лопатинського, Григорія Величка й Ол. Колесси зробив прогульку через Стрий, Болехів, Долину в гори. Маршинський бував у Франка, в якого обідав. Одержував листи від Арабажина з Києва для себе й сестер Дегена«.

Звідомлення львівської дирекції поліції з дня 18. VIII. 1889 ч. 944 (сигн. 2593/4 ІВ. 1889) інформує нас про арештування »російських ніглісток« Наталії і Марії Дегенів староством у Турці й відставлення їх разом із забраними книжками й листами до Львова, де передано їх судові.

Звідомлення це подає також »новий момент« до справи, а саме, що до Дидьови до пароха о. Кузєва разом із Франком і Дегеном приїхав свояк пароха, Осип Маковей, студент фільософії на львівськім університеті.

З дальшого документу про справу, а саме звідомлення дирекції львівської поліції з дня 19. VIII. 1889 ч. 1212 (сигн. 3324/4 ІВ 1889) довідуємося, що на місце, де перебували арештовані, удався особисто слідчий суддя за допитами. Однаке його слідство не дало »ніяких поважних результатів«.

»На його думку, київські соц.-революційні емісари своєю прогулькою по Галичині мали б тільки підготувати майбутню акцію, при чому поводились з великою обережністю і головно старалися промстили шляхи для своїх плянів і задля цього вишукати відповідні особи на селі«.

Звідомлення цеї ж поліції з дня 20. VIII. 1889. ч. 958/рг. (сигн. 2607/4 І. В. 1889) доносить про нові арешти.

»У мойому звідомленні з дня 17. ц. м. — доносить директор львівської поліції, — згадано, що ніглістичний висланець Федір

Кістяковський (*false* Богдан Городиський) виїхав до Чернівців, щоб увійти в звязки з українськими колами Буковини, про що я негайно зателеграфував до краєвої влади. Сьогодні вночі одержав від президії її телеграфічне донесення, що вчора прибув туди якийсь Забаровський, чи то Збарівський, і зміняв 700 рублів та відіхав до Львова. Черновецька поліція запідозрила цього індивіда у шпіонажі. Я велів пильнувати приїзду його в певній надії, що ця справа звязана з Федором Кістяковським. Мій здогад потвердився. Тим самим поїздом приїхав ніби-то з Снятина соціяліст Михайло Павлик, співробітник тутешнього часопису *«Kurjer Lwowski»* (*), що був у тісних зносинах із Сергієм Дегеном і тов. Обох арештовано, а в помешканні Павлика зроблено трус. Сконфісковані у них матеріали передано державній прокуратурі, а обох відставлено до краєвого суду».

Кістяковський мав при собі нормальний пашпорт. Він признав, що був у Чернівцях і Сучаві, де стрічався з українськими патріотами. Його живу агітарську діяльність доказують 6 рецептів рекомендованих листів до Драгоманова й Бурцева в Женеві, до Лаврова в Парижі й т. д. Здається, «відограє він домінуючу роль в соц.-революційному руху. Знято його фотографію».

На вістку про арештування Дегенів у Львові приїхала сюди з Києва мати їх. Вона зложила за сина й дочку кавцію, про що довідуємося з рапорту директора львівської поліції з дня 21. X. 1889. ч. 1218/pr. до міністерства внутр. справ (сигн. 3326/4 I. В. 1889). Директор пише в ньому, що слідство проти Марії Деген припинено, а Франка, Павлика й Скородинського випущено на волю. Те саме зроблено з С. Дегеном і Нат. Дегенівною, однаке випустили їх на волю за кавцією 500 фльоренів. Проте Кістяковський і Маршинський залишилися в арешті.

IX.

Інформаційне Бюро австр. міністерства закордонних справ подає під сигнатурою ч. 3261/4 IV 1889. письмо цього ж міністерства з дня 22. X. 1889. до австрійського посла в Петербурзі в справі Дегена і тов., додаючи до нього витяг із надісланих досі міністерству внутр. справ поліційних звідомлень із Львова про справу.

Зреферуємо ще два звідомлення дирекції львівської поліції про справу, надіслані до міністерства внутрішніх справ.

В першому з дня 26. IX. 1889. ч. 1105/pr. доносить вона між іншим про дуже інтимні зносини «емісарів» із колами тутешньої української академічної молоді.

Поліції саме донесено довірочно, що 16. червня 1889. відбулися у львівській гр.-кат. семинарії збори тіснішого кола гр.-кат. питомців, а саме так зв. «етнографічні вечериці». На них був присутній Кістяковський.

Слідом за ними улаштувало тов. «Академічне Братство» в честь київських гостей другі «етнографічні вечериці», на яких, крім гостей Франка, Павлика й Скородинського, взяли участь д-р Кость Левицький, д-р Е. Олесницький, Ол. Барвінський, Казимир Тиховський, члени товариства та інші особи.

^{*)} Павлик був якийсь час тільки коректором цього дневника.

Кілька днів пізніше відбувся в одному готелі в честь гостей улаштований Франком, Павликом і д-ром К. Левицьким святочний комерс, в якому взяли участь усі гості, крім Марії Деген, що саме захорувала. Гості вітали промовами Франко, Павлик, д-р К. Левицький, а відповідали ім Деген, Маршинський і Кістяковський.

X.

Друге звідомлення дирекції львівської поліції, що про нього ми вище згадали, а саме з дня 1. X. 1889. ч. 1138/pr. інформує нас про зміст сконфіскованих листів у арештованих. Писані вони здебільшого українською мовою з Києва, Женеви, Парижа, Болгарії.

»Вони, — читаємо в донесенні, — походять від осіб, що в соц-революційному руху Росії відограють велику роль. В них маємо одверті й не призначені для публики визнання, що кидають цікаве світло на сучасний стан руху, на пляни, засоби й коєчні цілі партії перевороту та іх корифеїв і щодо Росії, і щодо Галичини та Буковини. Із змісту цих листів пізнаємо далі, оскільки вищезгадані емісари прикладали ваги до Галичини, в яких околицях задумували вони вести свою деструктивну пропаганду, а також які за собі брали при цьому на увагу«.

З наведених листів подаємо тільки найважніше.

Ось лист Драгоманова до Кістяковського з Женеви з датою 14. VII. 1889 р.:

»...Висилати (можу) книжки помалу, бо боюся робити під одною адресою багатий склад, тим більше, що всі книжки, як заборонені, мушу висилати *sous bandes*. Великий склад є в Букарешті у Ролля. Було б найкраще, якби Ви звернулись до нього і зробили склад в Румунії, напр., у Яссах. Туди можна б висилати з Женеви, а звідси легше можна б уже перепачковувати до Галичини. Пишіть мені про російські революційні групи, а також про поляків, чого еони властиво хочуть для себе й від нас, а саме в Королівстві і в нас. Щодо Галичини, то не можу давати Вам поради, бо вже 13 років не бачив цього краю. Скажу тільки, що в грошевих справах галичанам вірити не можна. Так само і в тенденційних (політичних — **В.Л.**), за винятком Павлика... На провінції є поважніші люди, особливо в околицях Коломиї. Раджу Вам пізнати Теофіля Окуневського, що тепер кандидує в окрузі Коломия. Цей точний у рахунках. Було б вказаним для Вас обіхати Галичину й Буковину. Під час подорожі не займайтесь спеціальними завданнями. Придивляйтесь добре людям та іх роботі. Раджу Вам вищукати директора гуцульської спілки Ілярія Герасимовича. Побачите, як беруться молоді народовці до організацій«.

Далі подає Драгоманов Кістяковському адреси Воскова, Лаврова і Бурцева. Подаючи адреси перших двох, пише: »Навіщо потрібні Вам ці темні круті, чи не маєте у Києві іх досить?« Адреси Плеханова й Аксельрода невідомі Драгоманову. »Я, — пише він, — не маю з ними жадних стосунків. Перший є ощуканець, а другий боїться його«. Кінчить: »Франкові напишу. Вітайте від мене його та його дружину«.

Драгоманов до Кістяковского (Женева, 24. VIII. 1889):
»Свободная Росія« через Бурцева більше не виходитиме. Це лю-

дина без виховання і при цьому йоюп... Я певний, що він на спілку з подібними йому капацитетами зробили щось архидурне »з терористичною боротьбою«. Тому раджу Вам берегтися іх. Бурцев має намір видавати »Земський Собор«, а Мокрієвич щось у роді »Вільна Росія«... М(окрієвичу) помагатиму. Наша головна недостача в тому, що всі наші змагання: ліберальні, революційні, українські, політичні й культурні та подібні ім несерйозні, нетривалі, мляві, поверховні й т. п. Як так далі піде, не вілзemo з теперішнього багна. Чи у Ваших товариствах є *Le roi Beaulieu, L'empire des Tzars, L'homme d'état Russe*, революційні рухи в Росії? Було б краще перекласти іх, ніж видавати многі з тутешніх російських фабрикатів».

Бурцев до Кістяковського (Lemberg, Verein „Proswita“ für Bohdan Horodyski. Лист без дати):

»Велика, велика дяка Вам, Товаришу, за привіт нашій справі... З Вашого листа міг я тільки в загальних рисах виробити собі погляд Ваш на справу. Чекаю отож на Ваші виразніші уваги. Покищо ставимо на першому пляні в Росії політичну справу: здобуття особистих прав широкої, дійсної місцевої самоуправи і центральної автономії. Однаке кладемо вагу на економічний устрій. Через нього наблизимося помалу до соціалізму, що не є для нас практичним завданням сучасного моменту... Ви кажете: »Я революціонер-українець«. Розумію добре перше слово цього епітету. Але що розумієте під другим? Існує російський центральний деспотизм із царем деспотом на чолі, що нас усіх душить. Боротьба з ним є для нас усіх рівна. З цього погляду повинен бути в нас спільній союз... Вести separatne діло — це в теперішніх часах небезпечно... Надіюся, що Ви щирий, загально-російський революціонер.«

Р. С. Питаєте, чому перестала виходити »Свободная Россія«? Дебагорій-Мокрієвич поїхав у квітні до Болгарії шукати хліба. Тепер виїжджає Драгоманов, а я переселюсь до Парижа. В останньому часі виявилася різниця в поглядах у всяких напрямах. Я — революціонер і визнаю потребу й вагу революційної праці. Драгоманов не погоджується з революційним рухом«.

XI.

Вкінці заговорила львівська прокураторія. Звідомлення її до надпрокураторії у Львові переслано у відписі міністерство юстиції 29. X. 1889. міністерству справ закорд. (сигн. 3407/4 I. В. 1889). Віно держане в корисному тоні для обвинуваченого.

»Хоча, — читаемо в ньому, — слідство ще не закінчене, проте на підставі актового матеріалу, що його маємо, можна з певністю прийняти, що серед української молоді в Києві існує з якогось часу товариство, члени якого поставили собі за мету плакати український діялект, спроваджувати на Україну закордонні видання української літератури й там поширювати іх, що це товариство має грошеві засоби, за допомогою яких має осягнути свою ціль і що через separatistичні змагання українців, які російський уряд переслідує, є воно тайне.«.

»Усім арештованим закордонним українцям був чужий намір започатковувати тут які-будь соціально-революційні заходи, особли-

во ж такі, що мали б на меті відірвання частин Австро-Угорщини, або підготувати для цього терен».

«Вступне слідство не дало теж ніяких пунктів підпори для того, щоб названі закордонці мали якісь державно-ворожі цілі, як щодо Австрії, так і Росії».

«Бо хоч у Кістяковського знайдено кореспонденцію з ославленими закордонними революціонерами, як от Драгомановим та іншими, і хоч з неї виходить, що Кістяковський є учнем і прихильником Драгоманова та безсумнівно належить до ворожих урядові елемен-тів на Україні, то це не оправдус ще згаду, що вони плянували тут будь-яке діло державної зради проти Росії».

«Навпаки, із згаданого листування можна прийняти, що Кістяковський, юнак заледви 20-літній, шукав у них (закордонних революціонерів) ради, яким шляхом можна би осягнути його ідеал — визволення його батьківщини-України з ярма російського уряду та як перепачковувати заборонену в Росії літературу зза кордону без небезпеки. Як учень і прихильник Драгоманова, пішов він за його порадою»^(*).

Про Драгоманова пише львівський прокуратор таке:

Михайло Драгоманов, знеохочений через упадок часопису «Свободна Россія»^(**) і незгодою між його колишніми товаришами за кордоном, сильно подався фізично й матеріально та, здається, стравив усю колишню енергію, вважаючи дальшу активну діяльність за передчасну і радить своїм молодим приятелям просто тільки обсервувати її пізнати роботу молодої національної партії, українофільської в Галичині (і вчитися), як будити свідомість і освіту між народом».

«З другого боку можливе є підозріння, що Кістяковський і Маршинський поставили собі за завдання — використати свій побут у Галичині для навязання зносин між галичанами й тайним товариством у Києві, при чому мали б бути помічні Франко, Павлик і Скородинський. Це підозріння потверджують листи Арабажина до Дегенів».

Таким чином з огляду на дотеперішні висліди вступного слідства відпадає всяка кваліфікація державної зради щодо арештованих. І тому прокуратор велів випустити на волю Марію Деген, Франка, Павлика і Скородинського та ставить внесок зробити те саме її щодо інших.

Вкінці маємо ще звідомлення львівської надпрокураторії до міністерства юстиції з дня 13. IX. 1889. ч. 4051 (сигн. як вище), цікаве для нас тим, що в ньому подається повний список усіх осіб, запідозрених у справі Дегена. Ось він: Ольга Франко, Ян Каспрорівич, Кирило Трильовський, Григор Величко, Волод. Охримович, Лев Лопатинський, Ол. Колесса, Наталія Кобринська, Юліян Бачинський, Казимир Тиховський, Іван Кузів. »Хоча, — читаємо в письмі над-

^(*) В цьому місці начальник департаменту міністерства юстиції спромігся на таку увагу: «Драгоманов... тепер є професором у Софії, де його дочка вийшла замуж за болгарина. Його теперішні погляди невідомі. Останньо держався системи 5 груп у Росії; українці мали б творити, яко такі, національну групу».

^(**) Очевидна помилка: мова про упадок часопису, ред. Драгомановим, „Вольное Слово”.

прокуратора, — слідство не виказало ніякої провини обвинувачених і прокуратор вінс на припинення всього проти них карного поступовання, однаке він уважає за свій обовязок звернути увагу міністерства на молодий соціялістичний український рух у Галичині. Цей самостійний рух змагає, здається, до федерації словянських народів. З русофільським (пансловістичним) напрямом не має нічого спільног й силкується зеднатись з поляками на соціальній базі. Цей рух викликає у Галичині Драгоманов, що веде свою роботу 14 років. Він спирається головно на молодь».

*

Два останні звідомлення дирекції львівської поліції, вислані до міністерства внутр. справ, доносять про повну ліквідацію справи Дегена.

В першому з дня 25. X. 1889. (сигн. 3422/2 I. В. 1889) подає вона, що Кістяковського й Маршинського випущено на волю, першого за заставом 1000 фльоренів, другого за 500 фл.*). В другому — з дня 16. XI. 1889. (сигн. 3683/4 I В' 1883) — читаємо, що проти всіх обвинувачених припинено слідство, що Дегенів вислано до Росії через Підволочиська, а Маршинського через Броди та що Кістяковський зголосив проти виселення рекурс до намісництва.

Як повідомляє »Діло« з 6. (18) XI. 1889, намісництво цей рекурс відкинуло.

XII.

Що в справі арештування наддніпрянців у Львові й на провінції головну роля відограв донос, про це не могло бути сумніву. Тільки невідомо було, звідки він вийшов. Велику кривду зробив Павлик пок. Кониському, підозрюючи його в доносі в листі своїму до Драгоманова з дня 5. XII. 1889. р.**). Донос вийшов від невідомої нам особи з Києва, про що довідуємося з листа австрійського консуля у Києві Франца Шпонера з датою »Київ, 17. VII. 1889«, писаного до австр. міністра загр. справ Кальнокі (*de Körespalak*) у Відні, що його находимо між нашими документами під сигн. 2248/4 I В Präs. з 22/7 1889. Лист починається: »Саме донесли мені, що підозрілі в нігілістичних і націоналістичних затяжах студенти: Кістяковський, Деген із своїми двома сестрами, Ворошинський (певно Маршинський *B. L.*), Овсук і пан Янковська (ці останні нам зовсім невідомі — *B. L.*) з поручення якогось (*eines gewissen*) Драгоманова удалися до Галичини робити пропаганду між українцями та підбурювати їх проти польської шляхти«.

Лист подає далі, що Богдан Федір Кістяковський, Деген із сестрою Наталією і Володимир Кістяковський (?) дійсно візували свої пашпорти в австрійському консуляті.

»Однаке з огляду на те, — читаємо в письмі, — що дирекція львівської поліції письмом з дня 29. VI. 1889. ч. 15645 віднеслася

*) Застав надіслано з України, як повідомляє „Діло“ з 6. (18). XI. 1889.

**) Павлик писав Драгоманову: „Відки вийшов наш процес, нам досі темно. Не хочу я цьому вірити, але казав нам чоловік певний, що буцім-то донос вийшов од самого укр. архієпископія Кониського, котрий буцім-то написав нашему наміснику, чи кому, що, мовляв, такі і такі небезпечні у Вас люди з Росії (а вони в Росії з собою на ножах)“. Переписка М. Драгоманова з М. Павликом. Том V, ст. 403-4.

сюди за відомостями про Богдана Кістяковського і тов., це анонімне донесення, що походить від одного тутешнього поляка, заслугує на увагу й тому думаю, що варто звернути увагу поліції на цих індівідів. Від себе постараюся розвідатись про них докладніше».

*

Дуже велику услужливість австрійського уряду щодо царата ілюструє нам письмо австр. міністерства закорд. справ з дня 25. X. 1889. до австрійського посла в Петербурзі (сигн. 3316/4ІВ 1889), в якому повідомляє його, що у відписі посилає йому інформації в справі арештованих у Львові Дегена і тов., які подало воно 24. X. 1889. до вжитку »тутешньому, цебто віденському імператорському російському посольству«.

XIII.

Слідство, ведене в справі Дегена і тов. в напрямі, що ми його показали раніше за Павликом, мусіло дуже зацікавити австрійський уряд, що бажав із довірених джерел довідатися про суть тодішнього українства. Доказом цього може служити цікавий документ, що його у відписі знаходимо в актах архіву міністерства закорд. справ п. з. »Історія українофільства« (*Geschichte des Ukrainophilentums*) з дати 16. XII. 1889. (сигн. *Auswärtiges Amt ad № 15940. pr. 16/12. 1889, 3904/4ІВ*). Автор цієї »історії« нам невідомий. Але вона зраджує дуже добре знайомство автора з українським рухом. З огляду на цікавість цього документу, дозволимо собі навести його майже в цілості.

»Українці (*Kleinrussen*) — читаємо в акті — яблуко незгоди між москалями (*Russen*) і поляками, рішуче ніколи не були в спромозі розвивати самостійно свою національність.

Вищі верстви прийняли польську культуру, засвоїли собі польську мову й римо-католицьку релігію та з бігом часу цілком злилися з польською шляхтою. Нижчі верстви народу (*das niedere Volk*) — а про нього буде мова у нас — зберегли до деякої міри свою самостійність. Народ залишився вірним православній релігії, але москаль є і був йому несимпатичний. Наслідком постійного контакту з польськими елементами під час кріпацтва також і він був під впливом польського духа. Як москалі, так і поляки, останні щойно після 1830. року, були дуже добре свідомі того, що *українці* репрезентують силу, яка в боротьбі між ними була рішальним фактором. Тим-то одні й другі кокетували в часі 1830—1862. з *українцями*.

Проте аж після здавлення повстання поляки стали свідомі того, що саме в українськім елементі могли знайти вони дуже відповідну силу для своїх цілей. Польська аристократія вважала тепер для себе за вказане зблизитися до українського населення. Зручно вміла вони вдарити в демократичний тон, що підходив до характеру українського народу та його ідей. Ця тактика знайшла сильний відгук головно серед польської академічної молоді, центром якої був тоді університет у Вільні й ліцей у Кремянці. Обидві ці наукові установи, не вважаючи на коротке існування, мали чималий вплив на духове життя поляків... Російський уряд із свого боку дуже добре зрозумів вагу цих установ і замкнув їх негайно після здавлення повстання. Як трофеї, дісталися йому незвичайно багаті бібліотеки й наукові збірки при цих установах, що їх збирали польські вчені за

постійною допомогою та неймовірній пильності багатих польських магнатів. Цю багату здобич Росія рішила використати як зброю проти поляків, основуючи в 1835. р. в Києві, в центрі України, університет св. Володимира та віддаючи йому здобуті скарби.

Новий університет мав служити тільки російській науці і православній вірі. Результати дуже мало відповідали покладаним надіям, бо в полуднево-західніх губерніях задержувалося дуже мало великоросів, а українська молодь, що здебільшого походила з нижчих верств, не була досить підготована для університетських студій. Забракло теж і чисто-російських наукових сил. Таким чином сталося, що головний контингент в університеті, як молоді, так і професорів, знову доставляли поляки. Хоч викладовою мовою була російська, проте була вона тільки зовнішньою шкаралущою польського зерна. Сам університетуважали (поляки) тільки за продовження виленського університету. Розуміється, москалі силкувались вишколювати власні наукові сили в Дорпаті й за кордоном, але за цей час мусіли *nolens volens* терпіти польську контрабанду.

З другого боку в польської університетської молоді через контакт із непольськими елементами поширився горизонт. Студенти творили тайні товариства, діяльність яких приймала помалу революційний характер. Тимчасом і український елемент почав зростати в київському університеті. Померлий кілька літ тому професор і відомий дослідник історії М. І. Костомаров, письменник Куліш і поет Шевченко були справжніми основниками так зв. українофільства, а рік 1846 можна вважати (роком) його продовження. Костомаров видавав тоді (*? В. Л.*) журнал «Основа». Визволення кріпаків, гегемонія народу й еманципація від московщини, вільна Україна й вільна Польща були тоді гаслами київського студентства.

Правда, російський уряд кілька років пізніше заслав усіх трьох провідників партії (Кирило-Методіївського Братства — *В. Л.*), а з ними також і кількох поляків до Оренбургу. Аж кримська війна оживила знову українофільський рух. Він виріс рішуче після смерті царя Миколи. Звертає при цьому увагу одна річ, а саме, що провідники руху, щоб зробити для селян зрозумілою ідею волі, все покликувались на вільне козацтво. Цей круг ідей був для селян симпатичним. Їм дуже подобалося, як ім говорили, що вся земля, яка є тепер у руках поміщиків, є властиво власністю селян і що безперечно вони дістануть її, як стануть свідомими своєї сили і своїх прав. Цей аргумент глибоко вкорінivся в свідомості українського селянства.

Рік 1863. означає зворотний пункт в українському руху. В цьому році, після повстання, в якому в полуднево-західніх губерніях брало участь теж і немало українців, польська пропаганда на Україні притихла, а на її місце прийшла московська. Однаке уряд почав поборювати й нищити українство найрішучіше, як тільки можна собі уявити. Все, що тільки, здавалось, мало якусь печать національної окремішності українського народу, переслідувалось і заборонялось. Видані були гострі накази проти національної ноші, проти українського театру. Заборони сипалися навіть на українські пісні.

Ці урядові заборони викликали особливу лютість серед (укр.) інтелігенції. Уряд однаке, де надибував на опір, здійснював свої заходи, караючи тюрмою, засланням і іншим. А втім ці розпорядки тривають по нинішній день. Тільки влада додержується іх не так

гостро, як давніше. Напр., у Харкові, Чернигові й Полтаві виставляли знову національні театральні песи, проте в Києві їй досі ні.

В 70. рр. рух почав знов оживати. В Києві улаштовували різні малі вечірки й літературні сходини, на яких читалися найновіші твори українських письменників, співалися народні пісні, а також поширювано заборонені українські часописи. Помалу ці вечірки прибирали політичний характер, особливо, як почали навязувати зносини з українськими братами в Австрії. Почались академічні балачки, як можна б уможливити відпад України від Росії.

При цьому прийшли до того, що це можливе тільки тоді, як світова історія, хід подій постачить вільний простір для української народної сили. У світовій історії почали добавувати свого найпевнішого союзника. Треба тільки чекати, розуміти й до слушного часу плекати їй берегти свою національність. Визволення добавували або внаслідок внутрішньої російської катастрофи, або як вислід закордонної війни. В обох випадках треба тільки »допомагати«, оскільки дозволять на це сили.

Однаке, відколи провідник цього руху, проф. Мих. Драгоманов мусів утікати з Києва в р. 1875. (?), бо його змагання маштабувались заодверто — бракус українофільству підпори. Проте рух триває далі й ґравітує до Австрії».

WACŁAW SIEROSZEWSKI

UKRAIŃCY NA SYBERII

Obok mogił wygnańców polskich na Syberii najliczniej rozsypane są bezwarunkowo mogiły wygnańców ukraińskich.

Ukraińców nie odróżniają jednak sybiracy tak wyraźnie jako narodowość odmienną, jak na przykład Polaków. Zwą ich z rosyjska „chochłami“, zapewne z powodu noszonych niegdyś „osełedców“, i twierdzą, że są to „*tie ze russkiye ludi*“.

Tożsamość wyznania, pokrewieństwo języka ogromnie ułatwiają asymilację. Spotykałem całe wsie wychodźców ukraińskich, już w drugim pokoleniu zupełnie zruszczałe, tak że jeno tu owdzie zachowane „switki“, tu i owdzie kwiaty przed oknami i w oknach, poniekąd bielone chaty, kolorowe hafty na koszulach i „zapaskach“, ukraińskie spieszczenia imion dziecięcych (Marusia, Natałka, Hryćko), pojedynczy ukraiński wyraz, przysłówie lub zwrot — wskazują na pochodzenie większości rodzin wioskowych. Nawet między sobą mówią zazwyczaj „mową czełdońską“ — gwarą najwięcej zbliżoną do nowgorodzkiej. Zenią się chętnie z bogatymi „czełdońkami“ i czarnobrewy, smukły, drobnorysy i drobnokościasty typ ukraiński zwolna rozpuszcza się w krępym, płaskolicym, grubokościistym, wąskookim i słabobrewnym typie syberyjskim. W obyczajach i kulturze sybirskiej również trudno odnaleźć ślady wpływów ukraińskich. A przecież one muszą być, gdyż już w najstarszych „czolobitnych“ — carom moskiewskim od kozackich atamanów, zdobywców Ziemi Sybirskej“, spotykają się nazwiska bezwarunkowo ukraińskie i wyrażenia nieraz w tych „gramotach“ są ukraińskie albo polskie, jak: *majentnost*, *pisanije*, *kraj*... Nie ulega wątpliwości, że polscy i ukraińscy awanturnicy w początkach XVII wieku brali znaczny udział w myśliwskich na wpół rozbójniczych wycieczkach do Syberii po „cennego sobola i srebrnoburego lisa“, które to wycieczki umożliwiły i włościanie dokonały zdobycia olbrzymich sybirskich obszarów dla Rosji.

Ale te badania wymagają specjalnych studiów. Przeprowadzając je względem moich rodaków, wyznaję, że wciąż trafiałem na ślady Ukraińców, jak gdyby historia tych dwóch narodów miała w sobie stale wewnętrzną więź i tragiczną równoległość. I tak: cała kozacka linia pograniczna na południu Syberii, zabezpieczająca rosyjską kolonizację od napadów Turkmenów, Kirgizów, Kałmuków, Sojotów, Mongołów, Buriatów, Tunguzów, Goldów, Daurów, wreszcie Mandżurów i Chinczyków — była początkowo stworzona z jeńców wojennych polskich: konfederatów barskich, oraz ukraińskich kozaków. Osadzani w małych luźno rozrzuconych forteczakach („ostrogach“), wokół których nadawano im łąki i uprawne ziemie, musieli, broniąc swego mienia i życia, bronić jednocześnie granic wrogiego im

państwa. Pozbawieni kobiet, żenili się z brankami wojujących z nimi plemion. Stąd powstał ten mocno azjatycki typ kozaków omskich, jenisejskich, irkuckich, jakuckich, zabajkalskich, amurskich... Istnieje o tem żywa pamięć w licznych podaniach, a oto co pisze o tym S. W. Maksimow:*)

„W to panowanie (cara Aleksego) sybirskie ostrogi zaczęły się zwolna stawać więzieniami stanu i w końcu rządów tego władcy posiadały już duży zapas wygnaniców politycznych. Na powyższą okoliczność w znacznym stopniu wpłynęło przyłączenie Małorosji i ten zamęt, jaki towarzyszył niezwykłym i nieokreślonym stosunkom z krajem, który dobrowolnie przyłączył się (do Rosji) po śmierci Bohdana Chmielnickiego. W 1671 r. małoruski hetman Demian Ihnatiewicz Mnohohrisznyj został wywieziony do Moskwy wraz ze swymi współpracnikami: protopopem Symeonem Adamowiczem, Hrybowiczem i esaułem Gwintowką, za to, że pisał naganne (*chulnyje rieczи*) słowa na monarchę (*hosudaria*) i państwo oraz obiecał poddać się sultanowi tureckiemu i służyć mu. Bojarowie skazali go na śmierć, przywieźli na Bołoto za kuźniami, położyli głowę na pień, ale car przysiągał gońca, że na prośbę swych dzieci daruje mu życie i kazał Diomkę, oraz Waskę, jego brata, Hrybowicza i Gwintowkę zesłać do dalekich miast sybirskich na wieczne czasy. Nazajutrz kazał dać im jałmużnę: starszemu bratu 5 rubli, młodszemu 10, Hrybowiczowi i Gwintowcowi po pięć i wrócić hetmanowi całe jego odzienie. Bojarowie postanowili, żeby wyjechały z nimi żony i dzieci; z Demianem pojechała żona Nastasja, synowie Petro i Iwan, córka Ołena, siostrzeniec Mychajło Ziowijiw i dwie robotnice. Z Gwintowką — żona i dwóch synów (Efim i Fedir). W Tobolsku kazano ich trzymać pod silną strażą zakutych, ale sybirskie twierdze nie zatrzymały Wasyla Hrybowicza, uciekł z Syberii i skrył się przed wygnaniem do Zaporoża, w ten sposób jednak spotęgował męki niewoli dla towarzyszy. Rozkazano rozesłać ich osobno do dalekich ostrogów na pieszą służbę kozacką i trzymać zakutych w więzieniach: Demiana Mnohohrisznegę z żoną i jednym synem — do Jakutska (gdzie następnie pędził życie na wolności i skąd na własną prośbę przeniesiony został do Selengińskiego Ostroga), brata hetmana — czernihowskiego pułkownika — do Krasnojarskiego Ostroga, a niżeńskiego pułkownika Matwię Gwintowkę z rodziną do Ostroga Kuznieckiego...**)

„Do Jakutska na miejsce Mnohohrisznego przysłano na wygnanie drugiego małoruskiego hetmana Jana Samojłowicza z synem Jakowem, gdzie obaj zmarli (jeden w 1692, drugi w 1695 r.). Nie dopuszciano do nich ludzi, nie dawano im ani atramentu, ani papieru, synowa hetmana, z domu Szwejkowska, więziona była w Jenisiejskim Roždestwieńskim klasztorze. Pozwolono wrócić z Syberii znakomitemu zaporożcowi Sirce, który był postrachem Krymu, ale wydał się niebezpiecznym, gdyż kozacy chcieli go obrać na miejsce Mnohohrisznegiego. Następnie do Jakutskiego Ostroga na skutek rozmaitych kozackich rozruchów zostali przywiezieni: pułkownik Kożuchowski, owrucki pułkownik Decyk, kijow-

*) *Sibir' i Katorga*, III. wyd., Petersburg 1900, str. 371.

**) O hetmanie Mnohohrisznym taką w Irkucku słyszałem legendę: „Trzymano go zakutego w łańcuchach w jamie na trzy saźnie głębokiej, bez dachu, nie ogrzewanej nawet w największe mrozy. Kiedy burjadi i tungusi powstały i zagrozili Irkuckowi, przypomiano sobie, że Mnohohrisznyj jest wielkim wojownikiem, wyciągnięto go z jamy, zdjęto łańcuchy i obiecano pozwolić wrócić do Ojczyzny, jeżeli buntowników побije i rozproszy. Mnohohrisznyj się zgodził, nieprzyjaciela rozbił, ale kiedy wrócił, wojewoda słowa nie dotrzymał, znowu do jamy go wtrącił, a później wysłał do Jakutska“. Zdaje się, że tak było istotnie.

ski — Semen Tretiak, irklejewski — Matwij, wiele kozackich „głów”, sotników, pięćdziesiętników, pisarzy wojskowych oraz innych osób. Za Piotra w Jenisejskim Ostrogu został osadzony pułkownik Semen Palij, jako zdrajca, oskarżony o stosunki z Karolem XII i wydany przez Mazepę.*). W 1708 r. on wrócił z Syberji, a na jego miejsce później wysłano do Jakutskiego Ostrogu siostrznicę Mazepy — Andrzeja Wojnarowskiego, podstępnie schwytanego w r. 1718 w Hamburgu.

Tak więc naczelní wybierańcy ludu i jego ulubieńcy torowali pierwsi drogę na Sybir z Małorosji, drogę, rozpoczętą za cara Aleksego i już niezarzucaną przez trzech jego następców, aż do najmłodszego z jego synów — Piotra. Przez te wygnania Rosja ujawniła swe prawo władcze, a Małorosja otrzymała pierwszą naukę poddańczej wierności i wielkimi ofiarami szczerych i stałych patriotów została doprowadzona do poziomu, na którym jej prawa znalazły się w zależności i podporządkowaniu od praw i dążeń moskiewskiej centralizacji. Dla Syberii te porachunki między dwoma głównymi i podstawowymi plemionami na jej terytorium były bezwarunkowo korzystne, już dlatego, że w młodszym kraju służba strażnicka kozaków została, przez pozyskanie sił zdolnych i doświadczonych, znacznie polepszona pod względem bojowym. „Czerkascy ludzie”, przyłączeni na wieczne czasy do kraju sybirskiego, przynuszeni połączyć osobiste bezpieczeństwo z państwowymi korzyściami kraju, nie pamiętni swej krzywdy, pomogli syberyjskiemu kozactwu odeprzeć wrogie napady plemion tubylczych...“

Dalej mówi Maksimow, że za cara Michała 150 zaporożców zostało zesłanych nad Lenę i koło Kireńska założyli wielką gminę Podkamieńską. Następnie 138 zaporożców, wraz z przewodcą ich Maksymem Żeleznakiem, osiedlono na wielkiej drodze Sybirskiej, a Katarzyna II część nieznaczną Siczy, wysiedlonej nad Kubań i Terek, zesłała w liczbie 138 do Wschodniej Syberii. Na tym według pisarza rosyjskiego kończy się polityczna zsyłka „małorosów“.

Zastępuje ją wychodźstwo dobrowolne, z początku prześladowane jako ucieczka od pańszczyny, ale następnie, w latach 80—90 ub. stulecia bardzo popierane przez rząd rosyjski, gdyż ludność ukraińska, uchodząca dziesiątkami tysięcy z zyznych, wspaniałych stepów czarnomorskich, oczywiście miejsce napierającym z płonnej północy wielkorosom.

Nie ustaje jednak dla Ukraińców zupełnie zsyłka polityczna, zmienia jedynie tytuł. Polityczni działacze ukraińscy biorą żywy udział w ogólnorusyjskich ruchach wolnościowych i, jako tacy, idą nieprzerwanym sznurem na Syberię.

Z taką to właśnie gromadą ukraińskich wygnańców politycznych spotkałem się na jesieni 1879 roku w więzieniu przesyłkowym w Wysznim Wołoczku w Wołogodskiej guberni, a następnie w Moskwie w Butyrkach po drodze na Syberię.

Były to czasy dyktatury Łoris-Mielikowa, rozpoczętej pod hasłem: „Najpierw uspokojenie, a potem reformy“. Rozumie się, że skończyło się na ogłoszeniu stanu wojny w całej prawie Rosji i nadaniu wielkorządcom różnych części państwa praw wyjątkowych.

Na południu takim nadzwyczajnym general-gubernatorem został mia-

*) Maksimow zauważa, że „w 1708 za Piotra poszli na Sybir ułaskawieni od szubiennicy wspólnicy Buławina“, który zastrzelił się. Uciernieli kozacy, kozactwu był zadany silny cios. W 1709 r. rozbita została Sicz Zaporoska i niektórzy z zaporożców przyłączyli się do szeregow „słuziłych ludie sibirskich ostrogów“.

nowany okrutny i bezwzględny niemiec Totleben, a do pomocy dodany mu nie mniej okrutny, ale o wiele zdolniejszy i przebieglejszy żandarmski pułkownik Strielnikow. Wśród 200 prawie więźniów stanu, zgromadzonych w Butyrkach, tego pierwszego owocu działalności generał-gubernatorów, wyróżniała się grupa 30 może Ukraińców, trzymających się razem i całkiem na uboczu. Byli to przeważnie działacze samorządowi i kulturalni z całej zadnieprzańskiej Ukrainy. Większość została skazana na wygnanie administracyjne bez sądowego wyroku, nawet bez śledztwa, jedynie na żądanie żandarmów i z rozporządzenia generał-gubernatorów. Ale było też dużo Ukraińców, zamieszanych do ostatnich procesów politycznych i mających wyroki wieloletniej katorgi. Ci z grupą rodaków łączyli się luźno, przeważnie w czasie śpiewów choralnych, a poza tym tworzyli własne małe kółka, związane sympatiami osobistymi lub przynależnością partyjną.

Największą grupę tworzyli skazani w wielkim procesie odeskim, z którego wyroku zostali powieszeni: w Odesie — ziemianin Łyzohub oraz Dawydenko i Czubarow, a w Mikołajewie — marynarz Łohowenko i Wittberg. Do tej grupy należeli Ukrainscy z pochodzenia: 1) Popko, przewywany „Kozakiem“, cichy, miły, opanowany, bardzo inteligentny „narodowolec“, podejrzewany o zabójstwo gen. Heikinga w Kijowie. Skazany na bezterminowe ciężkie roboty, umarł na Akatiju, przykuty do taczek. 2) Krawcik, urzędnik odeskiej dumy miejskiej niezmiernie łagodny, wykształcony, władający doskonale językami rosyjskim, ukraińskim, polskim, francuskim. Miał piękny głos i ładnie śpiewał. Dowodził zartobliwie, że pradziad jego nazywał się „Krawczuk“, ale został urzędnikiem rosyjskim i przemianowano go na „Krawcowa“. Bezterminowa katorga. Po 10 latach ciężkich robót i zastosowaniu manifestów zesłany na osiedlenie do Jakuckiego obwodu. Na krótko przed rewolucją wrócił i zmarł pod Odesą w należącym do jego matki majątku. 3) Fomyczew, syn duchownego, student, na sądzie przyznał się, że jest socjalistą, ale zaprzeczył swego udziału w terorze. Uważał się za zwolennika Ławrowa. Mówiąc po rosyjsku z silnym ukraińskim akcentem. Skazany na 20 lat katorgi. W więzieniu dostał obłakania na tle manii prześladowczej. 4) Wołoszenko z Kijowa, wybitny rewolucjonista z kółka „buntarje“ Debagorija-Mokrijewicza, 20 lat ciężkich robót. 5) Jefremow z Charkowa, syn duchownego, zdolny, wykształcony, 20 lat ciężkich robót. 6) Dubrownij z Charkowa, przyjaciel Jefremowa, też syn duchownego, nie pamiętam — zdaje, że 10 lat katorgi. 7) Stefanowicz, syn ziemianina, sądzony za bunt czhyryńskich włościan, zorganizowany przez niego wraz z Dejczem dookoła „Złotej Hramoty“. Odrzucił teror, dążył do oparcia się na ruchu masowym, gospodarcze zagadnienia stawał przed politycznymi, stąd cały szereg zacieklej dyskusji z „narodowolcami“. Uchodził za przewodcę i założyciela rosyjskiej partii socjal-demokratycznej. Po odbyciu 6 lat katorgi zesłany do Jakuckiego obwodu, mieszkał czas jakiś u mnie w Namiskim Ułusie. Stynny „obrusiciel“, dyrektor III gimnazjum w Warszawie, był jego stryjem. 8) Pani Sawenko z Kijowa, skazana na kilka lat ciężkich robót. Za nią dobrowolnie szedł na Sybir doktor Sawenko.

Prócz skazanych sądowicie było parę dziesiątek zsyłanych administracyjnie, bez sądu i często nawet bez formalnego śledztwa, po prostu na żądanie „ochrany“. Spośród nich pamiętam: 1) Iwiczewicza, 16 letniego ucznia gimnazjum, skazanego na zesłanie jedynie dlatego, że był bratem dwóch braci Iwiczewiczów, zabitych w czasie zbrojnego oporu przy aresztowaniu w Kijowie. 2) Siemieniutę, bogatego ziemianina z Cherson-

szczynny. 3) X... bogatego ziemianina z gub. połtawskiej; nazwiska nie pamiętam, ale pamiętam, że całą jego winą było, iż duży swój majątek zgodnie z ówczesnymi poglądami rozdał zadarmo chłopom, zostawiwszy sobie jedynie dwór i kilkadziesiąt dziesięcin, które zamierzał osobiste uprawiać. Jeden z najszlachetniejszych i najmilszych ludzi, jakich spotkałem w życiu. 4) Borysowa, doktora praw z Kijowa, zasłanego do Wierchojańska obwodu jakuckiego. 5) Biełego, „ziemskiego” doktora, zdaje się z Czernihowa. Zesłany do Wierchojańska, wrócił po kilku latach i już po rewolucji po roku 1920 ogłosił swoje pamiętniki po rosyjsku.

Ale bezwarunkowo najwybitniejszymi osobistościami wśród znanych mi, oraz ze mną razem idących ciupasem na Syberię Ukraińców, byli: historyk prof. M. Kowalewski i W. Malowanyj, przezywany „Hetmanem“.

Prof. M. Kowalewski, wszechstronnie wykształcony, mówił dobrze i chętnie po polsku, był również oskarżony o to, że rozdał ziemię chłopom, oraz że Marusia, słynna rewolucjonistka z kółka Debagorija-Mokriewicza, była jego żoną. M. Kowalewski nie pochwalał teroru, nie oczekiwał od niego poważnych skutków, mówił, że Rosja do konstytucji nie dojrzała, że reformy poprzedzić musi długa i ciężka praca oświatowa i kulturalna. Był on zdecydowanym „ukrainofilem”, trzymał się trochę na uboczu od „wielkoruskich” rewolucjonistów i dowodził, że nie wiadomo jeszcze, co z tego będzie miała Ukraina. Słyszałem, jak często dyskutował na ten temat z pisarzem S. Jużakowym, również w tej partii zsyłanym administracyjnie na Syberię, S. Jużakow uważył się za „ukrainofila” ale twierdził, że jest przede wszystkim „rosyjskim demokratą”.

W. Malowanyj, wyższy funkcjonariusz samorządowy („ziemiec”) — zdaje się w Kijowie, — wyróżniał się piękną ukraińską powierzchnością i stanowczym charakterem. Tylko od niego i od M. Kowalewskiego słyszałem coś nie coś o „*samostijnij*” Ukrainie, do której „autonomia kulturalna” w obrębie państwa Rosyjskiego miała być jedynie przejściem. Zresztą obaj unikali wypowiedzeń się w tym kierunku, gdyż wywoływało to burzę sporów i oskarżeń o „małostkowy nacjonalizm”.

Wogóle kwestje narodowościowe traktowane były wstydliwie w środowisku ówczesnych wygnańców, nawet Ukraińców, jako jakiś przestarzały zabobon. Mówili między sobą Ukrailcy zwykle po rosyjsku, wtrącając jedynie ukraińskie wyrazy. Separatyzm tolerowano z niechętnym pogardliwym gestem wyłącznie u Polaków, ale u Ukraińców, u Gruzinów, Białorusinów, Tatarów... potępiano go stanowczo i bezwzględnie, jako ruch szkodliwy i „antyrewolucyjny”... A ten ostatni przymiotnik był wśród wygnańców politycznych zabójczym dla wszystkiego osądem. Otóż Malowanyj miał odwagę w pewnych wypadkach stawać sprawę „*samostijnioji*” Ukrainy stanowczo i wyraźnie. Spowodowane przez to burze zostawały cień wzajemnej niechęci i Malowanyj, pomimo wybitnej i oryginalnej umysłowości, był cokolwiek odosobniony. Skupiali się koło niego jedynie Ukrailcy, i to nie wszyscy, i ciążyli ku niemu ci nieliczni Polacy, którzy tam byli. Na pożyczonym od niego egzemplarzu „Kobzarza” uczyłem się czytać po ukraińsku. Kiedy, zesłany dalej na północ za odmowę przysięgi carowi Aleksandrowi III, przemieszkiwał Malowanyj z rodziną od 1886 r., w pobliżu m. Jakucka i przyjechał tam potajemnie z Kireńska*) Polak Łacki, aby pomścić się na gubernatorze Kolence za rzeź politycznych, dokonaną w Jakucku, przytułił go i przechowywał ten sam „antyrewolu-

*) Może z Wiercholeńska — nie pamiętam.

cjonista" Malowanyj, choć za to groziła szubienica, a co najmniej wieloletnia katorga. Choć miał na Ukrainie jakiś tam majątek, cierpiał na wygnaniu cały czas niedostatek, ciężko chorował i umarł w drodze powrotnej w 1894 r. w Jakucku.*)

Lubiłem tego szlachetnego i mądrego człowieka, wprawdzie śpiewał mi niekiedy swym pięknym głosem, podtrzymywany przez chór rodaków:

Czy bacysz, lasze,
Jak kozak płacze
Na swym koniu
Horoju...

Ale zaraz potem na pocieszenie dodawał:

Kateryna, sucza doczko, szczo ty narobyła,
Zakuwała Ukrainu, ta j Polszczu zhubyła.

Dla charakterystyki stosunków między polskimi rewolucjonistami a ukraińskimi dodam, że o Franku i Pawłyku słyszałem od K. Dłuskiego jeszcze przed aresztowaniem (w 1878 r.) i że w pierwszej partii nielegalnych książek, przywiezionych przezemnie wówczas z zagranicy było sporo broszur ukraińskich i kilkanaście egzemplarzy genewskiej „Hromady”.

Wogóle stosunki Polaków z Ukraińcami na wygnaniu, nie tylko w jakuckim obw., ale wszędzie, były dobre, były lepsze, niż z innymi, nawet często były serdeczne, były jakby odbiciem wspomnienia, że Szewczenko miał w niewoli towarzyszyć polaków i im poświęcił niektóre swoje strofy.

O kozakach zaś pięknie śpiewali Juliusz Słowacki i Bohdan Zaleski.

Myszę, że w ten sposób wypowiadał się potężny, podświadomy instynkt dwóch narodów, które, pomimo wielu bolesnych zatargów, czują, iż jedynie w oparciu o siebie i wspólnym porozumieniu zdobyć mogą pewność świetlanej przyszłości dla siebie i świata...

1 marca 1933 r.

*) Spotykałem na Syberji dużo więcej Ukraińców jak: W. Korolenko (Jakuck), dr Jakowenko (Irkuck), Sosnowski (Jakuck), Witaszewski (Odesa—Jakuck).

О. ЛОТОЦЬКИЙ.

ДО СВІТОГЛЯДУ СТАРОГО УКРАЇНОФІЛЬСТВА.

(З листування І. Я. Рудченка-Білика з М. П. Драгомановим).

В історії українського руху відзначається, як критичний етап з якимсь непевним коливанням національної думки, початок 70-х років минулого століття — у передчасі указу 1876. р. Політичні змагання XVIII. ст., ідеї Кирило-Методіївського Братства, національна ідеольгія Шевченка — вже ніби завмирали в світогляді тодішнього українського громадянства, і це робило враження ніби якоїсь перерви українського руху. Та одночасно народжувалися нові течії, менше звязані з попередніми національними українськими традиціями, а більше з російським визвольним рухом та взагалі з новим укладом українського життя в тодішніх російських обставинах. Настала кріза української думки, в якій ця остання мала шукати нових, компромісовых шляхів для погодження старих традицій з новими умовинами життя.

Цю — так би мовити — трансформаційну добу українського руху мало досліджено, головно через брак документального матеріалу для висвітлення того потайного руху. Російська політична дійсність не давала можливості ні творити, ні заховати такий матеріял, а коли він із конечною й творився в самому процесі руху, то заховатися міг він здебільшого в архівах спеціальних урядових установ, або в недосяжних для уряду закордонних сховищах.

Одним із таких щасливих сховищ документів до українського руху 70—90-х років минулого століття був особистий архів українського емігранта Мих. Петр. Драгоманова, перед кількома роками набутий Українським Науковим Інститутом у Варшаві. З того архіву використовую в даному разі листування з М. П. Драгомановим українського письменника Івана Яковича Рудченка, знаного більше під псевдонімом Івана Білика.

Листи Івана Рудченка, типові для характеристики світогляду українофіла 70-х років, члена київської Старої Громади, тим цікавіші, що листувалися однодумці — один (Рудченко), учень та приклонник другого (Драгоманова). Тому листи ці отверті й щирі, без найменшого бажання щось затайти, чи приховати з своїх думок та настроїв, тим більше, що належать ті листи до часу, коли ідейних розходжень між Старою Громадою та Драгомановим іще не було.

Іван Рудченко — дуже характеристична постать на фоні тодішнього українського життя. Потомок козацького роду, син урядовця скарбової установи з Гадячу, народився в р. 1845, освіту здобув

лише початкову (в гадяцькій повітовій школі) і вже 15-літнім хлопцем розпочав службу в своїому Гадячу під проводом батька, пізніш — у Полтаві. Уже в молодих своїх літах цікавиться народнім життям, з власної ініціативи збирає етнографічні матеріали з народніх уст — пісні, приказки, сособливо казки, друкує свої записи та спостереження в »Полтавскихъ Губернскихъ Вѣдомостяхъ« та в »Основі«. Заощадивши службою трохи коштів, переїздить до Києва, вступає до університету, як вільний слухач, і, не зважаючи на тяжкі особисті обставини, не покидає улюбленої літературної праці, друкуючи етнографічні записи. Тут він сходиться з членами Старої Громади та вступає до неї. Звідти починаються його близькі відносини з Драгомановим, Антоновичем та деякими іншими членами Громади. Надсильна праця в дуже злidenних умовах тяжко відбивається на здоровлі Рудченка, і він, не закінчивши освіти та відмовившись від мрії підготувати себе до літературно-наукової праці, знову вступає на службу до Контрольної Палати, спершу в Києві, опісля — в Житомирі. І тут продовжує він літературну працю, наслідком якої появилися два томи »Южно-русскихъ сказокъ« та етнографічний начерк »Чумаки въ народныхъ пѣсняхъ«. До цього ж часу належать — співробітництво його в галицькій »Правді«, співробітництво з братом Атанасієм (Панасом Мирним) та самостійні белетристичні спроби. Але службова праця втягає його все більше та поволі забирає уесь його час. Літературні його здібності знаходять вираз в офіційних доповідах, яких писав він багато на пекучі тоді питання, переважно селянського устрою. Показавши себе здібним працьовником, людиною з добрим літературним пером, Ів. Рудченко в р. 1885. переходить на службу до центральної установи, до міністерства фінансів у столиці, займає високі становища (спершу на провінції). дістає гідність члена ради міністра фінансів та чин тайного совітника, розробляє кілька важливих фінансових проектів, головно працює над проектом промислового податку, та видає кілька томів матеріалів у цій галузі. При цій роботі застає його смерть.

В тім часі довелося мені з ним запізнатися в службових справах та говорити й на тему використання його багатих етнографічних матеріалів. Він не кидав думки повернутися до опрацювання цих матеріалів: — »Ось тільки ще видам два томи матеріалів до промислового податку« (про ці свої зустрічі я докладніше писав у »Сторінках Минулого«, т. II., 452—454). Але його сподіванки завели: у вересні 1905. р., за рік по нашій розмові, він несподівано помер, давши для рідного краю з чималих своїх здібностей лише мінімум того, що міг дати, — і то ще за молодих літ. Бюрократичне розголове колесо втягло його без останку в свій рух, і лише десь у тиші свого кабінету, в інтимних хвилинах ремінісценцій колишнього свого настрою, виливав він свої переживання в українських віршах (характеристично, що у віршах), складаючи їх до своєї інтимної шуфляди. На більше не вистарчало його: побідний хід його не аби-якої карієри усував з життєвого шляху його усе позаслужове. І листування з Драгомановим, перейняті настроєм такої дружньої близькості, переривається ще на початку 70-х років. Майже двадцять літ по тому, у вересні 1892. р., мати Драгоманова писала до сина з Гадяча: »На дняхъ у меня былъ Иванъ Як. Рудченко, который пріїзжалъ сюда на два дня и отвезъ семью на жительство въ Москву,

гдѣ учится его сынъ въ университѣтѣ. Самъ онъ уѣхалъ въ Варшаву. Повидимому, онъ очень грустить, что Вышнеградскій (міністр фінансів. — *О.Л.*) въ отставкѣ. Думаю, ужъ не покровительствовалъ ли тотъ ему. Теперь бы ты, Миша, его не узналъ, совсѣмъ окацапился, не знаю уже почему, не изъ страха ли іудейска»*).

В листах Ів. Рудченка до Драгоманова треба насамперед сконстатувати факт великої ідейної залежності першого від другого. 19-го лютого 1872 р. Рудченко пише до свого друга й учителя: »Отчего это Вы, друже мой, не дѣлите со мною євоими литературными планами? Это бы небезполезно, если не для Васъ, то для меня: можетъ быть Вы меня натолкнули бы на что такое, о чемъ я никогда ни думаль, ни гадаль. Я, грѣшный, думаю, что много изъ людей »нашего толку« думаютъ и относятся ко многимъ вопросамъ не такъ, какъ мы съ Вами, да и мы сами не такъ теперь думаемъ, какъ лѣтъ 7—8 назадъ. Между тѣмъ, въ такомъ дѣлѣ важенъ »дружинный напоръ единомыслія«, нужна хоть какая-нибудь программа». Не зважаючи на всі ті заперечення, що іхъ, якъ покажемо далі, висловлює Рудченко, бѣ в очі виразна залежність його думок від світогляду Драгоманова. Кілька місяців пізніше, 23. X. того ж року, Рудченко пише: »Послѣдняя статья »Лит. движ. въ Галиції«**) должна бы раскрыть глаза самимъ невидящимъ, — чего Вы желаете и какъ Вы думаете. Васъ всегда обвиняли (у насть и въ литературѣ) въ не-домовляхъ. Теперь, кажется, ясно. Поощреніе народовцевъ, ихъ реалізація черезъ обрусеніе — мысль вполнѣ, по моему, вѣрная. Но нужно не только, чтобы насть двое работало для этого, а возможно большее привлеченіе силъ. Кіевъ совсѣмъ, совсѣмъ отсталъ, а вѣдь Кіевъ — центръ нашого теперешняго умственного движения. Кіевъ вообще замкнутъ въ себѣ. Ему слѣдовано бы выткнуть голову и въ русской литературѣ, ибо, при теперешнихъ нашихъ »обстановахъ«, единственно возможное дѣло — это или научная работа, или публицистическая. Какъ ни грустно, а приходиться сказать, что движение нашихъ ідей идетъ и можетъ ідти только съ верху внизъ, а не снизу вверхъ. Съ селомъ ничего не подѣлаете, — развѣ грамоты научите; а съ образованными слоями подѣлать, по моему, кое-что можно, слѣдуетъ только браться за дѣло серьозно — съ общечеловѣческой, а не узко-національной точки зрѣння». Трудно не бачити, під чиїм впливом склалися у Рудченка погляди на тактику щодо народовців: »ихъ реалізації черезъ обрусеніе щодо »общечеловѣческой, а не узконаціональной точки зрѣння« в українській справі.

Оте характеристичне побоювання »національної вузькості« та ухиляння від неї до — коли не »загально-людськості«, то бодай до »загально-русской« — проходить червоною ниткою через усі листи Рудченка. Заслуговує на увагу з того погляду лист 5. II. 1873. р.:

...»Недавно я задался вопросомъ: въ чёмъ заключается нашъ прогрессъ? И, какъ не вертѣль, а долженъ быть отвѣтить: въ томъ, что мы сдѣлались болѣе русскими и менѣе украинцами, словомъ —

*) Біографічні дані про І. Я. Рудченка: А. Пыпінъ „Історія русской этнографії“, т. III; „Краткія біографические свѣдѣнія о жизни и дѣятельности Ивана Яковлевича Рудченка“ — „Кievская Старина“, 1907, VII-VIII. Повстала досить широка література щодо літературного співробітництва його з братом в повісті „Пропаща сила“ („Хіба воли ревутъ, як ясла повні“). Про це подамо свої міркування в іншому місці.

**) „Литературное движение въ Галиції“ — „Вѣстникъ Европы“, 1872 р.

поступились своими провинціальными, узконаціональными цѣлями въ пользу менѣе національныхъ, но общерусскихъ (Примітка на маргін есі олівцемъ: выдвинули общечеловѣческія стороны нашого направленія на общерусскомъ литературномъ языку — **О. Л.**). По моему, мы впередъ пошли. Но найдутся люди, которые представлять довольно вѣскія доказательства въ пользу того, что мы, въ смыслѣ развитія украинской (на марг.:? — **О. Л.**) національности, идемъ назадъ, т. е. возвращаемся къ тому времени, когда Котляревскій еще не перелицовывалъ своей »Энеиды«, когда прогрессъ заключался въ стараніи сдѣлаться русскимъ (на марг. олівцемъ: дворяниномъ — **О. Л.**), т. е. великоруссомъ (по языку). Меня занималъ вопросъ: отчего такие столбы украинского liter. движенія, какъ Култишъ и Номисъ (на марг.:?), теперь пальцемъ не шевельнуть въ русской литературѣ? Неужели они уже все сказали, что имѣли въ запасѣ, неужели они пристали въ то именно время, когда пре-слѣдованія и т. п. исчезли?.. Не думаю. — Вѣроятнѣе всего, что они, видя, что русло рѣки, у которой они стояли, начало измѣняться прежнее теченіе, видя, что противъ рожна трудно прати, — а вмѣстѣ съ тѣмъ, не желая измѣнять себя, — опустили руки и сказали: довольно! Правда, К. работаетъ въ другомъ царствѣ, но не думаю, чтобы онъ не понималъ того, что 11 мил. его земляковъ гораздо важнѣе 3 мил. Пока онъ тѣхъ закаляетъ, якобы для спасенія этихъ, — эти, т. е. мы, все болѣе и болѣе разземлячиваются — и не только забываютъ »чи діти, яких батьків«, а, напротивъ, начинаютъ враждебно относиться къ »батькамъ«... Что же его заставляетъ сидѣть — и для насть пальцемъ не тронуть вотъ уже 10 лѣтъ? Не можетъ, быть, чтобы эгоизмъ, неуживчивость съ людьми (На маргін. олівцемъ коло 2-ох останніх речень: Ну, и пущай ихъ!). К-шъ — натура, правда, неуживчивая, можетъ быть даже эгоистическая; но это послѣднее обстоятельство, по моему, и должно еще сильнѣе толкать его на дорогу, которую онъ оставилъ. Вѣдь находилъ же онъ возможность компромиссовъ, когда участвовалъ въ »Современникѣ«. Да и его участіе въ »Основѣ« было рядомъ безпрерывныхъ войнъ съ Бѣлозерскимъ, а между тѣмъ онъ считалъ нужнымъ работать. Скажутъ, служба потомъ занимала все его время. Но и это неправда. Да, наконецъ, съ 67 г., вотъ уже болѣе 5 лѣтъ, какъ онъ никогда не служить, а къ литературѣ все-таки не пристасть... Тоже и съ Номисомъ. Вѣроятно, не одни личныя причины заставляютъ ихъ сидѣть, сложа руки. Припомнай прошлое изъ нашихъ бесѣдъ съ Номисомъ, меня наводятъ на эту мысль слѣдующіе два факта. Разъ, бесѣдуя о народномъ образованіи, я спорилъ съ Н. и доказывалъ, что пусть на какомъ хотятъ языку учать, лишь бы учили, — прокъ изъ этого будетъ. Онъ съ жаромъ воскликнулъ: »Хай лучче народ костеніе, ніж перевертнями робицца!« Другой разъ я — на догад буряківъ, щобъ дали капусту, — подъ благодушную пору, когда мы лежали гурьбой въ лѣсу, каши наѣвшись, запѣль Лазаря о томъ, — почему никто изъ украинскихъ литераторовъ, преимущественно молодыхъ, но заявившихъ себя, — ничего не пишетъ въ русской литературѣ. Н. съ грустью сказалъ: »Тому, що тамъ другий вітер віє... Я ему указаць на Свидницкаго покойного и Житецкаго. »Вони й стрічки тамъ не напишуть, сказаць цикlopъ*), поки не стануть пе-

*) Номіс був на одно око сліпий.

ревертнями»... Относительно Свидницкаго предсказанія не сбылись; но Житецкій, пожалуй, можетъ и кончить »русскимъ патріотизмомъ«... Все это меня наводить на мысль: неужели же мѣха, нѣкогда содержавшіе въ себѣ такое хорошее вино, до того постарѣли, что не могутъ содержать въ себѣ вино новое, если оно только ново? Жаль и очень жаль! Работниковъ у насъ такъ мало, а работы такъ много»...

Великий реаліст і навіть скептик у своїм відношенні до життя, Рудченко слушно завважав академічність тодішнього українського руху і з свого боку однобічно маловажив ідейно-національну сторону цього руху, хоч взагалі, як побачимо далі, визнавав конечність тої засади та навіть змагався в тім із Драгомановим. Тому він не може зрозуміти українців типу С. Номіса (Симонова):

»Изъ Киева (лист 19. II. 1872) мнѣ пишутъ, что кружокъ разрастается, притягиваетъ къ себѣ людей молодыхъ, неопытныхъ. Недавно я самъ убѣдился въ этомъ. Является одинъ изъ кіевлянъ-студентовъ, медикъ, и говоритъ, что у нихъ компанія юношей работаетъ »надъ физіологіей и анатоміей по-малорусски«; а когда я заговорилъ съ нимъ о крестьянахъ, то онъ сталъувѣрять меня, что у насъ существуетъ »общинное владѣніе«. И не одни, къ сожалѣнію, студенты-патріоты такъ знаютъ жизнь и быть нашего люду... Откуда, какъ и куда идти? — вотъ тѣ вопросы, которые уяснять слѣдуетъ. Повторяю, старики больше того, что сдѣлали, — едва ли сдѣлаютъ. Нѣкоторые изъ нихъ (напр. Номисъ) даже, кажется, разочаровались: судя по ихъ словамъ, народъ нашъ разворачивается, падаетъ все ниже и ниже, — и что съ него будетъ, — никто не скажетъ... Понятно: они два раза на своемъ вѣку потерпѣли крушеніе самихъ дорогихъ для нихъ идей, — требовать, чтобы ихъ голосъ сталъ руководящимъ въ третій разъ — едва ли возможно. Друже мой, очередь за нами — и преимущественно за вами! Повторяю: спѣТЬся нужно. »Ой не згинула б мати Україна, коли б у вас, панове-молодці, дума і воля єдина!« На Васъ возлагаю я великия надежды, когда Вы возвратитесь. Не дальше, какъ вчера, получиль я отъ Лисенка и Стар.(ицького) посланіе; приглашаютъ на масляницу, — говорять, съѣдуться и другіе. Вѣрю — и поѣду, — поѣду, посмотрю на людей, послушаю, что говорятъ, какъ думаютъ, а то я, сидя въ Житомирѣ, совсѣмъ глупцомъ стану — и, пожалуй, со свойственной мнѣ про(!)дерзостью, стану галиматю нести, во вредъ и себѣ, и дѣту. А можетъ и я что путняго скажу товариству. Рѣшилъ къ 24 февр. бытъ въ Кіевѣ. Боюсь только — какъ бы »лиризмъ« не помѣшалъ трезвому обмѣну мыслей, а то и того хуже. Сего для заранѣе воспитываю и подготовлю скептицизмъ, не думая, впрочемъ, замѣнить Петра Ант.* — сего скептика изъ скептиковъ. Жаль: Васъ нѣть, а то бы мы кое-что уяснили«.

Поруч, з уваги на свою »общерусскую« засаду, Рудченко рішуче відкидає сепаратистичну течію в українській справі: »О сепаратизмѣ, конечно, и рѣчи подымать не стоитъ: никакихъ сепаратизмовъ не нужно; но развитие литературы и языка — это вещи, вполнѣ законныя и необходимыя« (лист 21. III. 1872). Особливо виразно, навіть різко, такий погляд його знаходить вислів у листі до

^{*}) Косача.

Драгоманова (у відповідь на його лист) з приводу заклику редакції відновленої в травні 1872. р. »Правди«. »Ви пишете, что получили программу (»неясную и бездарную«) »Правды«. Я получилъ тоже самое, да еще въ добавокъ и подтверждение этой программы, »на оказ« первый № самой »Правды«. Прочиталъ я ее всю со вниманиемъ — и пришелъ къ тому заключеню, что »ничего же доброго« изъ Галиції обѣщать нельзя! Что до программы, то она не только »неясна и бездарна«, но, по моему, и глупа. Поставивши »провідною ідеєю« — »самостійність народну«, политики изъ бурсы не догадались, что у читателя естественно родится при этомъ вопросъ: въ чемъ должна заключаться эта »самостійність«? Неужели въ томъ узколобомъ отчужденіи отъ исторического опыта другихъ народностей, которое, ради исканія »животности рідних сил наших«, »ні у кого не зазичених середств«, — рекомендуется редакцію?! Я по крайней мѣрѣ такъ понялъ фразу: »відносини (отношенія?) з другими народностями — тоді тільки користею важити могутъ, коли животні головні сили розвою богатим пливуть уже жерелом (?) з рідної ниви« (лист 17. V. 1872).*)

Досить дає рис для характеристики національного світогляду Рудченка його лист 21. III. 1872. р., де він резюмує зміст своєї статті, ненадрукованої у »Вѣстнику Европы«: »Позавчера получилъ я письмо Ваше, любезный Михаиль Петровичъ (мы, значитъ, исправностью почты Васъ опередили!); вчера собирался отвѣтить, но помѣшили, а сегодня рѣшился употребить казенное время, чтобы не откладывать съ отвѣтомъ. На будущія времена — увидите — сдѣлаюсь совсѣмъ »добрымъ человѣкомъ«.

»Благодарю Васъ за совѣты по дѣламъ »В. Европы«, хоть ими теперь воспользоваться и не могу. Видите ли: возвратившись изъ Києва, я получилъ отъ С(тасюлеви)ча увѣдомленіе, что, такъ какъ: во 1-х, у нихъ уже была напечатана рецензія на Гербеля, а во 2-х, Пыпинъ признаетъ мою рецензію »неудобною«, — то она и не можетъ быть напечатана. Правду говоря, когда появилась рецензія Гербеля, по взгляду на него сходная съ мою, то я и ожидалъ подобного отвѣта. А когда прочель Вашу 2-ю статью, то почель свою рецензію, т. е. собственно 1-ю и 2-ю часть ее, совершенно бесполезною: мы съ Вами сошлись, — что, впрочемъ, и Вы предполагали. Такъ какъ я теперь самъ не могу рѣшить — увидитъ ли когда-либо свѣтъ эта статья, то я, насколько возможно короче, расскажу Вамъ

*) В „Передньому слові“ „Правди“ (ч. 1), відновленої 15. V. 1872 р., зазначається: „Заявляємо загально, но для нашої публіки зовсім зрозуміло, що нашою програмою єсть программа народнеї Руси: „в своїй хаті своя правда и сила и воля“. В чиїх грудях отся наша клича озоветься братним відгомоном, сего й запрошуєм до спільнїї працї: словом і ділом“. А в „Запросинах до передплати на літературно-польтичну часопись „Правди“, квітень 1872 р.“ друкувалося: „Provіdnoю ідеєю „Правди“ буде „самостійність народня“. Відносини між народностями другими вважаємо завсіди живлом (елементом) невідловним, конечним в засновуючимся поступі в селі народів. Наколи однакож відносини ті посторонні, тоді тільки користею свою важити могутъ, коли животні головні сили розвою богатим пливуть уже жерелом з рідної ниви, по-тому ж-то й ми передовсім розпитувати будемо животности рідних сил наших, народних, — у жерела шукатимемо природніх наших, ні у кого не зажичених, середств — у слові й самобиту“.

содержаніе ея. Судите — стоитъ ли добиваться того, чтобы гдѣ-нибудь напечатать, или же »предать забвенію«.

Охарактеризувавши інші словянські літератури*), автор листа докладніше спиняється на »литературѣ южнорусскаго племени. А. Малорусская и отношение ее къ русской. Литер. наша развивалась параллельно съ русскою и преслѣдовала общерусскія цѣли на малорусской почвѣ. (Вы въ »Галиц. письмахъ« и теперь старайтесь преимущественно оборонить малор. литер. отъ служенія полякамъ, — я думалъ защищать ее отъ сепаратизма. Для этого я привелъ параллели между русскою и нашою литературою — и по идеямъ, которая обѣ преслѣдовали, нигдѣ не нашелъ сепаратизма. Пользовался я для этого, кромѣ очерка Костом., »Основою: и кое-какими личными наблюденіями). Терпите — развиваю! 1) Возникла изъ идеи народности — стремленіе отдѣляться отъ книжности. 2) Котляревскій: Комич. отношеніе къ народу подъ вліяніемъ барскихъ идей XVIII. в. Броженіе идей въ первые годы Ал. I. — приводить къ идеѣ народности (народъ спасъ Россію) — и обращеніе къ народу: Москаль-Чарівникъ (еще замѣтна карикатура); Нат. Полтавка — характеристика живыхъ личностей народа съ примѣсью — по реакціи — сантиментальности. 3) Подражаніе Котляр.: въ первомъ случаѣ Гулака (оды Гораций) и отца-Гоголя (Простакъ), а во 2-мъ — того же Гулака въ »Панъ та Собакъ«. Гулакъ пошелъ дальше всѣхъ прежнихъ: онъ б. передовой ч(еловѣкъ) 1-й четверти нашего вѣка (отрицаніе крѣпостничества находило приверженцевъ въ масонскихъ общ.). 4) Романтизмъ и сантим. отн. къ народу въ русской л. (Карамзинъ, Жуковскій). У насъ — Квитка, хотя сантиментал. внести не въ изображеніе лицъ (онъ попадъ на готовую почву сантиментальности въ народѣ), а въ отношеніе къ нимъ. (Квитка: 1 повѣст.-этнографъ; 2 юмористич. отношеніе къ народу; 3 изображеніе пороковъ личныхъ, а не общественныхъ). 5) Подъ вліяніемъ сантиментальности и идей панславизма начинается горячая любовь къ народу и славянофильство: въ Москвѣ — Хомякъ, Кирѣев. и т. д., у насъ — Метлинскій и Костомаровъ. Метл-ий въ »думахъ, пѣсняхъ та ще-дещо« первый началъ воскрешать прошедшую жизнь Украины. 2-я пол. его книги — (изъ идеи славяноф(ильс)т(ва) посвящена переводамъ на малор. яз. Коллара, Челяк(овскаго) и другихъ словянскихъ поэтовъ и пѣсень. Костомаровъ съ драмами, изображающими прошлое Украины. Общественныхъ недуговъ еще не касаются прямо, хотя косвенно — изъ сравненія изображаемыхъ козаковъ съ теперешнимъ народомъ. — Вы приходите къ причинѣ подобного неотраднаго явленія — къ крѣпостничеству (всякому). 6) Демократизмъ и обращеніе къ изображеніе

*) Між іншим, щодо словацької літератури він пише: словацька — це „сепаратизмъ отъ чеховъ. Будиловичу словаки нравятся, какъ первые панслависты: онъ видитъ въ нихъ самимъ Богомъ предназначеннное племя для примиренія славянскихъ народоностей, — особенно же ему милы словаки по тому „родству съ моск. славянофилами“, которое обнар. Штурь. Но я никакъ не пойму, — чѣмъ словаки родственны съ московофилами, по Б(удиловичу), „этими панславистами“? Словаки устраиваютъ сепаратизмъ съ чехами, обнаруживаютъ стремленіе обособить даже свою литературу, а москофили, напр., подъ панславизмомъ понимаютъ превращеніе всѣхъ въ кацаповъ“.

нію народныхъ, общественныхъ недуговъ, а главнаго — крѣпостничества (Герценъ, Туръ, Некрасовъ). У насть — Шевченко съ его двумя мірами: 1) міромъ прошлымъ, въ которомъ Вы наталкиваетесь на ге-роевъ, на извѣстную политич. жизнь, и 2) міромъ настоящимъ съ »недо-людками«, позабывшими о своемъ прошломъ, пропивающими »люд-ські душі«. Ш—ко, сравнивши эти два міра, — заплакаль — и право, мой друже, »не во осужденіе« слезы его!.. (Ш—ко мало оцѣненъ кри-тикою — не потому, чтобы отрицали его талантъ, а потому, что велик(ороссы) считаютъ его для себя чужимъ, а малор. — недавно еще должны б. молчать. Ш—ко поэтъ: а)простонар. малорусскій (его различіе отъ Кольцова); б) поэтъ общерусскій — онъ изображаетъ судьбу русского народа; в) поэтъ общечеловѣческій — онъ »пѣвецъ простого народа, людской громады«, какъ говорилъ Костомаровъ. — 7) Перерывъ — и пробужденіе идеи народности съ новою силою послѣ войны. Московскіе славянофилы. — Кулишъ (Зап. о Ю. Р.), Кост. (Богд. Хм.), Мордц. (литер. сборн.), М. Вовчекъ (Нар. По-вѣсти). »Русская Бесѣда« соединяетъ обѣ партіи. Мысль объ обра-зованіи »Основы«. — 8) Освобожд. крестьянъ и стремленіе пособить выйти имъ изъ невѣжества — народное образованіе. »Основа« — изученіе малор. народа, его прошлаго и настоящаго. Воскресныя школы. Мысль объ изданіи научныхъ книжекъ по малорусски, — со-чувствіе общества. Польское возстаніе. Крики и гики изъ Москвы. Малор. движение пришливаютъ къ польскому, хоть первые малороссы начали борьбу съ поляками и даже вытянули изъ среды ихъ б. свѣтлая личности молодежи (хлопоманія). Запрещеніе учебниковъ, обвиненіе въ государств. проискахъ, въ служеніи полякамъ... Прекращеніе малорусской литературы. Литер. мал. — русская, мѣстная, — общество ная, а не политическая (государственная): о самостоительности полной, если кто и мечталъ, то ничего не предпред-нимать для этого. — Б.) Галицкая — лит. политическая, самостоительная, — и возникла изъ причинъ политическихъ (нѣмцы въ пику поляковъ). Поляки и нѣмцы дурятъ галичанъ до 1848 г. --- Возникновеніе литер. галицкой свѣтской (прежде б. полу духовная). Во время войны австріякъ галичанъ опасается и придавливаетъ, осо-бенно въ 1854. — Тутъ у Головацкаго перерывъ на цѣлые 12 лѣтъ, когда лит. собственно и образовалась. (Перерывъ, конечно, умышленный, чтобы затереть все-таки какіе ни есть проблески особой ли-тературы до 1866 г., — перерывъ съ Австріею, когда можно было галичанъ записать въ одну книгу съ великими русскими »по вѣрѣ, языку, исторіи и литературѣ«). Я пополнилъ этотъ пробѣлъ въ оч. Голов., дѣйствительно пользуясь однимъ съ Вами источникомъ »Галицк. п.«, — такъ что, прочитавши Вашу статью послѣднюю, можно признать мою — повтореніемъ ее обѣ этомъ предметѣ. Съ Го-ловатскимъ я говорилъ болѣе въ жалкомъ тонѣ: хорошо, моль, раз-суждать теперь о единствѣ (35 лѣтъ проповѣдывая особую литературу); но отъ этого галицкому народу не легче: ему нужно обра-зованіе, а въ Австріи, да и вездѣ, народное образованіе только и воз-можно на нар. языкахъ... При томъ напрасно галиц. »народовиківъ« уже очень винитъ Г—їй: они — не болѣе, какъ ученики его, ис-уклонно слѣдующіе его литературнымъ идеямъ, 35 лѣтъ пропаганди-руемымъ имъ вездѣ».

Переймаючись в засаді думками Драгоманова, все-ж таки Ів. Руд-

ченко здавав собі справу ясно щодо правдивого змісту та характеристичних особливостей світогляду свого друга.

»26-го Ф(евраля) б(ыла) суббота у Л(исен)-ка, гдѣ собралось душъ 15-20 — и старыхъ и молодыхъ. Бесѣда поднялась и по поводу Вашей статьи, которую читали: я (изъ Житомира), Руссовъ и еще какой-то студентъ. Руссовъ, къ моему удивленію, не узналъ Васъ, а приписалъ статью какому-нибудь »питерскому либералу«. Я же ему замѣтилъ, что я не думаю, чтобы »пит. либералу« такъ близко знакомы были дѣла окраинъ — и чтобы онъ сталъ на такую чисто-народную точку зрењя, на какой стоитъ авторъ. (Съ болѣе близкою компанією — сознаюсь — я подѣлился догадкою, что въ авторствѣ я подозрѣваю Васъ, а Вл. Б., читавшій тоже статью, пришелъ къ тому, къ чему и я). Вы говорите, что Вамъ ни за какіе псевдонімы не спрятаться, — и дѣйствительно нѣть: Вы почти единственный изъ малор., пишущій въ русской журналистикѣ о нашихъ дѣлахъ, а потому и немудрено узнати Васъ. При томъ, кто знакомъ съ вашимъ стилемъ (скобками, примѣчаніями, въ которыхъ подчасъ сидить вся соль мысли), — тотъ не ошибется. Кромѣ того, Вы единственный изъ малор., не залѣзающій въ исключительную малорусскую обособленность: вы, какъ уніатъ политический, умственный и нравственный, — трактуете малорусский вопросъ съ общерусской общественной точки зрењя. Въ литературѣ же русской, если являются или же могли бы являться статьи объ такихъ материахъ, — то: или съ чисто малорусскими тенденціями, или же съ общерусскими государственными (Катковъ), или съ москофильскими (славянофилы). Средней точки, точки примиренія, быть не можетъ. Оттого-то (замѣтьте!) вы находите враговъ во всѣхъ лагеряхъ: къ малороссамъ, конечно, вы ближе всего, но и они готовы видѣть въ васъ — и быть можетъ не безъ основанія — »христіанина, не признающаго Христа за бога«; о москофилахъ — и говорить нечего: вы ихъ прямой врагъ; скорѣе всего васъ могла бы терпѣть партія »государственниковъ«, если бы у нее на первомъ планѣ стояло служеніе обществу, а не государству. — Замѣтьте также, что ваша точка зрењя обидить особенно старыхъ, заслуженныхъ украинофиловъ: они, повторяю, на компромисы не пойдутъ!« (Лист 21/III, 1872).

Визнаючи, не на словахъ лише, високий авторитет Драгоманова, відмовляючись разомъ із ним від ідеї політичної самостійності України, Рудченко проте значно глибше дивиться на практичне значення національної літератури, на її необхідність для українського народу та на можливість і конечність її самостійного розвитку.

»Отбросивши политическая, — какъ извѣстно, самая перехідна, — условія, вы, снизводя малорусскую литературу »на домашній обиходъ«, а галицкой предоставляя гораздо больше правъ на существование, — едва ли не впадаете въ ошибку. Для 12 мил. малор. вы не рекомендуете развитіе литературы, т. е. что тоже — самостоятельного умственного развитія, а для 3½ м. того же народа — все это вещь не только законная, но и необходимая. О сепаратизмѣ, конечно, и рѣчи подымать не стоитъ: никакихъ сепаратизмовъ не нужно; но развитіе литературы и языка, — это вещи вполнѣ законные и необходимыя. Конечно, я не посовѣтую Ст(ариц)кому перевodить теперь Платона по малорусски, но отказывать въ воз-

можности когда бы ни было подобного перевода, — я не решусь. Хотя, конечно, о возможностях и спору нельзя вести; но возможность дает надежду, а надежда подымает руки на деятельность. Я уверенъ въ томъ, что вы не отыщете украинофила, который бы согласился съ вами по поводу хоть бы народнаго образованія. По нашему, по малорусски учить слѣдуетъ только для того, чтобы облегчить обученіе по великорусски, — послѣ чего можно и обойтись безъ малор. языка. Въ перспективѣ, значитъ — это наложеніе собственныхъ рукъ на себя; черезъ 25-30 лѣтъ, если бы всѣ малороссіяне стали грамотны, ихъ бы языкъ забылся самъ собою, да и не нуженъ бы быть... Нѣть, на такую жертву никто не решится! Малор. языкъ — малорусское, отличное отъ великорусского, развитіе, а вы какъ будто отказываете въ немъ: вы стремитесь создать какую-то несуществующую общерусскую народность, жертвуя $\frac{8}{10}$ малорусской. Отчего же вы не посовѣтуете чехамъ, положимъ, поступиться $\frac{1}{2}$ своего *я*, а австрійскимъ нѣмцамъ — другою, для образования особой, можетъ быть — весьма хорошей, нѣмецко-славянской национальности? Какая, напр., сильная Пруссія, набившая все свое нутро славами? Это я говорю съ точки зрѣнія украинофила, — хоть самъ лично склоненъ къ вашей, чѣмъ къ послѣдней. Но думаю, что если бы была полная возможность самостоятельного развитія, то и я бы не промѣнялъ его на собственноручное удушение... (21. III. 1872).

Ще більш характеристична для старого українофіла оборона національної засади взагалі, як конечної умови в духовім житті народу. За всього нераз збочення на трафарет »общерускості«, — думки, висловлені Рудченком, дають досить нових — і то позитивних — штрихів для характеристики національного світогляду тодішніх українофілів. Особливо при тім підкreslitи треба, що ті думки висловлювалися проти авторитетних доктрин такого визначного провідника українського руху, яким уже тоді був М. Драгоманов. З тих розходжень, що іх уже бачимо на початку 70-х років, пізніше виросла та все більше поширювалась безодня в поглядах Драгоманова та Київської Громади. Звертає на себе увагу, серед думок тодішнього українофіла, ідея глибокого та всебічного вивчення народного життя, як конечна передумова патріотичної праці для народу. З цього довгого листа (з 26. II. 1873 р.), як реакції на лист Драгоманова, уважаємо за потрібне подати довший витяг.

...»Пишу къ Вамъ, дорогой Михаилъ Петровичъ, на другой день по получениі весьма интереснаго письма Вашего. Оно наводить меня на путь полемики съ Вами — разумѣется, дружеской. Отвѣты и возраженія будутъ для меня весьма цѣнны, — они могутъ способствовать уясненію дѣла, которому мы съ Вами служимъ.

»Вы считаете, что дѣло наше, напутствуемое яко бы попутнымъ вѣтромъ въ русской литературѣ, состоить не въ томъ, чтобы »дѣлать новыя историческія народности, а чтобы служить культурѣ и народу«. Можетъ быть, я своеобразно понимаю »историческую народность«, но я не отдѣляю культуры отъ народности, а народа — и подавно. Дѣлать народность, конечно, было бы смѣшно, даже глупо. Но вѣдь народность, которой мы съ Вами хотимъ быть вѣрными слугами, сдѣлалась историческія, помимо нашей воли. Постановка вопроса именно и состоить, по моему,

въ томъ, что мы ее принимаемъ живьемъ, а служеніе наше полагаемъ ни въ чемъ другомъ, какъ въ дальнѣйшемъ развитіи ея хорошихъ сторонъ и уничтоженіи — нехорошихъ. Отсюда — во 1-х, необходимость познать себя, а, во 2-х, примѣненіе общечеловѣческихъ началъ науки и цивилизациіи къ индивидуальнымъ особенностямъ, фактически неопровергимымъ, нашей народности. Первое въ нашей волѣ, второе не всегда. Теперь дѣйствительно такъ дѣло стоитъ, что мы можемъ только дѣлать первое; но все-таки дѣлать не для чего другого, какъ для того, чтобы разумно со временемъ примѣнить второе. Я помню, въ одномъ изъ писемъ, по поводу »обрученія«, Вы и путь начертали для этого. Вы сказали, что слѣдуетъ поднять народъ »снизу вверхъ«, а тамъ — куда онъ нась потянетъ, туда и пойдемъ. Но едва ли теперь мы это можемъ дѣлать. Школы мы лишены, — значитъ о поднятіи народа» живьемъ нечего и думать. Жизнь у нась не выработала формъ, благопріятныхъ для непосредственного дѣйствія на народъ. Что же намъ осталось? Наука и литература, да и тѣ заторможены цензурою. Хотя я и не отрицаю вліянія науки и литературы на общество, но на общество, уже достигшее извѣстного уровня цивилизациі, т. е. у нась — такое, которое не въ однѣхъ видахъ формахъ измѣнило своей народности. Какъ хотите, а нась вся совокупность окружающихъ фактовъ дѣлаетъ больше великоруссами, а не малоруссами. Вотъ Вы, напр., говорите, что Лідочка забыла по-малорусски еще съ Берлина, а моя Пракся и не начинала по-малорусски... А вѣдь не правда ли, — намъ съ Вами было бы пріятно, чтобы наши дѣти продолжали наше дѣло? Гдѣ же имъ продолжать, когда они даже видахъ формъ народности нашей чужды? Одно имъ остается — физіологическое наслѣдіе; но это вещь настолько тонкая и зависящая отъ историческихъ формъ, что даже сами физіологи въ ней не много смысятъ... Значить, дѣло такъ стоитъ: когда наши дѣти дойдутъ до разуму, тогда они должны погрузиться въ науку и литературу нашу и изъ нее набраться духу народности, чтобы продолжать наше дѣло... Значить, ходъ будетъ едва ли не обратный тому, что Вы рекомендуете: сверху внизъ, а не снизу вверхъ! И что я больше наблюдаю за ходомъ нашего дѣла, — я убѣждаюсь въ этомъ все больше и больше. Другихъ путей пока у нась нѣтъ, — потому-то намъ и слѣдуетъ цѣнить науку и литературу мѣстную. Только одни онѣ наводятъ нась на ту дорогу, на которой мы стоимъ. Но какъ Вы можете съживать при этомъ цѣну народности до того, что видите въ ней тормозъ для прогресса?! Если мы поставимъ вопросъ о служеніи только культуры и наукѣ, то и нашего дѣла не будетъ, а будетъ обыкновенное общечеловѣческое дѣло. Минѣ здается, что даже и одного служенія наукѣ и литературѣ нашей недостаточно для того, чтобы сослужить вторую службу народу, ибо жизнь народная складывается не изъ одной литературной дѣятельности, а охватываетъ собою всю совокупность особенностей бытовыхъ, экономическихъ и т. п. Начало дѣятельности — въ изложеніи *этихъ* особенностей (наука, литература), а самая дѣятельность — въ сохраненіи и развитіи хорошихъ и въ уничтоженіи худыхъ (практика во всѣхъ ея видахъ). А если принять за исходную точку нашей дѣятельности эти положенія, — тогда и народность со всѣми ея факторами (языкомъ, ре-

лигією, економією, правомъ и вообще культурою) пріобрѣтеть гораздо большую цѣну, чѣмъ Вы ей даете. Если, въ самомъ дѣлѣ, прогрессъ человѣчества заключается въ индивидуализаціи его особей, начиная личностю и кончая племенемъ, то въ развитіе этихъ особей Вы вгоните, должны вогнать, и всѣ особенности. А такъ какъ что городъ, то норовъ, что деревня, то обычай (я разумѣю городъ и деревню — націю), а обычай могутъ быть и глупые, то въ удаленіи ихъ изъ жизни и — напротивъ — въ развитіи хорошихъ заключается служеніе прогрессу. Если мы прожили жизнь недаромъ, если мы нажили особенности, которыхъ другое не имѣютъ, а особенности эти полезны человѣчеству (а особенности эти и есть ничто другое, какъ то, что мы разумѣемъ подъ національностью), — то мы не въ правѣ, служа прогрессу, и убивать этихъ особенностей, т. е. національности. А такъ какъ могучимъ орудіемъ жизни извѣстной національности служить языкъ и патріотизмъ (конечно, не квасиый), то я, поэтому, и придаю всему этому большую цѣну.

Обращаясь за симъ къ тому — такъ-ли мы поняли, какъ слѣдовало, служеніе своему народу и какъ мы его проявили (служеніе это), — я и тутъ въ нѣкоторыхъ частностяхъ не могу согласиться съ Вами. Какъ я уже сказалъ, служеніе наше ограничилось наукой и литературою. Начну со второй. Началась она еще въ то время, когда мы имѣли значительно культурный свой слой пановъ. Если бы налечь на слой тотъ въ смыслѣ народности еще тогда, — быть можетъ, мы бы не пришлось плакаться о томъ, что дѣло у насъ почти стало на началѣ. А у насъ самое начало не предзнаменовало ничего доброго: оно явилось въ видѣ сатиры на нашу народность — и только потомъ уже съѣхало на «чисто-художественную» дорогу, по которой — согласитесь съ тѣмъ — можноѣхать къ какому угодно богу. Только ступивши на патріотической, національный путь, литература наша одухотворилась: впереди ее была цѣль, которая и поддерживала ее и воодушевляла. Напрасно Вы думаете, что патріотическая, національная литература «могла проявить жизнь только до освобожденія крестьянъ, а Ш—ко былъ губитель развитія укр. лит.». Освобожденіе крестьянъ — фазисъ соціальной жизни народа, а не національной: за освобожденіе крестьянъ ратовали и Герценъ, и Тургеневъ, — ратовалъ и Ш—ко и М. Вовчокъ. Но Ш—ко ратовалъ не только противъ одного креպачтва: онъ затрагиваетъ вопросы національные, историческіе, обнимающіе собою и соціальные, въ числѣ которыхъ не одно крѣп. право глаза ему кололо, — ему кололо и то, что «мати за старого, багатого нищечкомъ єдана дочки»; и то, что, видя зло, люди не понимаютъ причины, а сваливаютъ на сверхъестественные силы («Такъ и треба! Бо немає Господа на небі...»); онъ уже тогда молился, «щоб усі славяне стали добрими братами і синами сонця правди»; онъ дожидалъ «апостола правди і науки... Развѣ этого мало? — Шевченко, конечно, не «законъ нашъ и пророци» (законъ и пророци — общечеловѣческія начала цивилизаціи, отразившіяся въ нашей національности); но Шевченко замѣчательный выразитель ихъ. Не Ш—ка слѣдуетъ винить въ остановкѣ тока литературы, а именно національное барство въ великорусской народности, опирающееся на принудительную силу правительства. Напрасно Вы и въ теперешней литературѣ отрицаете это барство. Оно, конечно, меньшее, чѣмъ было прежде; но

конецъ ему еще не скоро минетъ. Примиреніе наше состоялось на общерусской соціальной почвѣ, благодаря, пожалуй, и »общечеловѣческимъ« сторонамъ нашего дѣла; но все-таки съ уступкою национальной стороны. Я соглашаюсь съ Вами, что писаніе на малор. яз. теперь дѣйствительно ни къ чему не поведеть, что онъ практически вещь »не очень нужная« (кромѣ художества). Но — согласитесь съ тѣмъ, что это все-таки не уничтожаетъ того печального вывода, что мы стоимъ почти такъ, какъ стояли до 1798 г. Мы не создали общества, готоваго раздѣлить судьбу съ нашимъ народомъ (а чехи создали! хоть и начали воскресеніе своей націи почти одновременно съ нами), готоваго развить его особенности историческія, бытовыя etc., поднять народъ на высшую ступень цивилизациі... Если мы теперь на низшей ступени находимъ общечеловѣческія стороны (варированія, конечно, на хахлацкій ладъ), — то неужели нежелательно было бы видѣть ихъ на высшей, развитой?! Художество, повидимому, оказалось безсильно даже подвинуть симпатіи къ нашей національности въ обществѣ, которое до сихъ поръ не признаетъ развитія нашей національности за прогрессъ. (Я говорю даже о лучшей части общества, о честной, а не о ташкентцахъ). Вы считаете именно прогрессомъ съ нашей стороны, что мы »выдвинули общечеловѣческія стороны«, а я добавляю: поступившись национальными, совокупность которыхъ и выражается въ терминѣ мы, наше дѣло. Я знаю, что національность — форма, а не сущность, но вѣдь въ жизни народовъ ничего безформенного не бываетъ, а самая сущность выражается въ формѣ, виѣ которой нѣтъ и извѣстной сущности... Потому, вѣроятно, такъ и дорога людямъ національность; а вымираніе національности всегда сопряжено съ страшною болѣзнью народа, ибо національность нѣчто гораздо болѣе органическое, чѣмъ, даже государство. Отсюда — и моя іереміада за національность нашу, которая, если мы не возбудимъ къ ней симпатіи въ интеллигентныхъ слояхъ, должна непремѣнно исчезнуть, — а этимъ, по моему, мы лишимъ человѣчество лишняго, для какихъ же нибудь цѣлей специализированного (въ національность), работника... Превращаться въ страусовъ; конечно, недостойно людей разумныхъ; но нельзя же пассивно головы преклонять передъ фактами: отъ фактовъ, по моему, слѣдуетъ только отправляться для достиженія идеаловъ. Такъ, отправляясь отъ фактовъ (теперьшняго положенія нашей народности), — слѣдуетъ налечь на интеллигентный классъ и объяснить ему тѣ цѣнныя стороны нашей изродности, которая слѣдуетъ развить... Становясь на точку зрѣнія публичиста, нельзя отправляться иначе, какъ отъ фактовъ дѣйствительности. Но иное дѣло — откуда отправляться, а другое — куда и за чѣмъ. Вотъ это-то »куда« и »зачѣмъ«, по моему, и должно составлять наши идеалы, которые всегда слѣдуетъ имѣть въ виду, чтобы не сбиться по скользкому пути дѣйствительности. Говоря общими мѣстами, что слѣдуетъ идти за цивилизацией, за прогрессомъ, — собственно значить ничего не говорить, ибо и та и другой воплощаются въ форму, далеко не одинаковую у разныхъ національностей. Все это такія же эластическія слова, какъ и свобода, терпимость, развитіе народа и народности, и т. д., и т. п. Вѣроятно, и работаетъ человѣчество надъ познаніемъ себя въ отдѣльности и совокупности не ради чего другаго, какъ для того, чтобы по-

мочь себѣ въ частностяхъ, чтобы развивать себя въ деталяхъ, индивидуализироваться, — чтобы не питать себя жиромъ въ то время, какъ организмъ требуетъ мяса, и т. п., а въ случаѣ болѣзни, чтобы умѣть себя и вылѣчить, а не прямо ложиться въ гробъ...

»Въ чёмъ же заключалась наша работа, и какая причина, что она такъ мало подвинула общество въ нашу сторону? Работа наша, какъ я уже сказалъ, не сходила съ литературной дороги, а на ней ограничивалась художествами да отчасти исторіей, т. е. занимались исключительно изобразительностью. Дальше этого мы еще не шли, а великоруссы — ухъ, какъ далеко пошли! Въ »Двухъ рус. нар.« К(остомаро)въ намѣтилъ очеркъ этихъ двухъ народностей; но въ немъ онъ больше предчувствовалъ, а не сознавалъ тѣ отличія, которыя наскъ раздѣляютъ съ великор. Сознать — значитъ и умѣть доказать, а доказательства, построенные на однихъ фактахъ политической исторіи, еще далеко не все. Вы въ послѣдней своей статьѣ («Рус. въ Гал.») едва ли не первый изъ малор. высказали такую, замѣчательно глубокую мысль, что »не только политич. особенность, но даже и литературная, зависить, кромѣ этногр. и физіолог. условій, еще и отъ многихъ другихъ: историческихъ, религіозныхъ, экономическихъ, культурныхъ«. (Я только не согласенъ съ Вами, чтобы и »отъ воли самаго народа, простирающей изъ сознанія, что ему полезно, нужно, пріятно«. Я знаю, что при настоящемъ уровнѣ цивил. народа, да и не народа, — онъ только чувствуетъ окружающія его условія, но не сознаетъ, а безъ сознанія и »воли« его никогда не дождете. Все это нужно растолковать народу — и когда онъ сознаетъ, тогда онъ дѣйствительно и волю обнаружить... Но мы съ вами не дождемся... А все-таки на сознаніе народа должны дѣйствовать, и — повѣрьте — не онъ наскъ вести будетъ, мы его... весь вопросъ опять-таки — куда?). А скажите: знаемъ ли мы всѣ эти условія нашего народа? Нѣтъ, мы въ тысячу разъ лучше знаемъ какихъ-нибудь полинезійцевъ, чѣмъ себя.. Это мы — даже важничающіе, что знаемъ больше всѣхъ. Общество — ей-богу, ничего не знаетъ! Вотъ Вы собираетесь на нашъ счетъ, броширою просвѣтить Европу. А, по моему, наше общество гораздо больше нуждается въ подобномъ просвѣщеніи! Европы наши дѣла не касаются, а дѣло наше — дѣло нашего общества. Впрочемъ, оно (даже оно!) этого не только не сознаетъ, но и не чувствуетъ. Художества, говорять, на чувства дѣйствуютъ. А вотъ наши художества, строго говоря, и чувствъ въ обществѣ не возбудили: нельзя же считать за общество 50 — **maximum** 200 украинофиловъ, даже, предположимъ, 2000 изъ 12 мил. населенія! А до сознанія еще и дѣло не доходило. Сознаніе это явится не скоро, а возбуждать его, повторяю, нужно.

(*N. B.* Я, грѣшный человѣкъ, думаю, что мы и на путь общерусской вступили съ хитростью: соціальные вопросы общерусскіе обнимаютъ и наши соціальные, а такъ какъ общество, т. е. цивилизованное меньшинство его, въ Россіи вообще національныхъ вопросовъ не жалуетъ (ибо никто не грозитъ господствующей національности), — то его поднять можно, только отправляясь отъ соціальныхъ вопросовъ).

Чѣмъ же? По моему, литературою, и на сей разъ прямо говорю — на языкѣ русскомъ, яко наиболѣе цивилиз. обществу знакомо.

момъ. Если мы возбудимъ въ обществѣ интересъ къ нашему дѣлу, любопытство, — мы много сдѣляемъ! — Помните, я еще года три-четыре назадъ толковалъ Вамъ о программѣ. Она у меня колкомъ во лбу до сихъ поръ сидѣть! Только я ее, подучившись кое-чему, мысленно разширяю. Я думаю, что если бы у насъ хватило пороху написать брошюру небольшую (листовъ 5 — **макіят** 10 печ.), въ которой бы мы, ставши на чисто научную точку зрѣнія, доказали: во 1-хъ, рѣзко выдающіяся, основныя начала отличій нашихъ отъ великор. и поляковъ, — доказали по всѣмъ пунктамъ (фізіологическая сторона; філологическая; бытова; экономическая; правовая; если можно, религіозная, и т. д. и т. д.), развивши частности, детали; а во 2-хъ, показали, что уничтоженіе этихъ отличій — убытокъ для человѣчества, — мы бы сослужили отечеству малому великую службу. Это былъ бы сжатый отвѣтъ на вопросъ: Кто мы и что мы? и отвѣтъ на другой, тѣсно съ нимъ связанный: чего мы желаемъ? А вмѣстѣ съ тѣмъ и указатель: что мы должны дѣлать, чтобы угодить Богу? Разумѣется, подобное изслѣдованіе слѣдуетъ представить не въ видѣ голословныхъ разсужденій или положеній, какъ въ »Дв. рус. нар.«, а каждое положеніе должно быть подтверждено рядомъ неопровергимыхъ фактовъ, историческихъ, этнографическихъ, цифровыхъ и т. п. Правда, подобная работа превозмогаетъ силы одного, даже двухъ лицъ, — нужно много разностороннихъ данныхъ, которыхъ и за цѣлую жизнь единичными силами не соберешь. Но неужели же мы патріоты только на словахъ?! — А отчасти такъ выходитъ, сколь ни грустно сознаться... Мы, напр., обижаемся, что языка нашего не считаютъ даже за языкъ, а до сихъ поръ нема спасенnoї душѣ, чтобы покопалась надъ этимъ языкомъ! Мы сердимся, что насъ не признаютъ, а до сихъ поръ не знаемъ точно, — сколько насъ, не знаемъ — гдѣ мы живемъ, на какой землѣ, въ какихъ условіяхъ географическихъ и пр. Я уже не говорю объ экономической стронѣ быта; мы даже не знаемъ, какія мы имѣемъ факторы экономической производительности, каковы быть у насъ экономической быть во времена нашей героической истории... Я, напр., вездѣ по печатнымъ источникамъ »общаривъ« за цифрами — объ экономической сторонѣ быта чумацкаго, — да такъ и остался ни съ чѣмъ. Я думаю, что до тѣхъ поръ, пока мы вращаемся въ кругѣ художествъ, а не выдвигаемъ болѣе существенныхъ сторонъ нашей жизни, — мы не дождемся, чтобы общество насъ признало... Вотъ въ чемъ наша — ахиллесова пятка. А пока все это будетъ, — у насъ изъ-подъ ногъ и почва ускользаетъ: нашъ народъ солдатится и лакеится, забываетъ »вѣру праотцевъ«, говоря словами древнихъ; а хохлы цивилизованные все больше и больше москалятся, а не общеются, какъ бы, по крайней мѣрѣ, намъ хотѣлось».

На конечність всебічного дослідження народнього життя, якъ передумови для праці въ інтересахъ народу, Рудченко не разъ спиняється въ своїхъ листахъ. Національну працю тодішній україnofіл розуміє не лише въ напрямі заховання етнографічнихъ особливостей народу, а поширює ї — вже й тоді — на цілий комплексъ економічнихъ та соціальнихъ інтересів народу. Навіть у своїхъ етнографічнихъ працяхъ Рудченко має на увазі ширшу, поза своїмъ етнографічнимъ змістомъ, ціль: дослідження, по данимъ етнографії, народнього життя въ його минулому

й сучасному. »Я собираю всѣ чумацкія пѣсни, печатныя и писанныя, и складываю въ свою скарбницу, изъ которой, при болѣе свободномъ времени, онѣ будутъ вынуты, »оханючені», »прибрані« — и, вмѣстѣ съ исправленнымъ и дополненнымъ очеркомъ »Чумака«, сданы Ахенбаху. Такая мечта для меня тѣмъ болѣе пріятна, что до сихъ поръ ни въ русской, ни въ малорусской литературѣ ничего подобнаго не имѣется — и хотя я не Америку, конечно, открываю своимъ очеркомъ, но все-таки сознательно пользуюсь тѣмъ методомъ, который у нашихъ этнографовъ въ пренебреженіи, т. е. я занимаюсь народными произведеніями, обращаю все свое вниманіе на характеристику народа по этимъ произведеніямъ, а у насть до сихъ поръ, напротивъ, занимаются характеристикою самихъ произведеній — въ чемъ я совсѣмъ таки невѣжественъ. Мечта у меня есть, когда выйдутъ »Думы и козацкія пѣсни«, воспользоваться и ими для подобнаго же очерка »Козакъ«. Типъ этотъ имѣть гораздо болѣе развѣтвленій — и полонъ интересовъ всеразличныхъ не для одного этнографа, а для всякаго, желающаго постичь прощные идеалы и стремленія нашего народа въ области политической, религіозной и т. п. И я вѣрю — въ народныхъ думахъ и пѣсняхъ достаточно материала для характеристики этого типа. Если же мнѣ спрѣвиться съ этою моей мечтою, — тогда я примимусь и за семью: отца, мать, вдову, сына, дочери и т. д., а съ помощью божіей и за любову — по безчисленнымъ любовнымъ пѣснямъ... Но все это — пока мечта... Возникла же она у меня такъ. Сколько ни пріятно мнѣ было бы заняться сравнительною этнографіею, — что и Вы совѣтуете; но едва ли при моемъ теперешнемъ положеніи достанеть у меня времени начинать это дѣло съ азовъ (о языкахъ я не говорю: и тутъ я самостоительно предупредилъ Васъ, — занимаюсь уже съ мѣсяцъ французскимъ яз.); при гомъ дѣломъ этимъ занимаются всѣ ученые, съ которыми мнѣ не потягаться. Но тѣ же ученые — самъ я не знаю почему — такъ мало удѣляютъ своихъ знаній для характеристики народа, что ажъ жаль становится. Нужно же кому-нибудь и этимъ позаняться? И при гомъ скажите: отчего существуетъ »русскаѧтнографія«? Отчего въ учебникахъ литературы нашей молодое поколѣніе характеризуютъ по Тургеневу, или (Добролюбову) купцовъ по Островскому, — а почему же нельзя характеризовать, положимъ, волжскихъ »разбойниковъ« — этого безспорно характеристаго типа древней Московіи — по разбойничымъ пѣснямъ? Или оттого, что народная поэзія, такъ сказать, бѣзвременна, т. е. неизвѣстно, какой именно вѣкъ она характеризуетъ? Но разобрать это — дѣло критика-этнографа, а воспользоваться этимъ — дѣло просто этнографа! Человѣкъ, по моему, важнѣе его экономической обстановки, а потому знать его — очень заманчиво. Такъ я пришелъ къ тому дѣлу, которымъ думаю заниматься. Жаль, конечно, что меня судьба оторвала отъ земли и бросила въ контролльную палату, гдѣ я не имѣю никакой возможности соприкасаться съ народомъ, а слѣдовательно — на живомъ тѣлѣ его проеѣрять тѣ выводы, къ которымъ я приду посредствомъ изученія его произведеній; но — къ моей печали — поворота обратно въ народъ у меня не предвидится, даже надежда »не мріє«. Вратъ же на народъ (въ повѣстяхъ и т. д.) у меня давно охота отпала.

а любовь къ нему съ годами увеличивается... Что же мнѣ дѣлать? Чѣмъ могу я служить народу? Стану я изучать его по его произведеніямъ — и подѣлюсь этимъ съ людьми, болѣе меня свѣдущими!.. Не знаю, можетъ быть я тутъ, по невѣжеству, и чуши много нагородилъ; но у меня, какъ коль въ головѣ, засѣла идея »характеристики народныхъ типовъ по народнымъ произведеніямъ«. Сказки — правда Ваша — нѣсколько матеріаль для этого не такъ удобный, ибо онъ не собственно нашъ; но и тамъ много нашего — и это наше тоже годно для характеристикъ (я говорю о сказкахъ бытowychъ). Что же касается пѣсень и пословицъ, то если бы у меня было время и охота всегда трудиться, — добра этого станетъ на цѣлую жизнь мою, — такъ что »сравнительною этнографіею« все-таки едва ли мнѣ заниматься, хотя бы я и три языка вызубрилъ.

»Вотъ когда я былъ въ Кіевѣ, то часа 3—4 бесѣдовали мы о моихъ »характеристикахъ« съ Владимиromъ Бон(ифатіевичемъ)*). Онъ меня подбиваетъ »на Вальтеръ - Скотовщину«, какъ онъ выражался, или лучше »на Шатріановщину«, какъ я его поправилъ; но для этого, по моему, нуженъ беллетристический талантъ, коего у меня и въ зародышѣ не было. »Характеристики« же мои Вл. Бон. одобряетъ, — не знаю, правильно ли, но онъ называлъ ихъ »сознательною этнографіею«. Какъ Вы думаете? Я уже Вамъ разъ заикался »о своихъ мечтахъ«, а вотъ теперь развилъ ихъ — и дожидаю, что скажете: назовете ли Вы ихъ результатомъ »невѣжества«, или же одобрите? (Нужно сказать, что для правильной характеристики народа нашего, хоть бы по его произведеніямъ, я считаю совершенно необходимымъ знать исторію нашу, если не по источникамъ первой руки, что нужно для специалиста историка, то по монографическимъ работамъ). Пускаться же въ беллетристику, а тѣмъ паче въ виршоплистику, я такъ-таки уже на вѣки оставилъ, хотя меня и ругаетъ Старицкій — по природѣ поэтъ« (лист 21. III. 1872).

Перейнявшись поглядомъ про спільність »общерусскаго« шляху для москалів і українців, Рудченко іде в цьому напрямі далі, чіж Драгоманов, і не визнає конечності тіснішого співробітництва між російською Україною та Галичиною.

»Нѣкоторые, — пише він в листі з 26. II. 1873 р., — видѣть спасеніе наше въ томъ, что мы раздѣлены: придавлены мы тутъ, перенести можно лавочку за кордонъ!.. Правду говоря, немного я значенія придаю этому перенесенію. Начать съ того, что не выгодно покупать въ лавочкѣ за 500 верстъ. Да, кромѣ того, не только вкусы, — потребности у нась и галичанъ неодинаковы. Они, напр., могутъ дѣйствовать снизу вверхъ, а мы не можемъ. Они до сихъ поръ по своей дикости не дѣлали этого, а мы — по невозможности. У нихъ политика до сихъ поръ все, у нась литературные и соціальные вопросы. Винить ихъ тоже нельзя, что они политикой занимаются, а можно развѣ винить направлениe этой политики. Скажу Вамъ правду, не думаю, чтобы мы имъ оказали значительную и литературную помощь, — развѣ нѣсколько съ прiemами, болѣе цивилизованными, ихъ познакомимъ. И все потому, что жизнь нась очень раздѣлила съ ними: мы не можемъ проникнуться ихъ интересами. Возьмите хоть ихъ уніатство. Намъ, которые въ релігії не видимъ символа національности, всякая ре-

*) Антонович.

лигія безразлична; а имъ не безъ основанія дорого ихъ уніатство: оно ихъ спасало отъ полонизма. Конечно, спасало еще больше словное раздѣленіе; но оно тягость жизненная, а религія — источникъ надеждъ... Да, мы не похожи другъ на друга больше, чѣмъ предполагаютъ ретивые поклонники 15 мил. украинцевъ! У насъ литература — явленіе чисто наше, всероссійское; у нихъ — чисто австрійское. Вопросъ этотъ въ своемъ »Очеркѣ мал. и галиц. лит.« (который недавно вернула мнѣ »Бесѣда«, съ заявленіемъ, что онъ »непремѣнно« былъ бы напечатанъ и даже предназначался для январской книжки сего года, но по независящимъ etc...) я подробно развиваю и выдвигаю на первый планъ... Многіе украинцы, говорю, за это могутъ даже ругать меня, — да не могу же я чернос называть бѣлымъ. Литература и литературныя направленія въ кабинетѣ не дѣлаются, а зависятъ отъ общаго склада жизненныхъ условій извѣстнаго общества. У насъ же съ галичанами жизненныя условія совсѣмъ другія; есть даже противоположныя, какъ я указалъ на религіозные вопросы».

З такими зasadничими поглядами критика галицької літературної праці приймає у Рудченка дуже різкий характер. Досить багато місця уділяє він у своїхъ листахъ справі співробітництва у відновленій въ травні 1872 р. »Правді«, въ якій він і співробітничав, та ще її досить широко. Вгорі вже навели ми випад Рудченка проти програми »Правди«. Не менш різко критикує він літературні її якості (лист 17. V. 1872). »Литературная часть, особенно для первого №, изъ рукъ вонъ. Чи вже ж таки нас так Господь обідив, що не пайшлося б у нас чого-небудь кращого від того, що нам чигати довелося?.. А языкъ? И что это за языкъ варварскій?! Я никогда серьезно не учился ни по польски, ни по чешски; но читать книжки на этихъ языкахъ и вообще говоръ, понимать ихъ сущность я могу сразу: на 100 я не понимаю 1 слова, но смыслъ рѣчи я всегда пойму. Но — честное слово, не преувеличиваю — я, понимая почти всѣ слова галицкихъ писателей, не могу сразу понять ихъ смысла. Иную фразу я перечитывалъ разъ пять — и только тогда догадывался: должно быть это, а не то хотѣль сказать авторъ! А вѣдь я все-таки считаю себя знающимъ южнорусскій языкъ... I пізніше (26. II. 1873) висловлюється він іще суверіше: »Правда« галичанъ не улучшается. Не буде пуття з неї! Очень бездарные люди возлѣ нее ходять и нею заправляютъ. Возьмите хоть ихъ профессора Ог(оновського). Вмѣстѣ съ Вашимъ послучилъ я письмо отъ брата, и онъ, по поводу этихъ критикъ, пишеть: »Ш-ко, какъ продуктъ извѣстнаго склада жизни, подлежить критикѣ весь, а не по частямъ, — да и не эстетической критикѣ, а выясненію его исторической роли, какъ поэта и какъ выразителя извѣстнаго общественного положенія». Мой братъ прошелъ всего З класса Гадяч-университета, а, право, его взглядъ на Ш-ка, по моему, геніаленъ въ сравненіи со взглядомъ доктора словесн. О - го!«!

Поза тими філіпіками Рудченка на адресу мови въ »Правді« треба завважити, що його дивують навіть такі слова, якъ »відносини«, »жерело«, і він ставить по нихъ запитання. Проте Рудченко співробітничав у галицькій »Правді«. »Обращаясь къ работамъ, скажу, что я не изъ тѣхъ, которые любятъ сидѣть, сложа руки. Нужно братъ-

ямъ-галичанамъ помочь, — понатужусь и, чѣмъ смогу, услужу. Продолженіе »Перегляда« будетъ, конечно, мою обязанностю. Не знаю: производить ли онъ хоть какое-либо впечатлѣніе — и какое на кого, т. е. на галичанъ и нашихъ.*» Я только и имѣю вѣсти, что изъ Полтавы. Тамошніе украинофилы недовольны мою безпощадною сровостью въ приговорахъ. »Вѣдь и Кольцовъ не чуждъ мистицизма, — говорять они по поводу разбора Подушки (а я этой «Правды» не видѣлъ, — Меллецкій не выслалъ, да и вообще не исправно высылаетъ), — однако великорусскіе критики простили ему это!« Или: »безпощадная критика стихотвореній способствуетъ не развитію поэтическаго таланта, а огрубѣнію чувствъ; тогда какъ сердечное отношеніе (разумѣй, плачь про долю!) пріятно трогаетъ оскорблѣнное национальное чувство» и т. п. Все это значитъ: коли національно, то и хорошо и пріятно! Это меня даже взорвало. а такъ какъ я въ это время перечитывалъ вирши одного изъ нашихъ безчисленныхъ плаксійвъ, то я даже посланіе настроилъ къ нимъ. Вы желали стиховъ — для волковъ? Читайте — хоть Вы и не волкъ:

ДО ПЛАКСІЙВ!

(На незабудь д. д. Кохнівченкові, Подушці et tutti quanti).

Навіщо ви, для кого, плаксії,
Марнуєте і час, і очі?
І розливаєтесь плачем в піснях
Про „долю“ й „волю“?... Іх не хоче

Ніхто і слухать!... В руки взяТЬ —
І то їх соромно прилюдно...
Доки ж ви будете співати?
Нам і без того дуже трудно!

Нам і без того гірко жить,
Дивитись тяжко на Вкраїну:
Який там лемент, плач і крик
Без перстанку й на хвилину!

Як мачуха дитя, убрала край
Недбайлива, ледача доля —
У ганчірки, в рядно, дрантя
І геть пустила — в тьму на волю!...

І блудим ми, мов попились,
Хлюпощемось в багні, в калюжі:
Не знаєм — як ступить, де стати...
Голодні, голі, ще й недужі!...

Вам байдуже: чи зрячі ми,
А чи на очах в нас полуда, —
Чи кров, чи піт ллємо... дарма!
Вам втішна пісня та занудна!

Так гетьте ж ви з своїм плачем —
З піснями пустоцвіту-серця:
Нас і без них сльоза пече,
Ви смієтесь з нас, здається!

»Изъ этой стихії Вы можете заключать, какъ я начинаю савроматъ и свирѣпѣть...

»Высше прописанную стиху я привель, между прочимъ, въ отвѣтъ на Ваши требованія, а также и для того, чтобы показать, какъ моя муза оскудѣла. Я уже съ года два строчки, кажется,

*) У «Правді» за 1873 р. видруковано чотири начерки під загальним титулом „Перегляд літературних новин И. Білика“. Перший начерк має характер загального вступу, три інші — це рецензії на тодішні збірники поезій, що появлялися на Україні: „II. „Первоцвіт“ Грицька Кохнівченка“, „III. „Починок“ Івана Подушки“, IV. Збірка, компонування Кат. Соколівської.

стихами не написать. Что касается переводовъ не съ кофейныхъ журналовъ, а съ Островскаго, напр., то я могу похвалиться передъ Вами. Подъ рукою, гдѣ я пишу, въ конторкѣ, лежать у меня вчернѣ́ совершенно оконченны́е переводы »Теплого місця« и »Грози«. Кончень послѣдній актъ »Грозы« еще 29 августа — и съ тѣхъ поръ лежать — вылеживаются, дожидаются свободного времени, спокойнаго духа. Кстати: ничего, по моему мнѣнію, не слѣдуетъ печатать, сейчасъ написавши: лучше дать вылежаться. Когда я примусь за переписку (и отдѣлку разомъ), — не знаю, ибо совмѣстно съ »Теплим місцем« и »Грозою« лежить присланная мнѣ, для выутюживанья, Исторія Малороссіи Н. В. Ковалевскаго. Вамъ, вѣроятно, извѣстно кое-что объ этой исторіи и особенно объ ся переображеніи. Вышедшій изъ рукъ заласныxъ »польской интриги«, онъ, для равновѣсія, говорять, нуждался въ рукахъ »обрусителяя«. Таковы́мъ, по общему приговору, признанъ быль азъ — и теперь, волею - неволею, долженъ творить волю »пославшаго мя«. Эта работа застѣла у меня въ головѣ — и я ее долженъ буду сплавить съ рукъ елико-возможно. Тогда и за Островскаго примусь. Разумѣется, снабжу характеристикою этого кацапа и укажу именно на его заслугу, какъ кацапа. (23. X. 1872).

Подам іще кілька витягів із листів, що говорять про літературні праці та пляни Рудченка, в яких раз-у-раз прориваються засадничі його погляди. Умови для літературної його праці, серед службової роботи, були не легкі. »Переходя къ своимъ »писаніямъ«, — говорить в одному листі Рудченко, — я долженъ сказать, что болѣе мѣсяца полтора я ихъ и въ руки не браль. Зависѣло это отъ многихъ причинъ, а главное отъ той, которая служила мнѣ поводомъ уподобить себя членку среди болота. Я дѣйствительно среди болота! Не смотря на то, что и я, подобно Вамъ, работалъ и работаю въ коммісії для устройства у насъ однодневной переписи, — я все-таки чувствую себя прескверно. А тутъ еще послѣдній мѣсяцъ вынужденъ былъ предаться контрольнобѣсію, да такъ предавался, что спаль по 6, а работалъ по 14—15 часовъ въ сутки! Дѣло, видите, спѣшное — годовой отчетъ. ..Благо бы путнее что, а то толченіе воды въ ступѣ! — сказали бы многіе. И — пожалуй — были бы отчасти правы. Но это толченіе даетъ мнѣ средстїа жить впроголодь — и я толчу изо всей силы, — и все-таки для себя ничего путящаго, кроме любезности мѣстнаго начальства, не вытолчу! Грустная пѣсня, а потому ее оставимъ. (23. X. 1872).

»Есть у меня еще произведеніе юности (1864 г.) — одна объемистая поэма въ 3-х частяхъ, изображающая семейно-педагогическое рабство нашихъ полуцивилизованныхъ пановъ, а также нѣкоторую борьбу двухъ поколѣній, да не знаю, стоять ли мои юношескіе вирши печати. Въ поэмѣ той примѣшанъ и политический (украинскій) элементъ, хоть не особенно ясно выраженный, но замѣтный: ссылка героя на Кавказъ. Недавно я выташилъ эти вирши изъ праха забвенія и перечиталъ: смыслъ есть, не одна любовь только на сценѣ, но художества мало замѣтно, — хотя (могу даже похвастаться) разнообразіе стиха и чистота языка такіе, что я теперь самъ себѣ удивляюсь. Лучше всего я такъ поступлю: пересилю себя и перепишу эти вирши, а потомъ отошлю въ Ваше полное распо-

ряженіе. Признаете заслуживающимъ печати, — отправьте въ »Правду«. Только обѣ одномъ заклинаю: не выдавайте моего настоящаго имени. Самъ не знаю отчего, но я бы сгорѣль отъ стыда, если бы увидѣль свое имя подъ стихами... Такъ меня напугали плохіе стихи малорусскіе!

»Есть у меня замысль еще кое-что отослать въ »Правду«. Именно: когда Ст(асюлеви)-чъ надумается удѣлить мѣсто моему »Чумаку«, то я намѣреваюсь, дополнивши его, разсказать по-малорусски. Одобряете? Теперь я перечитываю всѣ брошюры о крестьянахъ въ Южной Руси. Набралось брошюръ 5—6. Рождается идея: не повѣдать ли мнѣ гдѣ-нибудь въ журналѣ обѣ исторіи нашего крестьянства — какъ на правой, такъ и на лѣвой сторонѣ Днѣпра, по сравненію съ таковою исторіею крестьянъ Великой Руси, Польши и Галиції? Для сравненія я тоже собралъ брошюръ 5—6. А потому, если будетъ время, не разсказать ли мнѣ о томъ же въ »Правдѣ«? Все это, впрочемъ, замыслы, а замыслы измѣняются, смотря по обстоятельствамъ.« (17. V. 1872).

В іншому листі (5. X. 1872 р.) Рудченко повідомляє, що я припраталъ, пораздумавши, всѣ свои вирши на самий спіль писаного хламу, а вытащилъ оттуда Біжинъ лугъ — і поїшлю въ »Правду«. Думаю только озаглавить іначе: или У лузі, или На лузі*. Если бы стоило того, я бы передѣлалъ по-малоруски своего Чумака, который, наконецъ, появится въ полномъ своемъ видѣ въ Сентябрѣ и Октябрѣ »В. Европы«.

Дуже характеристично мотивує Рудченко свої писання для галицького журналу. Його думка щодо цього почасти зближується до думки Драгоманова, але має й оригінальні осебливості, що навіть змушують автора листа трохи полемізувати з своїм кореспондентом.

»Вы жалѣете, что я употребилъ время на Кохновченка, Подушку etc. И мнѣ жаль его, но я долженъ быть разобрать ихъ, ибо они характерныя явленія литературы послѣдняго десятилѣтія (62—72). Меня даже удивляетъ, что Вы не огрызлись съ галичанами за мнимую (разумѣется) потерю Вашей статьи. Я разбирать Кохновченка и Подушку не потому, чтобы они стоили того сами по себѣ, а потому именно, что у насъ ихъ »ні сіютъ, ні орютъ — самі родютъ!« Если Вы получили мое письмо (очень длинное) съ конспектомъ моего »Перегляда«, то Вы знаете, что я еще намѣрѣнъ разобрать. Для меня вся эта ерунда — работа 10 лѣтъ! Для меня важенъ, въ заключеніе, вопросъ: отчего же такое убожество? И я его уже наполовину рѣшилъ, хотя не увѣренъ въ томъ, что вполнѣ правильно. Именно: отъ того, что въ теченіи 62—72 г. мы преслѣдовали исключительно национально-патріотическое направлѣніе въ литературѣ, съ его национальною дикостью, а не соціально-демократическое, на которое мы вступаемъ только теперь, да и то не твердою стопою. Вы двоитесь по поводу моихъ переводовъ »Грозы« и »Теплого місця«. А я вовсе не двоюсь. Для себя, для насъ я бы никогда не дѣлалъ перевода Островскаго. Это было бы даже глупо. Но я дѣлалъ переводы исключительно для гали-

^{*}) В „Правді“ за 1873 р. надруковано „Записки охотника“ Тургенева, передказав по українській И. Білик, „Тхір і Калинович“, „Біжин луг“.

чанъ, а именно: хотѣль показать имъ на самомъ національномъ, народ-номъ писателъ, каковъ Островскій, что значитъ соціально-демократическое направлениe, а не національно-патріотическое. Островскій — карапъ до мозга костей, но потому, что онъ не націоналъ, а демократъ-соціалистъ, — потому онъ и важенъ! Скажите: развѣ я не долженъ быть выбрать именно этотъ крайній полюсъ, какъ народный драматургъ-демократъ? Рудина и Базареа я переводить не буду въ доказательство изложенныхъ мною мнѣній, а переведу: или »Записки Охотника«, или Островскаго. Мнѣ это труднѣе дѣлать, чѣмъ перевести Рудина; но я все-таки сдѣлалъ, хотя, можетъ, и несовершенно». (7. X. 1873).

Листи Ів. Рудченка до М. Драгоманова, що обіймають короткий час від 25. II. 1871. до 19. XII. 1873 р. (ще до остаточного відїзду Драгоманова за кордон) — це цікавий »документ людини«, до якої дуже влучно припадає титул повісті, якій засвоюється співробітництво Ів. Рудченка з братом — Панасом Мирним — »Пропаща сила«. То справді сила пропаща для української справи — і через обставини особистого життя, головно службової карери, що забирала час та висисала соки письменницької душі, і через ту ідеольгічну плутанину, в якій блукало тодішнє українське громадянство. Останнє перебувало під тиском, з одного боку, російського уніфікаційного режиму, з другого — під впливом тих умових течій, що розкладали національний світогляд пересічного українця, — російської, так само уніфікаційної, думки та її »малороссійскаго« видання, що саме тоді започатковувалося, спрепарованого ніби то на гаслах «загально-людських», а в дійсності так само московсько-уніфікаційних. Міліони перевертнів — »малороссовъ«, ці жертві янчинської політики »обрусенія«, були одночасно, в інтелігентніших своїх верхах, жертвами тої ідейної течії, яку впроваджував та своїм авторитетом підpirав Мих. Драгоманов. На неясний та нетривкий тоді світогляд національно-обезплодженых українців не могли не впливаги та не розкладати їх іще в більшій мірі оті гасла »загально-людської« та »общеруської« нехіті до всякого »сепаратизму«, »партикуляризму«, які у цей переломовий час вбивав Драгоманов у голови своїх адептів. На тому ґрунті національного виснаження інтелігентні круги українського громадянства, які не могли не відчувати критичного положення української справи, знаходили в отих загальних гаслах духову отуху, спокійний для сумління вихід: без ускладнень, на гальмах загально-людських та »общерусских« зasad, спускатись та врешті потопати в єдинім »русском« морі, як і потонула та українська пропаща сила«, про яку єще в нас мѣра.

Отеvertі, щирі міркування цього вдумливого та талановитого українця стають свідоцтвом та вимовним прикладом тої трансформації національних поглядів, яка відчувалася в переломовий час, коли українство, по останньому вияві своїх ширших змагань в »Основі«, переходило до стадії українофільства. Сильніша, чорноземна нація Ів. Рудченка ще пробує противитися натискові нового, гібрідного світогляду, почали опонує, висловлює здорові думки, як відгуки національної боротьби попередніх поколінь та як передчутия наступного ідейного руху; але у рядових, менш глибоких епігонів витворюваної тоді ідеольгії її впливи приглушували ті чахлі па-

рості національного чуття, що все ж таки пробивалися серед тодішніх несприятливих обставин, як марна рослина серед камяного бруку. Тож не диво, що так підкопані індиферентизмом чи й скептицизмом щодо національної справи настрої не здобували життєвої сталості, не ставали основою для свідомої національної праці та пізніше розвіювались під впливом несприятливих обставин.

Але згодом життєва дійсність повернула і цю течію на корисну службу здоровій українській ідеї. Ця течія, бодай почасти, стала тим ферментом, що не дав українській національній думці зяло-віти під тиском убійчого, подвійного — не лише національного, але й політичного — режиму. В українстві, яке почало набирати однобічного культурницького характеру, посилився той напрям політично-гromадської думки, що властивий був його питомим традиціям та знайшов собі пізніше вираз у світогляді українських політичних партій.

ДМИТРО ДОРОШЕНКО.

УКРАЇНСЬКИЙ РУХ 1890-их РОКІВ В ОСВІТЛЕННІ Австрійського консуля в Києві.

В ніч на 1. травня ст. стилю 1893. року російська поліція перевела в Харкові понад 40 трусів серед місцевої української інтелігенції й заарештувала коло 20 людей. Про ці арешти сповістив Драгоманова Франко в листі із Львова з 28. V. 1893: »Ви маєте звістку про арешти українофілів у Росії (в Харкові, Києві і др.?). Я сьогодні отримав такі звістки з обох боків, і в тім числі від Грэвса, котрий каже, що в Харкові арештовано Русова з жінкою і декого ще і найдено якісь галицькі видання. Докладнішого про цю катастрофу нічого поки-що не знаю«¹⁾.

10. VI. писав про ці арешти з Коломиї його другий постійний кореспондент М. Павлик: :Пишуть газети, що в Харкові і мабуть і деінде поарештовано чимало українців, між ін. і Русова. Усе по поводу транспорту наших видань. Чоловік, що був тут перше, звязвався у Львові з першим-ліпшим жидом (бачу, за порадою Франків та їх по власній нерозбірчivостi), з тим, щоб переслав ті книги у Росію. Він же, жид, чи його камрат у Росії, замельдував властям, і вони, слідивши чоловіка (Семена Левандовського), що відобрали ті книги з контори, повних 2 тижні, — забрали усіх тих, у котрих він після того був. З них названо ще 2, та я тепер не маю газети під рукою — бачиться, поляків. Конечно на тім не стане, і це буде погріб наших радикалів у Росії. Коли що більше дізнаюся, зараз Вам напишу«²⁾.

В додатку до свого листа Павлик подав витяг (чи може «вирізку» з польської „Gazety Narodowej“ (10. VI. 1893.), де подію описано так: „Na Zadnieprzu wielką sensacyję zrobiła wiadomość o zaarrestowaniu d. 11. i 12. b. m. kilkunastu osób, poszlakowanych o sprawozdanie i rozpowszechnienie książek zakazanych. Między innymi aresztowani zostali: statystyk Russow (około 50 lat wieku) z żoną, dr. Trutowski, ordynator kliniki uniwersyteckiej, Semen Lewandowski, odebrał osobiście z kantoru transportowego „Nadieżda“ kilka pudów książek, wysłanych z Galicyi przez żyda, który był w porozumieniu z władzą śledczą. W każdym razie pewną jest rzeczą, iż żandarmerya tamtejsza śledziła transport, a następnie odbiorcę jego, Lewandowskiego, blisko przez 2 tygodnie, i dzięki temu

¹⁾ Матеріали для культурної і громадської історії Західної України. Листування І. Франка і М. Драгоманова. Вид. Укр. Акад. Наук. У Києві 1928, ст. 416.

²⁾ Переписка М. Драгоманова з М. Павликом, т. VII, Чернівці 1911, ст. 230-231.

mogła obecnie wyłapać prawie wszystkie osoby, wtajemniczone w tę sprawę. Działaniami żandarmeryi kierował młody kapitan Mezencow, po-dobno syn byłego szefa żandarmeryi. Książki były przeważnie małoruskie Dragomanowa, Szewczenki, Franka, była też część rosyjskich¹⁾.

Одночасно почali zявлятися в »Народі«, органі українських радикалів, видаванім під редакцією Павлика в Коломиї, звістки її цілі статті з приходу арештів. В ч. 14., в передовій статті »Листи з України«, подавалося, що »в Харкові, в кінці апріля старого стилю арештовано 12 чоловік, в тім числі: Русов (звісний статистик), сго жінка, Петров, Левандовський, Степаненко, Колеснєв, Липа, Падалка. При ревізії у Русова знайдено галицьку літературу, в тім числі »Народ«. На думку декого, скінчиться аби-як, але-ж інші не допускають того, аби не роздули того діла, а так би зоставили²⁾.

Трохи згодом, в ч. 16. »Народа« з'явилася докладніша кореспонденція: »В справі харківських арештів пишуть нам: Русову С. А. (sic)увільнено на 5000 рублів кавції, Русова А. А.увільнено без кавції³⁾; сму сказали, що его потягнено як свідка, що не перешкодило відержати его 11² місяця в тюрмі! Левандовськогоувільнено на 6.000 руб. кавції, Падалку також на 5.000 руб. Сидить ще студент Ліп (sic); студентів-полтавців: Ширяєва і ін., которых узято через непорозуміння, також увільнено. Се не перші подібні тяганині українців у Росії⁴⁾.

Нарешті в ч. 23. »Народа« з'явився ще докладніший опис подій, як дослівний передрук звістки, поданої в ч. 23. російського часопису »Прогрессъ«, що виходить у Шікаго. »Прогрессъ« подавав, що арештовані були: Русов із жінкою, Іван Липа, Лев Падалка, Василь Степаненко, Семен Левандовський, Трутєський, Ширяєв, брати Штейнберги, Киселів і Петров. Причиною арештів була «українофільська пропаганда». В арештованих знайдено багато українських книжок, видання галицько-українських радикалів, брошюра Драгоманова про баптистів та ін. «Аресты, -- пише газета, -- надѣлати много шума въ Харьковѣ: говорили, что захвачено тайное сообщество, имѣвшее цѣлью »отдѣленіе Украины отъ Россіи (?)! [знаки належать, очевидно, редакції »Прогресса«], но доказать этой злоказненный умыселъ, при полномъ отсутствіи данныхъ для этого, даже русскимъ жандармамъ не удалось, и поэтому они привязались къ нелегальщинѣ, которую нашли у обвиняемыхъ, но здесь они тоже потерпѣли неудачу: если не считать нѣсколькихъ брошюре Лондонского Фонда Вольной Русской Прессы и брошюре Драгоманова, масса захваченныхъ изданій была совершено невиннаго характера: евангеліе на малорусскомъ языкѣ, Записки Научнаго Общества имени Шевченка, литературный журналъ »Зоря« и

¹⁾ Переписка М. Драгоманова з М. Павликом, VII, ст. 233.

²⁾ „Народ“ 1893, № 14, ст. 122. Драгоманов дуже гніався на Павлика за небережні вислови в статті „Під напором нашим“ в ч. 14. „Народа“ і писав, що це може пошкодити арештованим (ст. 240 „Переписки“). Він навіть вислав був телеграму, щоб Павлик нічого не друкував „про Харків“, але число „Народу“ з тою статтею було вже розіслане.

³⁾ В листі до Драгоманова з дня 5. VII. Павлик писав, що дістав листа про те, що Русова звільнено за 12.000 руб. кавції (Переписка VII, 240).

⁴⁾ „Народ“ 1893, № 16, ст. 171.

т. п. Судить великороссовъ за »намѣреніе« отторгнуть отъ Россіи Украину было ужъ очень зазорно, и вотъ Петровъ, Кисилевъ и Ширяевъ выпущены съ залогомъ въ 5000 'рублей, и Русовы, такъ что теперь сидятъ въ харьковской тюрмѣ по этому поводу: студентъ Липа, желѣзнодорожный служащий Степаненко, служацій въ городской управѣ Левандовскій и братъ Штейнберги. Ближайшимъ поводомъ къ арестамъ послужилъ доносъ контрабандиста, занимавшагося перевозкой изъ Австріи въ Россію запрещенныхъ малорусскихъ изданий¹⁾.

В ч. 151 »Діла« з дня 9. VII. 1893. появилася звістка про харківські арешти, де подано найповніший список усіх заарештованих осіб: Ол. Русов, С. Русова, Ів. Липа, Лев Падалка²⁾, Василь Степаненко³⁾, Семен Левандовський, Трутовський, Ширяєв, брати Штемберги (*sic*), Кисильов, Петров, Байздренко, Базькевич і Микола Яценко. До цього реестру С. Ф. Русова додас у своїх споминах іще панну Савич⁴⁾.

Звістки по часописах хоч і подають прізвища арештованих і вірно зазначають причину арештів, проте не зовсім точно зясовують характер і обставини харківських арештів, що закінчилися, як зараз побачимо, зовсім не »аби-як« для багатьох арештованих. Далеко докладніше освітлюють цілу справу спогади декого з тих, що самі стали жертвою тих арештів, передусім спогади покійного д-ра Івана Липи, переказані в статті його сина, д-ра Юрія Липи, в «Літературно-Науковому Вістнику» 1925, кн. XII; дещо додають і згадані спогади С. Ф. Русової (Збірник »За сто літ«, кн. III, Київ 1928) та ще устні спомини Д. В. Антоновича, за які на цьому місці складаю йому мою щиру подяку⁵⁾.

Отже, на основі цих споминів, справа представляється так. На початку 1890-х років повстала в Харкові потаємна українська організація т. зв. »Тарасівців«, яка своє політичне її національне *средо* виложила в рефераті, прочитаному в Харкові на провесні 1893 року на Шевченкових роковинах. Цей реферат був надрукований у львівській »Правді« за квітень 1893 року. Автором реферату був Іван Липа. »Тарасівці«, оповідає др. Ю. Липа із слів свого батька, складаючи свої членські вкладки, придбали кілька сот рублів, на які вирядили за кордон студента Байздренка⁶⁾, щоб він привіз українських книжок для братської бібліотеки й для поширення їх серед публіки. За допомогою пачкарів удалось перевезти із Львова до Рівного чотири пуди українських нелегальних видань, які звідти направлені були до Харкова через контору »Надежд-и«. Діло було

¹⁾ »Народ«, 1893, № 18, ст. 214.

²⁾ Відомий пізніше історик і статистик у Полтаві.

³⁾ Довголітній управлятель книгарні „Кіевской Старини“ у Києві.

⁴⁾ Збірник „За сто літ“, т. III, ст. 174-176.

⁵⁾ Ол. Ол. Русов у своїх спогадах, надрукованих у збірнику »За сто літ«, кн. I, Київ 1927, оповідає про харківську історію дуже загально. Він каже, що з Галичини було привезено 3½ пуди книжок, газет і журналів, серед яких був переклад »Дон - Кіхота“ у віршах, дитячий журнал »Дзвінок“ і Драгоманівська »Громада“.

⁶⁾ Про побут Байздренка у Львові згадує Франко в своїх листах до Драгоманова з 21. IV. 1893 і 13. VI. 1893 (див. „Листування І. Фр. і М. Др-ва“, ст. 414 і 419. Д. В. Антонович казав мені, що Байздренко виїхав із Києва до Галичини ще на різдвяні свята 1892 року.

зроблено чисто й обережно, і нікому навіть на думку не приходило, що за цими книжками іхав слідом агент тайної поліції.

Коли книги прийшли до Харкова, Тарасівці, не маючи змоги переховати їх на своїх студентських мешканнях, звернулися до старших громадян-»українофілів«. С. Ф. Русова взялася одержати книжки по »накладній«, яка перейшла ще через кілька рук і опинилася в одного з професорів університету, який ці книжки й одержав¹⁾. Усе робилося дуже конспіративно, і кожен мав відповідати лише за себе. Коли жандарми побачили, що книжки, за якими вони слідкували, опинилися в професора університету, вони не мали відваги робити в нього трус, аж доки не впевнилися через наймичку професора, що приносить ім на показ деякі з переховуваних у нього книжок, що це нелегальщина. Тоді тільки вони зробили трус, але за цей час більш трьох пудів книжок уже було розібрано молоддю і зникло безслідно. На одну Полтавщину дісталося 40 »Кобзарів« Шевченка 2-го тому, що був тоді заборонений²⁾.

Серед цих книжок тільки небагато було політичного змісту: »Народ«, твори Драгоманова, тощо. Більшість була белетристика та дитячі книжки (наприклад, »Лис-Микита« Франка), заборонені твори Шевченка, євангелія українською мовою, підручники, наприклад, підручник геометрії українською мовою³⁾). Проте жандарми зробили з того політичну справу, тримали декого з арештованих аж по кілька місяців (Липа, наприклад, висидів понад 8 місяців), винескали з тюрми за велику кавцю і, коли вияснилося, що існування якогось політичного товариства або якоїсь »змієви« довести не можна, покарали адміністраційним способом тих, кого вважали за головних привідців справи: Липа мусів відсидіти ще 3 місяці й був відданний на 3 роки під поліційний догляд із забороною мешкати в університетському місті; Степаненка вислано з Харкова й віддано під поліційний догляд⁴⁾). Та найгірше вийшов М. Яценко, що був, як згадує Д. В. Антонович, душою цілої справи спровадження книжок ізза кордону: перестудившись у тюрмі, він заслав на сухоті й скоро помер.

Історія з харківськими арештами справді »наробила багато шуму«, і то не тільки в Росії, де про неї не вільно було писати по газетах і де люди лиш устно передавали один одному чутки, але й за кордоном. Звернув на неї увагу й австрійський уряд, який мав у себе українців у Галичині та на Буковині й який пильно стежив за розвитком українського руху в Росії. Вже 16. серпня 1893 року полетіла з міністерства закордонних справ у Відні шифрована телеграма до австрійського консуля в Києві, щоб він негайно подав звіт про події в Харкові⁵⁾). І ось за короткий час по тому міністр двора й закордонних справ граф Кальюнкі мав уже цей звіт у своїх

¹⁾ Тим професором був, як оповідав мені Дм. В. Антонович, відомий Дм. Овсяніко-Куликівський, колишній драгоманівець.

²⁾ „Літер.-Наук. Вістник“, 1925, XII, ст. 346-347.

³⁾ Там же, ст. 348.

⁴⁾ Там же, ст. 348.

⁵⁾ Ось текст її в перекладі: „Часописи приносять телеграми, що в Харкові і в Києві переведено арешти з приводу пропаганди української ідеї. Прошу про не-відмінне розслідування і донесення“.

руках і висилав копії з нього до міністра внутрішніх справ графа Таафе, до барона Еренталя — австрійського посла в Петербурзі й до намісника Галичини, яким тоді був граф Казимир Бадені.

Звіт був зложений консулом Едвардом Седлячком у Києві 6. вересня 1893 року. З огляду на його великий інтерес подаємо цей звіт в оригіналі, з копії, списаної з самого документу в Архіві Міністерства Закордонних Справ у Відні:

Nr. 12.

pr. 24/9 93

2348/4. J. B.

Eduard Sedlaczek

Kiew, am 6. 9. 1893.

berichtet über die kleinrussischen nationalen Bestrebungen. —
Zur hohen Weisung Nr. 2013/4. J. B. 93

An

den hochgeborenen Grafen Gustav Kàlnoky de Köröspatak.
Seiner kaiserlichen und königlichen apostolischen Majestät wirklichen Geheimen Rat des Ministers des kaiserlichen Hauses und des Äußern.

Exzellenz

Wien.

Hochgeborener Graf!

In Befolgung der hohen Chiffre-Weisung vom 16. v. M. Z W13 J. B. habe ich die Ehre ergebenst zu melden, dass soviel ich aus ganz verlässlichen Quellen erfahren konnte, letzter Zeit weder hier noch in Charkow Verhaftungen von Ukrainophilen stattgefunden haben.

Wie man mir versicherte, sind im Mai 1. J. einige Hausdurchsuchungen in Charkow vorgenommen worden, die jedoch für die Betroffenen keine weiteren Folgen hatten.

Die kleinrussische Nationalbewegung entwickelt sich nach wie vor, doch wird dabei die grösste Vorsicht beobachtet. — In den letzten Jahren sind seitens der Regierung mehrmals Untersuchungen eingeleitet worden, die zu keinem Resultate geführt haben. Die Entdeckung, dass eine Gruppe von Studenten sich fleissig den historischen Studien widmet, dass ein armer strebsamer Student von anderen Personen, welche tatsächlich keine Vereine bilden, unterstützt wird oder dass von den Kollegen zu ähnlichem Zwecke Sammlungen gemacht wurden, konnte keinen Ausgangspunkt für ein Strafverfahren bilden.

Die in meiner, mit dem hieramtlichen Berichte vom 16. 4. 1890 Nr. XXV ergebenst unterbreitete Skizze geschilderter Verhältnisse und Stimmungen haben keine Änderung erfahren: das nationale Bewusstsein nimmt zu, die Kenntnis der eigenen Geschichte greift immer breiter und tiefer um sich und hebt den Individualismus. Es wird ernst gearbeitet ohne jedoch den geringsten Anstoss zum Verdrusse zu bieten.

Die Kunst, die innigsten Gedanken und Gefühle zu verbergen, ist bei den Kleinrussen sehr entwickelt und beinahe angeboren. — Die Vergangenheit hat nichts unterlassen, um diese Eigenschaft meisterhaft auszubilden.

Im öffentlichen Leben verraten die Kleinrussen ihre nationalen

Ideale nie; im Kampfe ums Dasein sind sie bestrebt, einen jeden sich bietenden Posten zu erlangen, benehmen sich im Amte korrekt, bleiben jedoch ihren nationalen Idealen treu.

Ich kenne persönlich viele Beamte und Lehrer, deren Aufführen im Amte als lobenswert bezeichnet wird, die jedoch im vertrauten Kreise eine nicht weniger als regierungsfreundliche Gesinnung verraten. Diejenigen, denen die Vorgesetzten auf die Spur gekommen sind, wurden in den letzten Jahren auf andere Posten ins innere Russland versetzt. Kennzeichnend für den gegenwärtigen Moment ist es, wie sehr sich die geschichtlichen und ethnographischen Studien über Kleinrussland in russischer Sprache mehren.

Es ist die natürliche Folge dessen, dass die Zensur die kleinrussischen Publikationen sehr streng behandelt, ja sogar die neuen Auflagen älterer, bereits zensurierter Werke oft verbietet. — Um ihrer Idee dennoch zu dienen, widmen sich die meisten kleinrussischen Schriftsteller historischen Studien, in welchen, stets der geschichtlichen Wahrheit getreu, sie die beste Gelegenheit haben, die Individualität der kleinrussischen Nation und die Berechtigung zur Selbständigkeit, wenn auch nur auf Grund einer Union mit Russland zu begründen.

Durch diese Publikationen wird der nationale Geist mehr gehoben, als durch die in kleinrussischer Sprache veröffentlichten, vom Lyrismus durchtränkte Erzählungen aus dem Volksleben. — An diesen historischen Studien nehmen auch hier ansässige Grossrussen teil und fördern unbewusst den kleinrussischen Separatismus.

Die hiesige archaeologische Kommission hat die Aufgabe das geschichtliche Material in Kleinrussland zur Öffentlichkeit zu bringen, ihre Publikationen beweisen immer deutlicher, dass Kleinrussland eine lange historische Vergangenheit und mit Grossrussland in dieser Vergangenheit sehr wenig Gemeinschaftlichkeit hat. Die Veröffentlichung der Verträge, die Kleinrussland mit Grossrussland geschlossen hat, der Manifeste der russischen Zaren und dergl. erinnern zu deutlich, dass von allen Versprechungen keine erfüllt wurde.

Eine besondere Beachtung verdient die hiesige Monatsschrift „Kijewskaja Staryna“ (Kiewer Altertümer), welche seit dem Jahre 1882 erscheint und sich ausschliesslich den Studien über die Vergangenheit Kleinrusslands widmet.

Die Zeitschrift ist meisterhaft redigiert, weder polenfreundlich noch russenfeindlich, bestrebt sie sich stets geschichtstreu zu sein. Die bis heute erschienenen 140 starken Hefte sind ganz der Ukraine gewidmet und können auch bei einem Fremden viel Sympathie für dieses schöne Land wecken.

Die besten Schriftsteller sind Mitarbeiter der „Staryna“, ihre Studien gehen tief — die kleinsten Details, ein jeder Gegenstand wird möglichst genau bearbeitet und wieder durch neue Beiträge beleuchtet. So wird z. B. der unbedeutendste Monat aus dem Leben des kleinrussischen Dichters, Patrioten und Märtyrers Schewtschenko erörtert, jede, Kleinrussland betreffende Publikation besprochen, jedes geschichtliche Moment aus der Vergangenheit der Ukraine von vielen bearbeitet.

Einer der hervorragendsten Mitarbeiter der „Kijewskaja Staryna“ ist Professor Wladimir Antonowicz, ein ernster Historiker, vielleicht

der beste Kenner Kleinrusslands, von dem die hiesigen Blätter letzte Zeit berichten, dass er zum Professor der Lemberger Universität berufen würde.

Professor Wladimir Antonowicz ist polnischer Abstammung und hat freiwillig die orthodoxe Konfession angenommen, da er mit Leib und Seele Kleinrusse ist und diese Religion als seine nationale betrachtet. Seine historischen Studien gelten unter seinen Berufskollegen als meisterhafte. Als Historiker und Professor bleibt er immer der Wahrheit getreu und dem ist es zuzuschreiben, dass er in den Regierungskreisen unbeliebt war und nach Ausdienung von 25 Jahren nicht eingeladen wurde weiter auf dem Katheder zu verbleiben.

Antonowicz hat zur Hebung der kleinrussischen Ideen sehr viel beigetragen, sowohl durch seine geschichtlichen Forschungen, wie auch als Leiter der reiferen patriotischen Jugend. Die tüchtigsten Studenten — Kleinrussen — hat er um sich gesammelt, Anleitungen zu Studien gegeben, ja sogar im Geheimen formelle Vorträge gehalten. Jedes Jahr hat er zur Ferienzeit archäologische Ausflüge in Gesellschaft seiner besten Hörer gemacht, welche sich zur wahren Schule des kleinrussischen Patriotismus ausbildeten.

Viele seiner einstigen Schüler sind jetzt Gymnasiallehrer hier oder in der Provinz und um jeden von denselben sammelt sich ein kleinerer oder grösserer Kreis intelligenter Jugend, dem oft auch ältere Personen beitreten. Diese Kreise, die im ganzen Lande verbreitet sind, haben einen rein literarischen und wissenschaftlichen Charakter und bieten für die Polizei nichts Greifbares — tatsächlich stärken sie jedoch die kleinrussische patriotische Gesinnung im Lande. — In grösseren Städten, wie Kiew und Charkow sind diese Kreise sehr zahlreich, haben miteinander wenig Verbindung und können demzufolge umso schwerer entdeckt werden. Übrigens bilden einige verbotene Bücher das Einzige, was gegebenen Falls als „verdächtig“ bezeichnet werden konnte. — Das Besitzen verbotener Bücher, wenn eine Verbreitung derselben nicht vorliegt, wird jedoch in der Regel mit einer kleinen Geldbusse bestraft. — Die verbotenen Bücher der kleinrussischen „Kreise“ meistenteils wissenschaftlichen Inhaltes und wird das Beziehen derselben sehr oft von der Zensur unter Abnahme einer schriftlichen Verpflichtung selbe nicht zu verbreiten bewilligt.

Die kleinrussische Jugend, welche dem wahren Patriotismus huldigt, ist vorsichtig genug, sich von sozialistischen Umtrieben fernzuhalten, um ihrer Sache nicht zu schaden.

Kennzeichnend ist es, dass die Kleinrussen nur halben und zwar einen meistenteils passiven Anteil an den slavischen Wohltätigkeitsveranstaltungen nehmen. Sobald sie durch ihre Stellung nicht gezwungen sind, treten sie dem Vereine nicht bei.

Von einer grossen Bedeutung für die Entwicklung des kleinrussischen Patriotismus ist die Tatsache, dass er am besten in den orthodoxen geistlichen Seminarien in Kremienic (Wolhynien) gedeiht. Dort nimmt er die schärfste Tonart an und alle Bestrebungen der Bischöfe diesen patriotischen Entwicklungen der künftigen Dorfgeistlichen Einhalt zu tun, sind gescheitert. Die Zöglinge des Kremienicer Seminars

sind die eifrigsten Propagatoren des kleinrussischen Patriotismus und bilden die grösste Stütze der Separatisten.

Das kleinrussische Theater erfreut sich überall, wohin es kommt, der wärmsten Sympathie. Im Winter l. J. ist es der Gesellschaft Krapownicki's bewilligt worden, eine Reihe von Vorstellungen in Kiew zu geben, welche einen enormen Enthusiasmus hervorgerufen haben. Die Jugend war am stärksten vertreten, hat sich die Gelegenheit zum stürmischen Auftreten nicht nehmen lassen, ohne freilich gegen die Ordnung auszuschreien und in Konflikt mit der Polizei zu geraten. Gegenwärtig gastiert hier eine gute kleinrussische Truppe mit grossem Erfolg.

Am 20. 8. l. J. wurde in Charkow der fünfzigjährige Gedenktag des Ablebens des kleinrussischen Schriftstellers Georg Kvitka-Osnovianenko gefeiert. In der Friedhofskapelle versammelte sich das Publikum zum Trauergottesdienste zahlreich, abends wurde im Theater ein Schauspiel Kvitkas gegeben (*Swaty na Honczariwei*), welches auch in Galizien sehr beliebt ist. In vielen Privathäusern fanden kleine unauffällige Versammlungen statt. Die Mitglieder der Landschaft (Semstwo) haben sich in der von Kvitka gegründeten Volksschule im Dorfe Osnova versammelt.

Öfters haben mir gegenüber die hiesigen Kleinrussen die Klage erhoben, dass ihre Brüder in Galizien für die Hebung der kleinrussischen Literatur und der nationalen Bestrebungen zu wenig tun, trotzdem ihnen die politische Lage die Möglichkeit gibt, viel zu leisten. —

„Warum gibt man nicht Bücher heraus, die den nationalen Geist stärken könnten?“ fragte man. „Viele dieser Bücher würden ohne jedandes Hilfe in unsere Hände kommen. Jeder von uns, der nach oder via Lemberg reist, sucht die Werke Schewtschenkos, die hier verboten sind... es ist kein einziges Exemplar zu bekommen... Andererseits würden einige bei uns erschienene Bücher unseren Brüdern in Galizien nicht schaden, sie würden ihnen sagen, unter welchen Verhältnissen wir hier leben. Rajewskis Schilderungen unseres Lebens, zum Beispiel, würden die stärksten Waffen gegen den Panslavismus in Galizien geben.“

Genehmigen E. E. den Ausdruck meiner tiefsten Ehrfurcht und Ergebenheit
Sedlaczek.

П е р е к л а д:

»Виконуючи високий шифрований наказ з дня 16. минул. місяця z. w. 13 4 ц. р., маю честь покірно донести, що, як я міг довідатися з цілком певних джерел, за останній час ні тут, ні в Харкові не було арештів українофілів.

Як мене запевняли, були переведені в травні ц. р. деякі домашні труси в Харкові, але вони для зачеплених осіб не мали ніяких дальших наслідків.

Малоруський національний рух розвивається, як і раніше, одначе додержується при цьому якнайбільшої обережності. В останніх роках уряд перевів кілька разів слідства, але вони не дали ніяких наслідків. Відкриття, що якась там група студентів пильно вивчує історію, що якийсь бідний працьовитий студент дістає допомогу

від інших осіб, які в дійсності не складають ніякого товариства, або що самі колеги роблять в цих цілях складку між собою — все це не може служити ніякою вихідною притокою для судового перевідслідування.

Змальовані в моєму урядовому звіті з дня 16. IV. 1890, ч. XXV,¹⁾ і предложені до Вашої ласкової уваги відносини й настрої не зазнали ніякої зміни: національна свідомість збільшується, знання власної історії росте все ширше та глибше і скріплює індивідуалізм. Ведеться поважна праця, але без найменшої притоки для підозрінь.

Мистецтво скривати потаємні думки й почуття дуже розвинене серед малорусів і майже вроджене їм. Минуле не занедбало нічого, щоб цю прикмету майстерно вишколити.

В публичному житті малоруси не зраджують ніколи своїх національних ідеалів; в боротьбі за існування намагаються вони захопити кожну, яку тільки можна, посаду, поводяться на службі коректно, але залишаються вірні своїм національним ідеалам.

Я знаю особисто багатьох урядовців і вчителів, яких поводження на службі можна назвати гідним усякої похвали, проте в інтимному гуртку вони виявляють настрої, які найменше можна назвати прихильними до уряду. Ті з них, що на їх слід нападло начальство, були перенесені на інші посади в глибині Росії. Характеристичним для сучасного моменту є те, що в російській мові часто появляються історичні та етнографічні студії про Малорусь.

Це є природним наслідком того, що цензура дуже суверо поводиться з малоруськими публікаціями і часто забороняє навіть нове видання старих, уже пропущених раніш цензурою творів. Щоб служити своїм ідеям, більшість малоруських письменників віддається історичним студіям, в яких, залишаючись незмінно вірними історичній правді, вони мають найкращу нагоду обґруntовувати індивідуальність малоруської нації та її право на самостійність, хоч би лише на основі унії з Росією.

Цими публікаціями національний дух розбуджується ще більше, ніж публікаціями на малоруській мові, а саме передніми ліризмом оповіданнями з народного життя. В цих історичних студіях беруть участь також осілі тут великоруси й допомагають несвідомо малоруському сепаратизму.²⁾

Тутешня Археольгічна Комісія³⁾ має за завдання опубліковувати історичний матеріал про Малорусь; її видання показують усе ясніше й ясніше, що Малорусь має довгу історичну минувшину і в цій минувшині було в неї дуже небагато спільногого з Великоруссією. Опубліковання договорів, що їх Малорусь уклала з Великоруссією, маніфести російських царів і т. п. — усе це виразно пригадує, що з усіх обіцянок ні одна не була додержана.

Особливої уваги заслуговує тутешній місячник »Кіевская Старина«, що виходить з 1882 року і присвячений виключно студіям про минуле Малорусі.

¹⁾ На жаль, цього цікавого донесення я не міг добути.

²⁾ Чи не натяк на проф. Н. Петрова, історика української літератури?

³⁾ У Києві була Археографічна, а не Археольгічна Комісія. Договорів України з Москвою вона не видавала, але своєю діяльністю взагалі дуже прислужилася для української історіографії.

Місячник цей майстерно редагований, ані прихильно до поляків, ані ворожо до росіян, і дбає про те, щоб завжди бути вірним історичній правді. Видані до цього часу 140 грубих його випусків присвячені цілком Україні й можуть викликати навіть у чужинця симпатії до цеї гарної країни.

Найкращі письменники є співробітниками »Кievsk-oї Старин-и«, їхні студії сягають глибоко, найменші детайлі, кожен предмет обробляються, по змозі, найдокладніше і раз-у-раз освітлюється новими причинками. Ось так, наприклад, обговорюється найменш визначний місяць з життя малоруського поета, патріота й мученика Шевченка, обговорюється кожна публікація, яка відноситься до Малорусі, кожен історичний момент з минувшини України оброблюється багатьома авторами.

Одним із найвизначніших співробітників »Кievsk-oї Старин-и« є професор Володимир Антонович, поважний історик, може бути — найкращий знавець Малорусі, про якого тутешні часописи недавно писали, що його покликано на професора до львівського університету.

Професор Володимир Антонович походить із польського роду. Він добровільно прийняв православ'є, бо з душі й тіла є малорус, і цю релігію вважає за свою національну. Його історичні студії вважають його колеги з фаху за зразкові. Як історик і професор, він залишається завжди вірним правді, і через те його не любили в тутешніх урядових кругах та по вислугі 25 років його не запростили надалі залишитись на катедрі.

Антонович дуже прислужився для розвитку малоруської ідеї, як своїми історичними дослідами, так і тим, що був провідником дозрілішої патріотичної молоді. Найдібніших студентів-малорусів він гуртує коло себе, вводить їх у студії і навіть провадить потаємно справжні виклади. Шо-року під час ферій робить він археологічні екскурсії разом із своїми країщими слухачами, і ці екскурсії перетворюються в справжню школу малоруського патріотизму.

Багато колишніх його слухачів служить тепер вчителями гімназій тут або на провінції, і кожен із них збирає коло себе менший або більший гурт інтелігентної молоді, до якого часто вступають і старші особи. Ці гуртки, поширені по всьому краю, мають чисто літературний або науковий характер і є ніевловимі для поліції. В дійсності вони скріплюють малоруський патріотичний настрій у краю. По значніших містах, таких, як Київ та Харків, ці гуртки дуже численні, вони мають між собою мало зносин і тому їх тяжко відкрити. Зрештою, деякі заборонені книжки є єдиною річчю, що в даному разі можуть бути визнані за «підозрілі». Тих, що мають заборонені книги, якщо вони їх не розповсюджують, звичайні карають невеликою грошовою карою. Заборонені книжки малоруських «гуртків» належать здебільшого своїм змістом до наукових і мати їх дуже часто дозволяє цензура під умовою зобовязання на письмі, що вони не призначаються для розповсюдження.

Малоруська молодь, що служить справжньому малоруському патріотизму, досить обережна й тримається як найдалі від соціалістичних інтриг, щоб не пошкодити своїй справі.

Характеристично, що малоруси лише наполовину, і то здебільшого пасивно, беруть участь у словянських добродійних установах.

Якщо вони своїм становищем не примушенні до того, не вступають до цих товариств.

Велике значення для розвитку малоруського патріотизму має факт, що він найкраще культивується в православній духовній семінарії в Кремянці на Волині. Там він приймає найяскравіший характер, і всі зусилля єпископів стимулюють розвиток цього патріотизму серед майбутніх священників не мають успіху. Вихованці кремянецької семінарії є найзавантажішими пропагаторами малоруського патріотизму й найбільшою опорою сепаратистів.

Малоруський театр користується скрізь, де тільки він появляється, найгарячішими симпатіями. Взимі цього року було дозволено товариству Кропивницького дати кілька вистав у Києві, і ці вистави викликали величезний ентузіазм. Молодь була заступлена (серед публіки) найчисленніше. Вона мала нагоду до найбурхливіших виступів, проте обійшлася без заколотів і без конфлікту з поліцією.

Під теперішній час гостює тут одна гарна малоруська трупа з великим успіхом.

20. VIII. ц. р. святковано у Харкові 50-літні роковини смерті малоруського письменника Григорія Квітки-Основяненка. В каплиці на цвинтарі зібралися численна публіка на панахиду, а ввечері була виставлена в театрі песья Квітки («Сватання на Гончарівці»), яку дуже люблять і в Галичині. В багатьох приватних домах відбулися невеликі потаємні сходини. Члени Земства зібралися в заснованій Квіткою народній школі в селі Основі.

Тутешні малоруси дуже часто скаржилися передо мною, що іх брати в Галичині дуже мало роблять для розвитку малоруської літератури й національних змагань, хоч політичні умовини дають для цього багато можливостей.

«Чому не видають книжок, які могли б підсилити національний дух?» — питаютъ мене. — «Багато з цих книжок попадало б до наших рук без чиєїсь допомоги. Кожен із нас, хто іде до Львова або через Львів, шукає творів Шевченка, які тут заборонені... Тимчасом не можна здобути ані одного примірника... З другого боку, деякі книжки, що з'явилися у нас, не пошкодили б нашим братам у Галичині; вони показали б їм, серед яких умовин живемо ми тут. Малюнки Раєвського*) з нашого життя могли б, наприклад, служити за найкращу зброю проти пансловізму в Галичині».

Прийміть, Ваша Ексцеленціє, вирази моєї найглибшої пошани й відданості.

Седлячек».

Не вважаючи на деякі неточності в деталях, звіт Седлячека в цілому дає вірну картину українського руху на початку 1890-х років, картину, яка визначається деяким оптимістичним освітленням. Як знаємо із споминів сучасників, початок 90-х років належав іще до темної доби реакції, що налягла на цілу Росію після вбивства Олександра II. Українське культурне життя, а особливо літературна

*) Треба думати, що натяк на відомі гумористичні оповідання П. Раєвського, які осмішували „глупоту” українського селянина й які охоче дозволяла російська цензура для дискредитації українського письменства.

продукція, сильно підупали. Це був час найлютіших цензурних утисків, коли було заборонене рішуче все, що носило ознаку оригінальності й таланту. Але українська справа й українські змагання не вмерли. Коли називерх здавалося, що вже нема ніяких ознак українського національного руху, той рух тлів і жеврів у недоступних для жандармського ока глибинах людської душі, жив в ідеї і в слові, як про це так гарно висловився Франко у своїм відомім віршу:

Вирядім ми слово до походу,
Не в степи куманські безконечні,
А в таємні глибини сердечні,
Де кується будущина народу.

Ця будуччина кувалася в потаємних гуртках, таких, як »Тарасівців«, кувалася в науковій роботі, що клала підвалини національної культури. І спостережливий чужинець зумів доглянути, що під зовнішнім образом мертвої тиші вихід з глибин національної справди кується нова, краща будучність українського народу.

Як бачимо, Седлячек був невірно поінформований щодо харківських трусів у травні 1893 року, зате увесь його звіт виявляє надзвичайну обзнайомленість із цілим тодішнім українським життям, особливо в Києві. Ця обзнайомленість примушує думати, що Седлячек справді діставав інформації з якихось джерел, що йшли від близьких учасників, якщо не від самих керманичів руху. Д. В. Антонович висловив мені думку, яка мені здається дуже імовірною, що Седлячек діставав свої відомості про український рух від когось із поляків, що стояли тоді близько до українських кругів у Кисві, спеціально до проф. В. Б. Антоновича та його однодумців.

Не можна не спостерегти також безперечної симпатії автора звіту до українського руху. Ця симпатія виходить поза межі офіційного трактування українського національного руху, як явища, що могло бути корисним для австрійських інтересів. В самім тоні звіту бренить деяка нотка симпатії словяніна до національного відродження іншого словянського народу. Т це не диво: Едуард Седлячек був чех, як показує вже само його ім'я.

В усікім разі звіт Седлячека є, на наш погляд, дуже цікавим документом про українське життя початку 1890-х років, тим ціннішим, що походить від людини сторонньої, яка особисто з українством не була нічим звязана.

В. ЛЕОНТОВИЧ.

СПОГАДИ ПРО МОЇ ЗУСТРІЧІ З УКРАЇНСЬКИМИ ДІЯЧАМИ СТАРШОГО ПОКОЛІННЯ.

Якось наприкінці минулого століття Володимир Боніфатієвич Антонович, згадуючи про стан українського руху за його молодих років, казав, що, коли він молодим студентом приїхав уперше в 1850-м році до Києва й пильно шукав там свідомих українців, то знайшов на ввесь Київ тільки п'ятьох, та й то двоє з них, додавав він посміхаючись, були чудаковаті, з чудернацькими гедзиками в своїй психіці. Порівнюючи поступ українського руху наприкінці століття з рухом, що був за його молодих літ, В-р Б-ч казав, що він спокійний за дальшу долю українства, бо той поступ дає сподіванки майбутнього розквіту. Так, напр., у 50-х роках, коли свіжа була пам'ять про розгром Кирило-Методіївського Братства, у Києві, в центрі українського руху, частіше, а по менших містах та селах тільки зрідка, можна було здібати інтелігентів до деякої міри з національними симпатіями. Але то переважно були люди недіяльні, ні до якої організації вони не належали, ніякого національного програму в них не було. Читали вони переважно московські книжки, розмовляли здебільшого по московськи (хоч любили часом закидати по українськи). Лише дехто з них робив якусь національну роботу, напр. збирав етнографічні матеріали, рідше літературні. Для поширення в громадянстві своїх думок та національних симпатій вони не робили майже нічого, навіть у своїх родинах здебільшого не змогли ні виробити національної свідомості, ні воскресити національних традицій, і діти їх часто зовсім відступалися від свого народу. Пізніші покоління обвинувачували їх у боягузстві та надмірній обережності, але тяжко сказати, в якій мірі іх національна бездіяльність залежала від страху, а в якій від безнадійності і втрати віри.

З одного боку Москва раз-у-раз чинила Україні з самої хвилини її приєднання малі й великі погроми, від військових навал та заборони літератури й мови почавши й на переслідуванні окремих людей скінчивши, в цілях її денаціоналізації та позбавлення прав, з другого — анархічність нашої людності, через яку вона сама не здатна була оборонятися, та ще й поборювала тих, хто на те зважувався. — усе це відбилися на психіці найвидатніших наших людей і витворило в них зневіря та безнадійність, що обмежували їх активність та звужували їх бажання.

Ще гірше впливало у тому ж напрямі ослаблення почуття національної гідності серед дезорганізованих, самотно розкиданих україноФілів тих часів під гіпнозом самозадоволеної пихи москалів та само-

пониження зденаціоналізованих українців, яким москалі позабивали памороки, настирливо вихвалюючись більшим поступом своєї культури, хоч не був він природний, а зявився лише, як наслідок державного тиску на українську культуру та внаслідок державної підпори московської культури.

Наши інтелігенти тих часів, якщо й мріяли про поліпшення долі рідного краю, то або зовсім не думали про політичні досягнення, або уявляли їх у дуже обмежених розмірах, та ще й не важилися тих своїх думок висловлювати. Треба признати, що це справді не мало загрожувало тому, хто їх наслідовався висловлювати.

Та помічалося дещо гірше: наші інтелігенти тих часів не тільки не важилися на це, а часто не важилися навіть визнавати себе за українців та розмовляти по українськи, і це не з остраху перед урядом, лише від ослаблення почуття національної гідності та із страху перед глузуванням з боку московського та змосковщеного оточення.

Проте, не вважаючи на малу національну свідомість, і тоді на Україні було дуже поширене несвідоме невдоволення централізаційною політикою московського уряду та тим становищем громадян другого сорту, яке гостро відчували і українці, і інші піддані російської держави немосковського походження.

Але, не зважаючи на те, що кількість зденаціоналізованих елементів на Україні де-далі збільшувалася, денационалізація та не робила із зденаціоналізованих — російських патріотів. За малими винятками, зденаціоналізовані українці не почували себе росіянами та російськими патріотами. З них вироблявся тип людей без батьківщини, що вважали себе членами всесвітнього людства, байдужими до успіхів чи невдач московської держави. Такі, придбані шляхом денационалізації, новоповсталі росіяни не тільки не збільшували сили Росії, а навпаки — тільки її ослаблювали, бо їхній апатріотизм переносився, як пошестъ, з людності залежних народів на людність російську та сильно відбивався на боєвій здатності російського війська під час японської та всесвітньої воєн. Національна інертність старшого українського покоління тих часів мала між іншим той лихий наслідок, що молода тих часів виховувалася без проводу старших людей і без пошани до національної традиції. Особливо яскраво це виявлялося на провінції. Тому, напр., у тих двох гімназіях, де я вчився в рр. 77—84. (спочатку в лубенській, а далі в прилуцькій), дарма, що майже всі гімназисти були українці й що в обох гімназіях директорами були українофіли, що належали до покоління дещо старшого від покоління В. Б. Антоновича, серед учнів не було зовсім національної свідомості. До речі, за тих часів серед учительського персоналу досить часто траплялися свідомі українці.

* * *

Директором лубенської гімназії тоді, коли я починав з другої кляси свою гімназіальну науку, був відомий український етнограф і подекуди белетрист, Матвій Терентієвич Симонів (Номис). Але саме тоді уряд вирішив його звільнити, і за три місяці після моого вступу до гімназії його позбавили директорської посади, не давши ніякої іншої. Після того він служив по виборах у земстві (повітовому-лубенському), обраний на предсідника зізу мирових суддів. В зем-



В. Ф. ЛЕОНТОВИЧ



В. П. НАУМЕНКО



М. П. СТАРИЦЬКИЙ



М. Т. СИМОНІВ (НОМІС)

стві він був на чолі поступової партії та енергійно воював проти правої, що клопоталася перед урядом про зменшення селянського представництва в земстві, на чолі якої був німець з походження, землевласник К. Вульферт. Пізніше законом царя Олександра III. селянське представництво в земстві було таки дуже обмежене.

Лубенська гімназія повстала не зовсім звичайно. Вона була другою класичною гімназією на цілі губернію, і уряд заснував її після кількаразових допоминань полтавських губерніальних земських зборів, які звертали увагу уряду на те, що одна-єдина гімназія в Полтаві не може задовільнити потреб цілої губернії. Уряд погодився на це, але лише під умовою, що губерніальне земство сплачуватиме половину коштів, потрібних на утримання тієї гімназії. Беручи на себе таке зобовязання, губерніальне земство вибороло собі право призначати для лубенської гімназії директорів з поміж людей відповідної освіти. Якось це земству пощастило, хоч те й не годилося з законом. Земство обрало на ту посаду середнього землевласника лубенського ж повіту М. Т. Симонова, що походив з заможної козачої родини з села Зарога (мав власних коло 400 десятин). Симонів скінчив фільмо-логічний факультет київського університету. Був високий, статурний, надзвичайної сили чоловік, але одно око в нього було вибите. У повіті розповідали, ніби колись, коли Симонів був іще немовлям, батько його якось на підлітку бив матір ба-тогом і якось ненароком вибив око дитині, що лежала в колисці.

Як директор, Симонів нічим не виявляв перед учнями своїх українофільських поглядів та вистерігався впливати на них у національному відношенні, але зумів повести справу так, що до педагогічного персоналу лубенської гімназії було призначено кілька чоловік українофільського напрямку: інспектор Л., один вчитель, відомий перекладач на українську мову евангелій — Морачевський та один надзиратель, а одночасно й учитель підготовчої класи — Ф. І. Камінський. Прізвища інспектора не пам'ятаю, бо, коли я вступив до гімназії, то Л. був уже звільнений з посади за українофільство.

Симонів часом робив дуже значні ухили від законів, або й іх порушення, але (і це було дуже характеристичне для наших людей тих часів) це робив не з уваги на національні, а на якесь інші причини. Так, напр., щоб сприяти більшому поширенню освіти між незденационалізованими та демократичними верствами, Симонів, приймаючи до гімназії учнів, робив дітям селянських та взагалі незаможних родин ріжні полекші: приймав до нижчих класів хлопців старшого, ніж дозволяв закон, віку, або приймав до другої, а то й до третьої класи хлопців, що не знали навіть латинської абетки, з умовою, щоб вони за рік наздогнали своїх однокласників у латинській мові. Крім цих, може ще й не так значних, ухиляв від закону, Симонів зважувався часом і на більші. Так, напр., знайшовши якось в учня восьмої класи Іванова нелегальні часописи, Симонів ті часописи забрав, а Іванову висловив тільки тайну догану, цілковито покривши його перед начальством. Але, підкresлюю, до ніяких ухиляв від закону з своїх національних переконань Симонів ніколи не допускався.

До учнів Симонів ставився суورو, але справедливо й приязно, хоч, треба це признати, добрим педагогом він не був. Без потреби обтяжав їх безліччю всяких приписів, що іх часто сам видумував, — напр. щодня дуже рано обіздив помешкання гімназистів та будив

їх, власноручно стукаючи ціпком у вікна, або витрачав дуже багато праці й часу на покарання за пустування якогось малого першоклясника. Взагалі був досить дрібязковий і через те нераз попадав у смішне становище. Одного разу за якесь хлопяче пустування наказав Симонів посадити малого першоклясника Р. до карцеру, але той утік із гімназії і перестав до неї ходити в надії відсидітися вдома, поки його провина забудеться. Симонів послав по нього горбатого та лихого гімназіяльного сторожа, якого гімназисти прозивали Горизонтом, щоб привів Р. до карцеру. Але ледве Горизонт зявився в помешканні Р., той вистрибнув через вікно та виліз на самий вершок високої груши, звідки почав дратувати Горизонта. Примушений був той повернутися до гімназії без арештантa. Тоді другого дня дуже рано, коли Р. ще спав, Симонів сам пішов з Горизонтом звати в полон бахура. Горизонт поставив за вікном, а сам пішов до кімнати, де спав Р. Хлопець був спритний, кинувся, побачивши директора, через вікно рятуватися на спасенну грушу у самій сорочці, але за вікном попав до рук Горизонта. Його обгорнули в ковдру і так неодягненого Горизонта у супроводі Симонова заніс до карцеру. Це було не дуже доцільним педагогічним заходом та нарібно сміху на всю гімназію.

Про інспектора Л-ського пригадую, хоч не зовсім виразно, випадково чуті від декого з учнів старших класів спогади. Це була менш обережна, ніж Симонів, людина щодо насадження національної свідомості серед учнів. Тому-то його першого, а слідом за ним і Морачевського за національну агітацію уряд позбавив посад у лубенській гімназії, перевівши кудись на північ поза межі України.

Проте, хоч як була велика обережність Симонова, вона його не врятувала. Був він директором усього цього років із п'ять, після чого уряд, скоро по звільненні згаданих учителів, визнав, що умова з земством його вяже, і скасував її, звільнивши земство від выплат на утримання гімназії, а разом із тим звільнив і Симонова з посади. Мені було тоді одинадцять років, і я переказую усе те так, як розповідали мені згодом про те старші місцеві мешканці.

* * *

Коли я був у шостій класі, мені довелося перейти до іншої гімназії в Прилуці. Директором прилуцької гімназії був тоді Теолог Якович Вороний, видатний педагог, дуже поважна та гарна людина, приблизно одного віку з Симоновим і теж українофільського напрямку. Доля його була ще сумніша від долі Симонова. Так само, як і той, він не провадив серед учнів ні українофільської, ні якої-будь іншої політичної агітації, якщо не вважати за таку агітацію того, що він часто радив гімназистам старших класів читати твори Костомарова та взагалі книжки історичного змісту, переважно з історії України, на своїх викладах з «російської словесності» часом для порівнання згадував коротко українських письменників та ще, коли одного літа (здается, року 1883-го) приїхав на Прилуччину на літній спочинок до маєтку своєї дружини, с. Дідовців, Костомаров, Ф. Я. дуже спритно подав учням думку, щоб вони вислали до Костомарова трьох представників і висловили пошану великому історикові (в числі тих трьох представників був і син Т-я Я-ча).

Але, не зважаючи на обережність Т-я Я-ча, уряд чіплявся до нього та переслідував упродовж цілого його життя. За молодих

років був Т-й Я-ч професором у ніженському Ліцеї. З тієї посади його перевели директором до бердянської гімназії (це перенесення його на нижчу рангу було службовим пониженням). Не вдерявся він і там, його перевели до прилуцької прогімназії, яку, правда, було на меті переробити на гімназію і за його директорування це й зробили, але це перенесення ще було більшим службовим пониженням Т. Вороного. Та й у прилуцькій гімназії Т-й Я-ч тримався лише доти, поки був живий Г. П. Галаган, почесний попечитель тієї гімназії. Г. П. Галаган дуже поважав Т-я Я-ча, а завдяки своїму становищу члена державної ради мав великі звязки в урядовому світі. По смерті Галагана уряд позбавив Т-я Я-ча посади, звільнивши його з так званим »вовчим білетом«, цебто без права займати яку-будь державну службу. Так поставився уряд до Вороного, не вважаючи на те, що з учнів прилуцької гімназії, які скінчили її за його директорування, ні один не пристав до революційних партій. Тимчасом за директорування в лубенській гімназії тих директорів, що їх призначував уряд для поборювання неблагонадійних настроїв серед учнів, вийшло зпосеред них не мало революціонерів, в тім числі Канчир, Волохов та Гаркун, що зиралися зробити замах на Олександра III-го. Видко, що українство, навіть і неактивне, видалося урядові небезпечнішим, ніж революційність.

Вороний був людиною незвичайної енергії та видатним педагогом, хоч мав може трохи загарячий характер і взагалі погукував іноді на учнів старших класів так, що іншому директорові вони того не подарували б та счинили б бучу. Вороного учні поважали та любили й дарували йому трохи закострубате з ними поводження. Секрет тієї любові та авторитету Вороного був у тім, що він любив молодь та дуже сердечно до неї ставився. Своїх учнів він рішуче, іноді з небезпекою для себе, боронив і перед округом, і перед вчителями, і перед поліцією та приймав до своєї гімназії багатьох виключених з інших гімназій, а одного навіть прийняв із »двійкою« з г. зв. »поведення«. Цей останній був виключений з іншої гімназії за те, що побив там учителя. Був це надмірний неврастеник. На нього нападала часом дика лють, але Вороному він корився навіть у хвилині такої люті, почасти з почуття вдячності, а почасти відчуваючи його моральну силу. Другим чинником авторитету Вороного серед учнів та впливу на них, були його справедливість, розуміння молодечої психіки, а найбільше те, що коли він іноді не мав рації, отверто признавався до цього. Одного разу був навіть такий випадок, що він просив цілу класу пробачити його за те, що в запалі поставився до них несправедливо, і з того часу любов до нього учнів та його авторитет іще дужче зросли.

Обидва директори, і Симонів, і Вороний, походили з заможних козацьких родин (цебто, по сучасному, з куркулів) села Зарогу, лубенського повіту, а вчилися обидва у київському університеті, — здається, одночасно.

* *

Такі були стан та характер українського руху за часів, коли В. Б. Антонович починав свою національну роботу. Згодом іще довго український рух лише поволі набирав сили та енергії, аж поки в семидесятих роках московський уряд знову не поклав на нього своєї важкої лапи. У 80-х та 90-х роках український рух у межах

російської держави, хоч і значно зріс; і був у Києві представлений вельми поважними силами, все ж виявлявся переважно тільки в науковій та літературній роботі, а свідомі українці, порівнюючи з загальною кількістю української маси, давали ще дуже малий відсоток.

Мала свідомість загалу громадянства та розуміння того, що більших наслідків своєї праці можна сподіватися тільки в далекому майбутньому, позбавляли навіть свідомих українців завзяття та енергії. Вони провадили національну роботу завзято, з упертістю, але без запалу, що є так потрібний, щоб прищеплювати свої ідеї іншим, особливо молоді. До того ж було їх замало для широкого впливу на молодше покоління. В додатку й молодь тих часів, захоплюючись політичною та соціальною агітацією, що йшли з московських кол та літератури, мало переймалася національними завданнями й мало цікавилася українським рухом та українським письменством.

Молодь виховувалася під впливом двох сильно денаціоналізаційних чинників: незвичайного урядового протиукраїнського тиску та революційної й соціалістичної агітації, що йшла до нас з московських кол та літератури. Вони сполучувалися, хоч і з прихованим, але впертим і невідступним московським націоналізмом та відхиляли увагу нашої молоді від своїх національних потреб і національної роботи. Особисто для мене, як і для багатьох людей з тогочасної молоді, денаціоналізаторські впливи мали той наслідок, що я поїхав до університету без найменшої національної свідомості, без розуміння окремішності своєї нації та, здавалося, і без почуття синівської любові до неї, не думаючи про її інтереси та долю, хоч тоді зовсім не вважав себе за росіянином, а за якусь ніби інтернаціональну людину, громадянина всесвіту.

З таким настроем я, не роздумуючи багато, поїхав до московського, а не до якогось іншого університету на Україні, тільки тому, що в московському університеті студіював один із моїх кревняків. Але саме цей відізд із рідного краю та вражіння від чужості московських звичаїв, побуту й людності збудили в мені, хоч, правда, тільки ще стихійне, але дуже гостре національне почуття у формі нудьги та жалю за своїми, близчими мені побутом людьми, а разом із тим відчуття ріжниці побутів та людей нашого й московського дали мені свідомість, що свої — для мене близчі та кращі, а відчуження від них є для мене втратою. Коли по кількох місяцях перебування в Москві я, ідучи на літо додому, побачив з вікна вагону українських людей, українські хати, українське врання, — це викликало таку сильну радість, як зустріч із рідними. Національне почуття народилося, та бракувало йому ідейного угрунтування та ознайомлення із своєю історією, літературою, національним рухом та завданнями. Як на те, за всі чотири роки моєї університетської науки в Москві мені не пощастило стрінугти там національно свідомих українців (виключенням був М. П. Старицький, але він тоді був дуже обтяжений та заклопотаний справами свого театру). Тільки після скінчення університету довелося мені близче зійтися з чоловіком моєї тітки (з матірнього боку), Василем Федоровичем Симиренком, відомим українським патріотом та меценатом, і саме він дав більше угрунтування та свідомість моїм почуттям та ознайомив мене дещо з українським рухом.

Раніше він не міг мати на мене впливу. До скінчення університету я бачив його тільки три, чи чотири рази, і то в дитячих моїх роках, ще до моого вступу до гімназії. Між моїми батьками та Симиренками були теплі родинні відносини, але вони бачилися дуже рідко. Симиренки мешкали на Київщині, мої батьки в самому осередку Полтавщини; найближча залізнична станція тоді була від нас щось за сто з чимось верстов, отже їздити в гості одній до одних було не так легко. До того ж обидві родини віддавали багато праці й часу господарствам, а Василь Федорович, як видатний фаховець цукроварства, що зробив багато винаходів нових цукроварних апаратів та в цукроварній техніці (список його винаходів можна знайти в енциклопедичному словнику Брокгауза та Ефрона), поки був молодий, виїздив щороку на довший час за кордон, щоб знайомитися з новинами цукроварської техніки та новинами у цьому виробництві.

Від часу ж, як мене віддали до гімназії, аж до закінчення університету, я ні разу не бачився з Симиренками, бо вони приїздили до нас здебільшого в той час, коли мене дома не було.

Та в дитячих літ залишилися в мене дуже мілі спогади про Василя Федоровича. Завжди, і вдома, і за кордоном, він працював дуже багато, а коли приїздив погостювати, то мав цілковитий відпочинок і навіть наказував вдома, щоб ні про справи цукроварні, чи про господарство йому нічого не писали. Пам'ятаю його завжди елегантним, веселим, привітним та бадьорим. Любив він бавитися з дітьми та вмів вигадувати для них розваги. Мені в дитинстві особливо подобалося, як вони вдвох із тіткою (вона, співаючи, пригравала на фортепіані). співали українських пісень, при чому Василь Федорович співав із надзвичайною експресією. Дивувалися ми, діти, також із його незвичайного сприту. Він перескачував через довгий та широкий обідній стіл, обходив на руках довкола нашу велику салю, підкидав та ловив три мячи відразу й т. і. Розповідав він нам також багато прегарних народніх українських казок, а знав їх безліч, багато більше, ніж наша няня, при чому розповідав так, що нам здавалося, немов усе те, про що говорилося в казці, відбувалося у нас перед очима.

Тільки по скінченні університету, коли я оселився на Полтавщині з батьками, ми з Василем Федоровичем більше познайомилися та бачилися все частіше. Мені здається, що він звернув на мене більшу увагу та частіше й більше почав зо мною розмовляти після того, як я написав перше мое оповідання українською мовою. Він вистовив бажання взяти на себе клопіт його видання, а коли цього не можна було зробити в Росії, видав його своїм коштом у Галичині. Василь Федорович також перший подав мені думку, що мені треба познайомитися з українськими колами в Києві і, коли зібрався іхати до Києва, викликав і мене туди та познайомив з В. Б. Антоновичем, В. П. Науменком та ще з кількома особами з поміж старших діячів, при чому поїхав зо мною з першою візитою до В-ра Б-ча та до редакції «Кievsk'oї Старин'ї».

Що не часто трапляється в людей, у В-ля Ф-ча його надзвичайні добрість та мягкість характеру сполучувалися з твердою і міцною волею та з великою витривалістю, і в праці, і в боротьбі, і в приватних своїх, і в громадських справах. Скорі по тому, як він осе-

лився у Сидорівці (село, де були його цукроварня і маєток), він упорядив був там українську, з українською викладовою мовою, народну школу (само собою, українська мова була там викладовою **de facto**, а не офіційно!), поставив для неї будинок на краю своєї садиби, впоряджив добру бібліотеку, накупив багато знаряддя для показового навчання, справив потрібні меблі, утримував учителів своїм коштом. Але школа та не проіснувала довго. Пішли доноси, відбулася ревізія — і школу закрили. Тоді В. Ф. звелів замкнути євець шкільний інвентар до комори і замкнув його там навіки, а до московської школи не дав нічого. Я бачив все те, складене у кромірі, ще перед самою революцією. А з шкільного помешкання зробив кватирі для службовиків цукроварні.

На жаль, я в свій час не розпитав у В-ля Ф-ча, як і де він познайомився з В-ром Б-чем. Знаю тільки, що ще в його дядька (Яхненка) та батька були звязки з українськими патріотами тих часів. Своїм коштом вони видрукували перше видання «Кобзаря» Шевченка. У їх великому підприємстві (Мліївська цукроварня), що через нещасливі обставини зовсім занепало, ще коли В-ль Ф-ч вчинився у політехніці в Парижі, юрисконсультом був професор О. Кістяківський. Займав там якусь посаду і Чубинський.

В-ль Ф-ч дуже поважав В-ра Б-ча. Саме йому та через цього передавав він більшу частину тих грошей, що призначав на українські справи, і дуже числившся з думкою В-ра Б-ча, на які потреби вони в ту хвилину були найпотрібніші. Свої датки на українські справи В-ль Ф-ч почав робити зараз по тому, як тільки трохи впорядкував свої справи після руйни великого підприємства своїх дядька та батька. Свою повагу до В-ра Б-ча В-ль Ф-ч нераз висловлював і мені. Між іншим, до ювілею В-ра Б-ча В-ль Ф-ч замовив одному з відомих скульпторів, не пригадую вже — якому саме, два мармурові погруддя В-ра Б-ча в натуральному розмірі; один із них подарував на памятку ювілятові, а другий стояв завжди у В-ля Ф-ча в його кабінеті.

Проте вже з першої моєї візити з В-лем Ф-чем у В-ра Б-ча я набув враження, якого не змінив і згодом, що між ними не було особливо близьких дружніх відносин. Це були скоріше взаємні однопартійців (які навіть не на всі справи мали однакові погляди), з додатком поваги й довіри одного до одного, але зустріч їх не виглядала на зустріч зовсім близьких друзів, і поза громадськими справами, вони майже не здібалися один з одним. Я знаю тільки один випадок, коли В-р Б-ч гостював довший час у Симиренків у Сидорівці (канівський повіт), а коли В-ль Ф-ч оселився в Києві, вони тільки дуже зрідка бували один в одного, знову тільки в ріжких справах. Правда, обидва вони були вже тоді старі, але ґрунтовною причиною таких їх відносин були певне ріжниці їх вдачі та ріжниці умов їх життя.

В-р Б-ч взагалі був, здається, не товариської вдачі, трохи відлюдний і, як я міг збоку спостерегти, в цього був мабуть тільки один справді близький приятель — це Тадей Ростиславович Рильський. Від усіх інших, хоч і однодумців, тримався В-р Б-ч на деяку віддалу (з ким — близче, з ким — далі) і відносини з ними підтримував більше на ґрунті спільних громадських інтересів, а не з особистого до них почуття.

Та й у В-ля Ф-ча не було з кимось особливо дружніх відносин, не було таких близьких приятелів, що їх близькість була б для нього внутрішньою потребою та втіхою. Приймаючи на увагу його привітну, чутливу та ширу вдачу, це було навіть трохи дивно, і я можу це пояснити тільки тим, по-перше, що його праця, якою він велими цікавився, забирала в нього дуже багато часу, а по-друге тим, що властива йому погані потреба приязні задовольнялася його незвичайно дружніми відносинами з дружиною. Подружжя з таким глибоким почуттям і такою взаємною пошаною та розумінням між чоловіком та жінкою, які були в Симиренків, є справді надзвичайно рідким у житті явищем.

Коли згодом, далеко не відразу, наші відносини з В-лем Ф-чом робилися усе ближчі, я врешті мав щастя стати, чи не єдиною, крім Софії Івановни, людиною, з якою завязалася у В-ля Ф-ча справжня глибока приязнь. Відчуваю це завжди з почуттям гордощів, бо його приязнь була для мене великим щастям. Цьому мабуть сприяло й те, що В-ль Ф-ч справедливо вважав мене своїм національним вихованцем, як може й те, що він був тоді менше обтяжений працею.

* * *

Щодо В-ра Б-ча, то був він, здається, людиною дуже замкненою і ставився до людей з деяким недовірям, навіть з упередженням. Нераз під час його розмови з людьми дуже поважними (вийнятків було мало, серед них насамперед В-ль Ф-ч) я спостерігав його гострій, сухий, пильний погляд на співбесідниках, або близкіті іронії, що, бувало, мов блискавка, замиготить йому на момент в очах. В-р Б-ч взагалі не дуже високо цінив людей. Якось, пояснюючи, як він розуміє інтелігентність та які прикмети вважає звязаними з інтелігентністю, В-р Б-ч сказав:

— Інтелігентом я вважаю того, хто здібний, доводячи якусь думку, льогічно скласти принаймні три послідовні сильогізми, роблячи дальші висновки з висновку попереднього сильогізму, з додатком відповідних других посилок, цебто так, щоб для кожного дальнього сильогізму першою посилкою був би висновок з попереднього. Але таких людей трапляється мало.

В-р Б-ч робив враження людини дуже сильної волі, з виробленим на основі своїх поглядів на закони суспільного розвитку пляном національної роботи на довге майбутнє. Згідно з тими поглядами він не тільки не мав віри в можливість більших досягнень у близчому майбутньому, а був певний, що це неможливо, і для сучасного моменту визнавав лише підготовчу працю та обмежені завдання. Таке обмеження та брак віри в швидке здійснення остаточних та найголовніших зasad часто знеохочують людей до роботи, або принаймні зменшують їх роботоздатність. Але все старше українське покоління тих часів у значній мірі таки вміло не піддаватися тій знеохоті та працювати й на далеке майбутнє. Щож до В-ра Б-ча, то ця прикмета в нього була особливо сильна. Може й на нього часом находила ця знеохота, але він не давав їй волі. Міцна вдача та перевонання в своїх передбаченнях допомагали йому.

Щоб доконати свій плян, В-р Б-ч ішов, хоч і вперто, але обережно та насторожено, ніколи не випускаючи з очей своєї мети, проте завдяки своїм поглядам на людей, далеко не з повною одвертістю

навіть із тими, з ким укупі працював. Конспірація в тодішніх умовах була дуже необхідна, але конспіративність та замкненість В-ра Б-ча були занадто великі й подекуди переходили міру потрібного. Він керував українським рухом, не цілком відкриваючи громадянству свої пляни та свої думки, при чому робив усе не на підставі загальної згоди, а так, як хотів та розумів сам, і, як часто люди сильної волі, не був вільний від деякого честолюбства, хоч і вмів того не показувати.

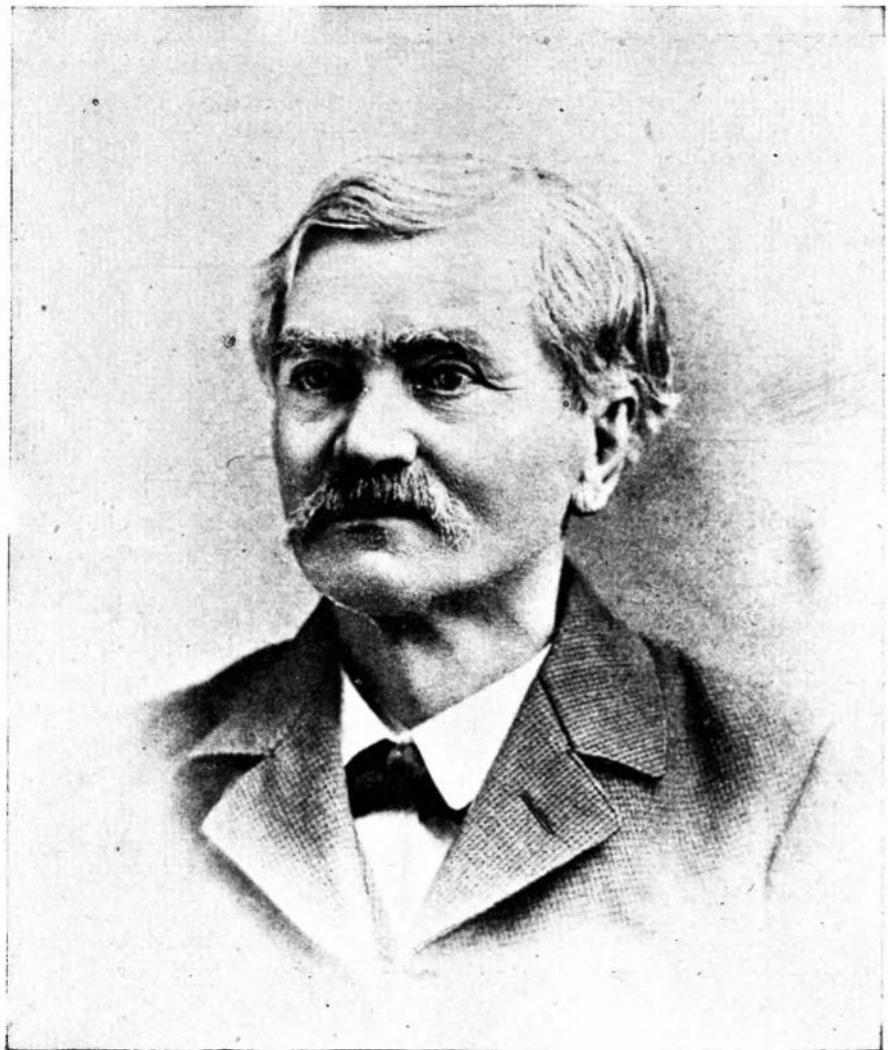
Молодь, а часом і старші люди, пояснювали конспіративність та замкненість В-ра Б-ча надмірною обережністю і нераз докоряли йому, немов би він, оберігаючи себе, зовсім покинув громадську роботу. Між іншим часто ремствували на нього за те, що він віддає багато часу таким далечим від життєвих потреб наукам, як археологія та нумізматика, не вірячи, щоб він ними дуже захоплювався, а вважали цю його працю за »надмірну мімікрію«.

— Здається, історичні досліди — казав дехто, — не можна вважати за антиурядову діяльність. Що ж до археології, то це тільки спосіб далі відсуватися від громадянської праці...

Ці обвинувачення не були справедливі. Саме тоді В-р Б-ч широко розвинув зносини з галицькими земляками, а це не було зовсім безпечне за тих часів. Та й взагалі не було такого моменту, щоб він сторонився від громадської роботи, але значна її частина була схована навіть від однодумців. Безперечно через це вона мала менший та повільніший вплив на суспільність та розвій руху, але треба взяти на увагу, що В-р Б-ч справді був на індексі в уряду, яко неблагонадійний, та ходив, так би мовити, понад безоднєю. Дякуючи обережності та обєднаності українців старшого покоління, уряд не знав нічого певного про його задуми й роботу, але дивився на В-ра Б-ча завжди з великим підозрінням і не могло бути певности, що колись урядовий терпець урветься і він уживе проти В-ра Б-ча свої »м'бры адміністративного воздійства«.

Як кур'йоз, згадаю тут, як через безладдя в своїх установах уряд, не зважаючи на свої підозріння, надав, не хотічи того, В-ві Б-чеві великий чин (не памятаю — дійсного, чи тайного совітника). Був у Києві ще один професор Афіноген Антонович, правого напрямку, якого у Петербурзі вирішили бути покликати на міністерську посаду. З тої причини видали розпорядок надати професорові Антоновичеві в Києві той високий чин. Але Афіноген Антонович, як зовсім не визначний, був для тих урядовців, що той наказ інвінні були виконати, невідомий, і чин надали В-рові Б-чеві. Згодом, наприкінці XIX-го століття, коли український рух п'оширшав і з ініціативи молодшого покоління засновалася загально-українська організація »Туп« (Товариство українських поступовців) та почала провадити національну акцію енергійніше та рішучіше, В-р Б-ч дещо зменшив свою конспіративність і навіть виступав із промовами на засіданнях Туп-у, але роки й хвороба підірвали його сили і можливість працювати далі. Року 1908-го 8-го березня, по кількох роках терпіння від тяжкої недуги серця, він упокоївся в 74-му році життя (народився в січні 1834-го року).

На українських наукових засіданнях у Празі, присвячених памяті В-ра Б-ча, порушувалося питання, як ставився він до соціялізму та чи можна, і в якій мірі, визнавати його погляди за соція-



В. Б. АНТОНОВИЧ

лістичні. З цього приводу проф. В. Щербаківський пригадував свої розмови з В-ром Б-чєм в господі в Рильських, де вони якось гостювали одночасно, на тему про доктрину К. Маркса, і на основі тих розмов цілком заперечував нахил В-ра Б-ча до соціалістичних поглядів. Професор Щербаківський був тоді ще молодою людиною і домагався від В-ра Б-ча відповіді на питання, що його тоді хвилювали, між іншим і щодо доктрини К. Маркса. В-р Б-ч висловився тоді проти марксизму. На цій розмові з ним проф. Щербаківський і базував своє заперечення.

Особисто я на ці теми ніколи з В-ром Б-чєм не розмовляв, бо ніколи соціалізмом не захоплювався й не цікавився, але доводилося мені від Володимира Вікторовича Лесевича дещо про це довідатися. В. В. Лесевич згадував, як якось, бувши у Києві, заходив до В-ра Б-ча і в розмові з ним про український рух В-р Б-ч висловився, що, на його думку, «областничество», це, як тоді розуміли це слово, і український рух — «без соціалізму не має рації». Вих слова В-ра Б-ча можна вбачати ніби задаток того напряму дальших наших поколінь, що змагав до визволення України через соціалізм.

Цю протилежність твердження проф. Щербаківського з цим посвідченням Лесевича можна мабуть пояснити так: В-р Б-ч, що за тих часів було характеристичне як для української, так і для московської інтелігенції, мабуть таки не погоджувався з близчими послідовниками Маркса, з соціал-демократами та комуністами, але вібачав, що в ріжких країнах, в залежності від місцевих умов, соціалістичні погляди приирають дуже відмінні форми. У нас, як у країні за тих часів виключно хліборобській, легко прищеплювалися та поширювалися соціалістичні погляди людей, що за пізніших часів названі були соціал-революційними та народньо-соціалістичними (народовольці, чорнопередільці, були забарвлені соціалістичними ідеями й лівіші народницькі течії). Безперечно, всі вони належали до соціалістичних напрямів, бо до права власності, принаймні в більших розмірах, відразу визнавали правним примусове вивласнення без відшкодування, несприятливо ставилися до багатих, допоминалися викликати клясову боротьбу супроти заможних. Дещо з цих поглядів можна помітити і в історичних працях В-ра Б-ча. Погляди його таки треба призвати забарвленими поміркованими соціалістичними ідеями. Мабуть він не погоджувався з тактикою соціалістичних партій і соціалістичні досягнення його менше цікавили, ніж досягнення національні. Але доказом нечутності в поглядах В-ра Б-ча так тоді дуже поширеного соціалістичного забарвлення може бути якось висловлена ним серед кількох старших громадян у моїй присутності за вечерею в його господі думка про російське красне письменство. В-р Б-ч доводив тоді, що в російському красному письменстві сорокових - шести-десятих років, крім Герцена, не було ні одної здорової та талановитої сили.

* * *

Молоді письменники часто охочі читати прилюдно свої ще не видруковані, а навіть іще невикінчені твори. Не обійшлося без цього гріха і в мене. Схотілося почути думку старших та компетентніших людей про мою другу, тоді ще не закінчену, повість »Пани й Люди«.

Звернувся я з тим проханням до В-ра Б-ча, а він мабуть із »псічого обовязку«, але нічим своєї знеохоти не виявляючи, запросив до себе на мос читання кількох старших громадян. Здається, це було саме за тих часів, коли у В-ра Б-ча вийшли якісь непорозуміння з »Старою Громадою«. Мабуть цим пояснюється те, кого саме він запросив на це читання. Зібралися мене слухати: Рильський, Кониський, Вовк-Карацевський та тоді ще молодий доцент М. Грушевський. Тому, що тоді я ще мало знов українські кола, а навіть українську літературу, я доти ні з ким із них не був знайомий та не багато знов про них та їх діяльність. Напр., творів Кониського тоді ще не читав. Деяким оправданням мені може бути те, що публіцистичні твори Кониського друкувалися виключно в Галичині, без підпису, або під псевдонімом, і повного видання його белетристики не було, а старі видання окремих його оповідань зробилися раритетами, і мені, що жив на селі, не можна було їх дібуті. Про громадянську діяльність його я тільки чув, знов, що він один із старих українських діячів, що в Полтаві брав діяльну участь в організації недільних викладів для народу та був засланий до Вологодської, чи Архангельської губернії. Мало що знов я й про інших, хто зробив мені честь та ласку слухати мою повість.

Та коли я так мало чув та знов про громадянську роботу Кониського, я багато більше встиг почути і від київських українців, і від ріжніх полтавських мешканців розмов про його родинне життя та про його адвокатську діяльність у Полтаві. Родинні відносини — річ темна і не легко довідатися, хто в родинних незгодах більше винний. Скільки було правди, а скільки неправди або непорозумінь у тім, що оповідали про адвокатську діяльність Кониського, я не знаю, але тоді, признаюся, в мені ворушилося упередження проти нього. Може через те, а може через деяку протилежність у наших вдачах, Кониський тоді не зробив на мене приємного враження і, склавши йому на знак подяки візиту, я не шукав далі нагоди близьче з ним познайомитися. Але мені довелося і згодом декілька разів із ним зустрінутися. На основі тих зустрічів мені здається, що серед київських українських діячів тих часів він був найзавзятіший та найпристрastніший, а може й найдіяльніший. Він найбільше та з найбільшою пристрастю провадив національну агітацію серед молоді, переважно серед слухачів духовної академії та старших клясів семінарії, й користувався в колах академічної молоді великим впливом та повагою, навіть захопленням. Сам він походив із духовної родини, і в його кімнаті висів на стіні великий портрет, зроблений олійними фарбами, архиєпископа Кониського, що походив з їх родини*).

З дальших наших зустрічів особливо яскраво пригадую, як на одній вечірці, уладженій для обєднання молоді з старшими земляками, що звичайно (бо інакше не можна було) відбувалися, як родинне свято в приватнім помешканні, співав хор молоді, переважно академіків, а між ними старий, зовсім уже білий Кониський, та яке сильне враження зробив на слухачів і ввесь хор, і сам Ко-

*) Священником був дід О. Кониського — Корній. — Прим. редакції.

ниський, і не лише співом, а ще більше та дужче тим захопленням та пристрастю, якими вони горіли при тому співі, особливо, коли заспівали «Закувала та сива зузуля». В ту хвилину постать Кониського видавалася немов вищою. Увесь напружений, з затисненими кулаками, з одним оком (на друге був він сліпий), що горіло, як полумя, з білою чуприною, яка немов підіймалася та розвівалася від внутрішньої пристрасти, і досі стоять він у мене перед очима.

Через свою пристрасність не був він, мабуть, людиною завжди рівною, в усіх учинках та поводженні однаковою, так би мовити, людиною одноцільною вдачі, а підлягав у ріжних справах та випадках ріжним, не все внутрішньою дисципліною скерованим, бурхливим почуттям. Може тому не на всіх однаково він і впливав та не всі однаково до нього ставилися. Було серед молоді не мало таких, що він іх захоплював та прихиляв до себе тільки часово, а після хвилин захоплення вони сторонилися від нього, дехто навіть ставився неприязно та гостро осуджував його. Чомусь це частіше траплялося серед університетської, ніж серед академічної молоді. З багатьма навіть старшого покоління українцями були в нього не дуже добре відносини. Може це залежало від властивого йому надмірного честолюбства.

Я був у нього в хаті тільки разів зо три й кожного разу недовго. Але одну з них візит треба згадати. Зійшлося тоді в К-ського нас три з молодшого покоління: М. Міхновський, здається — М. Коцюбинський та я. Саме тоді серед українців нуртувала думка, що треба збільшити активність та створити організацію, яка обєднала б національно свідомих українців усіх напрямів на національній роботі. Думка та тоді ще не прибрала виразної форми і не було ще пляну такої організації. Треба було зробити постанову та передбачити можливі перешкоди та небезпеку. Цим разом знову зйшла про те мова і, здається, Міхновський вперше подав в загальних рисах плян такої організації: щорічні зізди представників від місцевих громад та обрання зноміж київських українців уряду з кількох людей. Уряд той мав би обмірювати та провадити, чи безпосередньо сам, чи через інших членів організації, усі громадські справи згідно з ухвалою зіздів, а на випадок негайності справи — згідно з ухвалою самого уряду. В загальних, ще не докладно окреслених рисах це й було те, що пізніш було здійснене в організації Тупа.

Кониському ця думка подобалася, він обіцяв допомагати її здійсненню і справді діяльно агітував за нею, а коли організація утворилася й зібрався перший зізд, виступав на первих засіданнях кілька разів із промовами та кандидував на члена уряду. Але, як видно, більшість громадян ставилася таки до нього неприхильно, і його не вибрали. Це так його образило, що він покинув засідання і до кінця життя не брав участі в організації.

* * *

Сливе протилежної до Кониського в багатьох відношеннях вдачі був серед українських діячів старшого покоління Володимир Павлович Науменко. У протилежність до Кониського він був виїмково зрівноважений та спокійний, і в ньому зовсім не помітно було пристрасності, а своїми соціальними поглядами був він поміркованіший

і від В-ра Б-ча, а тим паче майже від усіх молодших українців, що тоді де-далі все подавалися в бік лівіших поглядів. Проте було б помилкою сказати, що він принципово занадто обмежував національні українські завдання (нижче наведу розмову з ним на цю тему). Було в нього тільки деяке маловірство. На його думку, сили українського суспільства були заслабі для здійснення остаточних досягнень, і через те він вважав за необхідне тимчасово обмежуватися меншими завданнями, а сполучення агітації національної з соціальною визнавав за шкідливе.

Це та спокійна вдача його робили його непопулярним серед української молоді, серед якої невдоволення з тодішнього стану річей де-далі дужче загострювалося. Він бачив це відношення до себе і тому дещо стороноився від молоді, принаймні там, де вона виступала в більшій кількості, хоч декого з молодих, навіть і зовсім лівих (напр. Винниченка), приєднував до співробітництва в »Кіевск-ії Стариці«, цебто виявляв згоду з ними співпрацювати, але тільки там, де мав з ними діло поодинці й де право остаточного рішення належало йому, як редакторові. Що ж до справ, що мали хоч трохи політичний характер, то він волів працювати разом лише з старшими громадянами. З роками, особливо за часів передреволюційних та революційних, коли український рух набирає усе більшого політичного та соціального розгону й усі українці (і правіші, і лівіші) не обмежувалися вже самою національно-культурною діяльністю, а висували також завдання політичного, а більшість — і соціального характеру, відчушеність В-ра П-ча від молодших українців усе зросла.

Вже віддавна молодші українці ставилися до нього холодно та несправедливо, мало його цінячи, а більшість і зовсім мало знали його велику культурну роботу для України, а з початком революції, коли, як завжди буває в таких умовах, від усіх вимагали безоглядності поглядів, відношення українського загалу до В-ра П-ча це погіршилось. Йому закидали байдужість та брак глибшого почуття, а один молодий радикального напрямку українець не інакше іменував В-ра П-ва, як: »З одного боку..., а з другого...«. Нераз ставилися до нього несправедливі й лівіші люди старшого віку. Наведу два характеристичні факти.

В-р П-ч був ініціатором заснування в Києві Українського Наукового Товариства. Він уложив статут того товариства, виклопотав його затвердження, він таки й запросив до участі в ньому обраних ним людей. Та коли в новім товаристві прийшло до виборів, ці люди обрали на голову не В-ра П-ча, а М. С. Грушевського. Зрозуміло, що це образило В-ра П-ча, тим паче, що М. Г-ий теж ставився до нього більше, ніж неприхильно і нераз дозволяв собі підбурювати проти В-ра П-ча громадянство. Проте, коли з початком війни М. Грушевського вислали з Києва до Симбірська, а для порятунку товариства від закриття його урядом треба було обрати на голову людину авторитетну в очах суспільства, з якою числився б і уряд, члени товариства звернулися до В-ра П-ча з проханням прийняти на себе кермування товариством. Вважаючи на національне значіння цієї установи, В-р П-ч на те погодився, але зазначив, що приймає головування лише на той час, поки не повернеться з заслання Грушевський. І справді, як тільки той до Києва повернувся, В-р П-ч

від головування у товаристві відмовився і, здається, вже після того не бував у товаристві.

Знаю, що й В-р Б-ч ставився (принаймні з деякого часу) неприязно до В-ра П-ча, але не знаю, через що та з якого приводу сталася та неприязнь. Як можна догадуватися з деяких ознак (бо Стара Громада трималася дуже конспіративно), корінь цієї неприязні лежав у внутрішніх відносинах Старої Громади. Виявилася для мене ця неприязнь з такого факту. Коли В. Ф. Симиренко заклав із своїх пожертв так зв. залишний український фонд (з умовою, щоб з нього можна було витрачати на біжучі потреби тільки відсотки, а самий фонд мусів залишатися непорушним), доручив він розпоряджатися цим фондом раді з кількох українських діячів, яких обібрав для того за порадою В-ра Б-ча. Серед членів тієї ради був і Науменко. Члени її були призначенні ніби на все життя. Хоч виразно це не було висловлено, та впродовж кількох років ніяких виборів не робилося. Але по кількох роках деякі члени ради померли або так постарілися, що, живучи поза Києвом, не могли приїздити на наради. Тоді виникло питання про потребу поновити її склад, а властине поповнити його. Знаю з слів В. Ф. Симиренка, що В-р Б-ч радив йому виключити В-ра П-ча з складу ради (чим обґрунтував свою пораду В-р Б-ч, я від В. Ф. Симиренка не довідався). Це був один із нечисленних випадків, коли В-ль Ф-ч не погодився з В-ром Б-чем, бо поважав і В-ра П-ча, і його працю та справедливо вважав, що таке виключення було б для нього образю.

Таке відношення земляків до В-ра П-ча не було оправдане. Не можна сумніватися в щирій та діяльній любові В-ра П-ча до України. Досить згадати його безкорисну впродовж багатьох років працю редактування »Кіевско-ї Старин-и« та ту відданість, з якими він завжди, коли було треба, брав участь в інших українських справах. На жаль, несправедливе відношення до своїх людей на ґрунті політичної не-згоди, а часом і особистих антипатій, нераз відпихали від української роботи дуже цінних людей, і часто ті, хто до того спричинявся, не могли згодом того ні зрозуміти, ні до того признатися.

Щодо тих обвинувачень, що так щедро закидали ними земляки В-ра П-ча, цікаво для характеристики суспільної психіки нагадати, що серед того самого покоління свідомих українців, до яких належав В-р П-ч, не мало бути людей, які справді зовсім сторонилися есякіх політичного характеру справ, а працювали виключно на полі науковім, літературнім, взагалі культурнім. Навпаки, В-р П-ч зовсім не відхилявся від політичної роботи. Він не був кабінетною людиною. Читав він багато, в усіх галузях українознавства був широко освідомлений, був з нього дуже добрий редактор »Кіевск-ої Старин-и«, та сам він працювати вперто над розроблюванням наукових питань не мав охоти й не багато наукових праць лишив після себе. З природи його вдача була відповідніша до практичної, прикладної, в тому й до політичної роботи, ніж до наукової. Вельми характеристичним для суспільної психіки є те, що, коли тих, виключно культурних діячів, що ніколи ні в яких політичних справах участі не брали, ніхто за те не винуватив і їм не докоряв, а іх культурну працю цінили, на В-ра П-ча багато людей обурювалося та його судило.

Крім зазначених вище причин, що відхилили В-ра П-ча від українського загалу, впливала на це ще одна його хибна ідея. Він,

здається, вважав, що скоріше можна досягти автономії України у російській федераційній державі (далі того за тих часів іще мало в кого сягали бажання) за допомогою російських лібералів, ніж співпрацею з земляками (на цьому теж політичний вплив його маловірства), і тому став діяльним членом київського виділу російської ка-детьської партії. Та й у ка-детьській партії він таки силувався робити українську роботу. В значній мірі під його впливом та тиском у київському відділі тієї партії утворилася група кадетів-українців, які на загальних зіздах кадетської партії підносили українське питання та вимагали визнання і підтримки українських домагань. Кільки членів тієї групи згодом перейшло з кадетської до українських партій. Наведу згадану вище мою розмову з В-ром П-чем. Думаю, що викликало її почуття образи за відношення земляків, а може й бажання пояснити причини своїх непорозумінь та незгод із ними.

Це було пізно восени 1917-го року, невдовзі по оголошенні української самостійності. Стрінулися ми тоді якось з В-ром П-чем випадково в Києві на Малій Підвальній недалеко Великої Володимирської. В-р П-ч дуже боявся перестуди і на холоді обгортається великим теплим шарфом та ухиляється розмовляти, бо легені в нього були слабі. Проте цим разом він забув за обережність, спинив мене та довго розмовляв зо мною на вулиці. Очевидчаки, хотів пояснити свій погляд та мотиви свого поводження, мабуть хотів, щоб через мене почули іх земляки. Посилався на те, що в нас замало справжньої інтелігенції, ще менше людей із досвідом у справах вищого урядування та міжнародної політики, а тих здатних до цих справ людей, яких таки маємо, не вистане для впорядкування самостійного державного життя. Тому, на його думку, краще було б тим часом залишитися у федераційнім звязку з Росією, бо за браком досвідчених діячів ми можемо програти справу та пошкодимо собі в майбутньому досягти самостійності.

Безперечно, це було хибне переконання, бо до політичної роботи можна привчитися, лише треба на ту роботу раз зважитися. Але з тих його слів знати, що він не відкидав принципово української самостійності, а з тактичних причин, боячися, як завжди, ризикувати, тимчасово відсував її надалі, бо вважав покищо її нездійснюючи.

Згодом і сам В-р П-ч працював на ріжних посадах самостійної України, займав посади віце-куратора шкільної округи, куратора, а пізніше й міністра народної освіти. На цій посаді бувши, дав він свій підпис на акті, що виголошував поновлення федераційного звязку з Росією. Як я чув (самому мені після того не доводилося з ним зустрічатися), мотивував він свою згоду тим, що той акт творив лише *jus inuidum*; бо, мовляв, за панування большевиків у Росії, федерація з нею була вже річчю нездійсненою, а Україна, живучи якийсь час самостійно, за той час зміцніла б та й залишилася б самостійною.

Які б не були помилки небіжчика В-ра П-ча та як би до них не ставитися, але не можна забувати про його працю на користь України (за часів революції мало було людей, що не помилялися). А вже зовсім боляче довідуватися, що до його насильної смерті доклав рук один із тих, хто теж тоді залічував себе до українських діячів, один із братів Касяненків (не знаю, котрий із двох). Про участь одного з них у вбивстві большевиками В-ра П-ча знаю

від двох певних осіб, що належали до зовсім ріжних кол, але оба мали нагоду про той злочин Касяnenка дізнатися.

* * *

Як я вже казав, безупинний упродовж понад двісті років утиск українського суспільного життя Москвою, переслідування національно свідомих українців та примусове відсунення нашого громадянства від громадських та політичних справ і інтересів так відбилися на психольогії українського суспільства, що і серед свідомих національно та перейнятих глибоким почуттям до свого народу українців тих часів більшість втратила нахил і здатність до політичної діяльності, до участі в політичному житті, відійшла від усього, що нагадувало політичну діяльність, хоч одночасно з відданістю та упертістю робила національно-культурну роботу, задовольняючи нею свою внутрішню потребу служити своєму народові. Цього не можна пояснювати тільки обережністю або заляканістю. В людях через брак звички та досвіду, через постійне відсунення від справ та стількиразове понесення попередніми поколіннями великих жертв, згубився інтерес та охота до політичної діяльності. Хоч теоретично вони й розуміли важу політичного ладу для суспільства, проте вони просто нездатні були до такої роботи, була вона для них нудна та нецікава. Серед українців старшого покоління було таких аполітичної вдачі людей багато і серед них немало видатних у своєму фаху та талановитих. Були між ними варті значно гучнішої славі, ніж могло ім дати тоді велими нечисленне українське громадянство. Працюючи на іншому полі, вони певне здобули б і більшого розgłosу та визнання своєї роботи, і кращого становища, та це не спокушало і наче не торкалося іх. Спокійно й уперто робили вони українську роботу, як наказували ім іх почуття та сумління. Праця іх мала велику важу, і наслідки її будуть корисні назавжди, хоч на розвій сучасного руху вона діяла лише поволі.

Ні з ким із них дуже близьких відносин в мене не було і не часто я з ними зустрічався. Але в моїй памяті лишилося кілька фактів із їх життя, може дрібних, що не мають широкого громадянського значіння, але все-ж шкода було б, якби вони згубилися в непамяті. Тому я іх тут і подаю.

I) Орест Іванович Левицький — видатний історик українського права та українського побуту. Людина привітна, спокійна, вдумлива, стримана, а разом із тим із великим вродженим гумором. Бачився я з ним майже виключно в редакції »Кievsk-oї Старин-ик та Літературно-Наукового Вістника«, де друкувалися його речі. Ні на яких громадських зібрannях, скільки знаю, він не бував, у Тупі участі не брав. Може за науковою та обовязковою для заробітка працею не мав часу бувати, а скоріше, думаю, не цікавився ними, або може й остерігався. Мало та лише уривками доводилося з ним розмовляти, але, думаю, варто, як образ старовинного побуту, переказати тут почутий якось віднього спогад з історії його родини.

Орест Іванович походив із старовинної української священичої родини. Прадід чи прапрадід його був священиком у козачому селі на Київщині. Прізвище їх роду було тоді не Левицькі, а Носи. Чому та коли воно змінилося, того сам О-ст І-ч не знав. В роді йхньому заховалася загадка, що коли зайшла руйна та не можна вже

було жити на Київщині, люди з їх села подалися на переселення на вільні місця на Полтавщині, де тепер Костянтиноградський повіт. Порозбирали свої хати, годяще дерево з хат, усії свої припаси — й усе це навантажили на паровиці. Таксамо зробили і з своєю невеличкою деревляною церквою та з панотцівським будинком. Посадили панотця і його родину на вози зверху й подалися на Костянтиноградщину, де й осадили нове село, що тепер іменується Нехворощю. З роду Левицьких вийшов і славнозвісний маляр.

ІІ) Іван Семенович Левицький - Нечуй, видатний український белетрист 70—80-их років, може з невиробленою технікою та з нескладним світоглядом, але з незвичайним знанням українського побуту та з таким замилуванням до українського народу й звичаїв, що твори його все робили сильне враження й особливо захоплювали селян. Ім найбільше подобалися з його творів »Кайдашева сім'я« та »Старосвітські батюшки й матушки«. Ті книжки на селі переходили з хати в хату, ними зачитувалися до того, що папір обертається в клоччя, але ніколи »на цигарки« вони не йшли. Таксамо дуже подобалися багатьом селянам баби Параска та Палажка, хоч були зпоміж менше розвинених селян і такі, що на ту книжку ображалися. Такі казали: »Це пан з нас, селян, глузує«.

І-н С-ч увесь середній свій вік, саме творчі роки свої, проучите-лював у провінціальній гімназії в Кишиневі, де український елемент за тих часів був дуже слабий. Жив там самотньо серед чужого своїм духом оточення, не маючи з ким ділитися спостереженнями, враженнями, почуттями, ні звідки не чуючи співзвучної думки чи спочуття, і самотньо писав там свої твори.

Коли на старість уже вийшов на скупу пенсію, приїхав доживати віку до Києва. Мабуть сподівався, що хоч решту життя житиме у рідному колі своїх людей. Та замолоду ні з ким із київських земляків не заприятлювався, бо жив не в Києві. Не вмів перейнятися інтересами, які в той час хвилювали київське громадянство. Усі появи життя розумів та ставився до них якось по своєму, в освітленні своїх самотньо виплеканих почувань та образів. Не мав хисту ті почуття обґрунтовувати, ті образи узагальнювати ідеями, коли брався до теоретичних узагальнень, часто те йому не велося. Ніхто з громадянства цим сильніше не цікавився. Так і не витворилося в нього звязків із ним. Хіба вряди-годи хтось із двох-трьох людей з обовязку зрідка відвідували його. Здається, і він не бував ні в кого. Хоч був мягкої та привітної вдачі, але разом із тим занадто соромливий, нерішучий, самолюбний та амбітний, щоб запобігти приятельства... Так самотній, нічиею приязню не зігрітій, жив він у Києві ще багато років. Мешкав спочатку в садибі свого знайомого пана Сегеда на Пушкінській вулиці.

В садибі Сегеда стояли стародавні одноповерхові дімки і був густий гарний садок. В тому садку І-н С-ч пролежував улітку в холдку її тішився його красою, а взимі відсиджував у своїй хатині, що винаймав в одному з тих дімків. Жив бідно, дошкуляли йому й хвороби. Тільки зрідка можна було побачити його десь у місті в старому, вже витертому, хохuleвому кожушку. Був дуже замучений, коли Сегед чи сам задумав поставити в своїй садибі великий будинок, чи комусь її спродає під таку будівлю. Довелося



В. Ф. СИМИРЕНКО

І-ві С-чеві переїхати до нового мешкання, де не було вже такого гарного садка.

Через хвороби та лікування малої його пенсії не вистарчало на життя, а літературна праця нічого майже не давала. Та й писав він тепер мало, до того не белетристику, а якісь нецікаві фільольгічні розвідки. Хоч як щадно витрачав І-н С-ч гроші, а іх йому не ставало. Нарешті земляки таки звернули увагу на його скрутне становище й Українське Літературне Товариство призначило йому невеличку щомісячну допомогу. І. Л-кий дуже тому зрадів. »Зможу, — казав, — тепер істи на вечірю щодня не одну, а дві крашанки.«

Доживав так віку ще не зовсім, як письменник, але, як людина, остаточно всіма забутий. Хоч наше українське громадянство взагалі не велими охоче до читання, а надто своїх письменників, усе-ж Лєвицький-Нечуй належав до тих, кого свого часу найбільше читали.

Коли доводилося з ним стрінутися, ущипливо діймало мене кожного разу сумління за те, що не відвідую його, не закращую добром відношенням та належною до нього пошанюю його останніх днів. Усе щось заважало, все було ніколи. І тепер часом гризе мене думка, чи це така вже доля призначена всім громадським робітникам, тим принаймні, чиє імя не мають молодші використовувати для якихось своїх намірів чи завдань? І робиться від цих думок соромно та лячно!

III) Михальчук Кость Петрович. В господі в нього я був, як пригадую, тільки один-єдиний раз з кимось із земляків, з одним чи з двома. Та цього зовсім вистарчило, щоб у мене залишилося найдяжче почуття, найдужчий жаль з приводу гіркої долі цієї нещасливої людини. Мав він великі наукові здібності й такий потяг до наукової праці, що, не зважаючи на переобтяженість іншою працею та на всі несприятливі обставини, таки дав цінний вклад у нашу науку. Щоб працювати науково, мусів увесь свій вік по багато годин щодня працювати, як бухгалтер великої київської броварні на Подолі. Був перейнятий національним почуттям, хоч жив відірваний від близького духом оточення серед своєї, ворожої його почуттям та думками, родини. Не знаю, хто з походження була його жінка, але вона визнавала вартість лише багатства та розкішного життя, ненавидячи нахил чоловіка до науки, а ще дужче його національні почуття, в яких вбачала перешкоду до заробітків і яких соромилася, бо вважала це за вияв його мужицького походження. Не лише не співчувала, не лише не примушувала себе з обовязку їх поважати, а ще й знущалася з його поглядів, а до нього самого ставилася, мов до робочої худобини, що повинна знати лише одно — більше для неї заробляти. А він, людина кеюлої волі, цілком скорився перед жінчиним утиском. Коли ми приїхали до нього, жінки й дочки його не було вдома, та не можна було ю відчувати, як господаря ввесь час гнітить якийсь страх. Він не знаходив собі місця, через силу, ледви підтримував з нами розмову, все прислухаючись нервеово, чи не чути дзвінка і, знати було, тільки того й жадав, щоб ми швидче відіхали, поки не повернеться додому родина. Та в нас була якась справа й ми не могли зробити того так швидко. А коли, ще при нас, приїхали жінка й дочки Михальчукові, він гнувся під їхніми поглядами, мов корж на сковороді. Був, очевидячки, під без-

мірним родинним тиском та не мав сили його позбутися. Як він здолав у тих умовинах таки зробити щось для української науки — це загадка. Треба тільки собі уявити, яких терпінь він повинен був заznати при тім! Та скрізь упокорений, від цього останнього він таки не відмовився. Тут таки проявив він свою непохитну волю, і ця його сила серед тих обставин заслуговує на нашу дообру про його пам'ять та пошану.

* * *

Звязані національними інтересами та роботою з київським українським громадянством старшого віку, відомі з зацікавлення літературою, мистецтвом, давньою приязною та укладом свого життя, були особливо між собою близькі три родини старшого українського покоління в Києві: Старицьких, Лисенків та Косачів. Михайло Петрович Старицький та Микола Виталієвич Лисенко були приятелями з дитячих літ, а згодом стали й близькою рідною: М. П-ч оженився з сестрою М. В-ча. Особливо загострена була в них любов до української літератури й мистецтва. Розвиткові рідного письменства та мистецтва надавали вони найбільше значіння, і не лише самі, а й кілька молодих членів їх родин працювали на літературному полі (дочка О. П. Косач — Леся Українка, син — М. Обачний і невістка — Грицько Григоренко, друга дочка М. Старицького — Людмила Михайлівна). В їх господах завжди відбувалися розмови на літературній мистецькі теми, завжди збиралася молодь, що шукала там пірад для себе, читали свої твори молоді письменники.

Але не тільки політична чи літературна робота для Старицького та Ольги Петровни Косач, а музика для Лисенка складали головний зміст їх життя. Ні Старицький, ні Лисенко ніколи не відмовлялися від будь-якої громадської, хоч би й політичної справи, коли до них із тим зверталися чи до того їх закликали. Це вони робили може з більшою сміливістю та рішучістю, ніж інші. Так, напр., коли потрібне було помешкання для громадських зборів багатьох людей, що тоді було звязане з небезпекою, то найчастіше Старицькі та Лисенки гостинно приймали людей у своїх помешканнях. Упродовж багатьох років ці родини відогравали дуже значну роль в українському руху самим своїм перебуванням у Києві, способом свого життя, своєю українською гостинністю, тим, що трималися завжди з молоддю, як рівні з рівними, тим, що з нею в них завжди знаходився спільній інтерес, а молоді гости знаходили в їх господі циронаціональне середовище, в якому завжди всі розмовляли по українськи, що за тих часів траплялося дуже зрідка. Молодь знаходила в них завжди щире співчуття в усіх прикористях свого життя, допомогу при потребі знайти працю чи заробіток і т. д.

М. П. Старицький походив з української шляхетської родини з Полтавщини. Рід Старицьких був на Полтавщині дуже численний та розгалужений. Було дві його галузі: полтавська та хорольська, досить уже віддалені одна від одної. М. П-ч належав до хорольської галузі й замолоду дістав на Хорольщині, десь над Сулою, спадковий маєток, де близько був і маєток батьків М-и В-ча Лисенка. Не кохаючись у господарстві, він той маєток згодом втратив.

Хорольські Старицькі у великій більшості визначалися експанзивністю, сангвіністичним темпераментом та буйною уявою, легко захоплювалися, та легко й знеохочувалися, а тоді втрачали всю

свою енергію. Буйна уява часом малювала їм факти та речі або в занадто прикрашеному, або в занадто огидженому вигляді та викликала в їх перебільшенні пересадні почуття та настрої. До деякої міри ці родинні риси відбилися і на творчості М.-а П.-ча. Вони давали часом сили його ліричним поезіям, а іноді й спокушали його надавати драматичності подіям у його творах та понад міру перевбільшувати пристрасті героїв у драмах, наділяти їх пересадними почуттями.

Але ця характеристична особливість його натури не ослабила ні його національного почуття, ні його захоти та енергії до літературної та театральної роботи. Ще гімназистом полтавської гімназії, як розповідав пізніше нам, своїм учням, директор прилуцької гімназії Вороний, М.-о П.-ч відчув потяг до української поетичної творчості і на викладах так заглиблювався в складання віршів, підшукування рим, влучних слів та виразів, що нічого не чув і не бачив, що діється в клясі, за що бував часто караний. Та й до старости, поки тяжка сердечна хвороба не позбавила його сил, не зважаючи на часто скрутне матеріальне становище та несправедливо причепливі відношення критики, не кидав він пера. Українське письменство, письменницька праця були головним змістом та окрасою його життя.

Відповідно до вдачі М.-ла П.-ча праця його не була рівна, а його твори не всі однакової вартості. Тим-то вороги українського руху й письменства особливо охоче нападали на нього, не цураючись у своїй критиці нахабної брехні та перекручувань. Варто згадати хоч два-три такі конститюки, хочби й з Піхнового «Кіевлянина». «Кіевлянинъ» свою нагінку на українство взагалі, а на М.-ла П.-ча зосібна, збільшив саме тоді, коли відновив та збільшив свою нагінку уряд. «Кіевлянинъ»-ський критик, напр., нахабно брехав, ніби в своїму перекладі «Гамлєта» Старицький переклав відомий мопольог чудернацьким: «Бути чи не бути, ось в чім заковика», тоді, як в дійсності було перекладено: «Бути чи не бути, ось в чім річ». Той самий критик з того приводу, що на обкладці книжки віршів М.-а П.-ча підпис «Старицький» було надруковано нижче малюнку селянського обійття, хихикав по дурному: «Під тином Старицький», аби як-будь висміяти ті вірші в очах нетямущих читачів.

На сором нашему суспільству, ці брехні й ці дурні хихикання таки впливали на тих з походження «земляків», що самі не хотіли читати української книжки і взагалі мало тямнили на літературі. Ще й у десятих роках нашого століття доводилося мені часом чути повторювання українцями цих дурниць «кіевлянинъ»-ської критики.

Варто розповісти, хто був той моторний критик із «Кіевлянина». Не памятаю, як він там підписувався, але справжнє його прізвище було Сладковський. Був він родом із моєго повітового міста Лубень та вчився в тій самій гімназії (лубенській), що й я, одночасно з мною, тільки на кілька класів старше від мене. Чи скінчив він гімназію — не памятаю. Гімназіальний вчитель «словесности» вихвальяв його «сочиненія», як найкращі в клясі. Сладковський складав тоді сатиричні вірші на всякі лубенські оказії. Але в родині його було щось недоладно-дегенеративне: усі діти скінчили життя якось дивно, а меткий автор видатних гімназіальних «сочиненій» запродався ще студентом ворогам свого народу. Був отже з землячків того

сорту, що, за Гоголем, »сповняють ябедою суди«. Такими засобами й такими людьми доконував »Кіелянинъ« тих часів свою »боротьбу« з українством.

Замолоду, поки не спродає маєтку, М-о П-ч часом мешкав у ньому та досить часто наїздив у гостини до сусідів і рідні. Мені не доводилося тоді з ним зустрічатися, бо я був іще малий та нікуди не їздив, а коли виріс, М-о П-ч уже кудись виїхав з Хорольщини. Але від знайомих та рідні старшого віку згодом я чув деякі загадки про нього.. Згадували його, як привітну та веселу людину, казали, що, хоч не мав доброго голосу, а любив співати українських, переважно жартівливих пісень, сам собі приграючи на фортепіані. Дехто з його однолітків ті пісні від нього повинував та перейняв.

Стрінувся я з ним уперше в Москві, коли вчився в московському університеті, здається взимі 86—87-го року (а може 87—88-го). Тоді українські вистави в Києві були заборонені й М-о П-ч заснував українську трупу та й приїхав із нею до Москви. Я часто ходив на українські вистави й запізнався з кількома артистами, які згодом і познайомили мене з М-м П-м. Він зустрів мене дуже привітно, відразу почавши іменувати мене небожем. Ми й справді були своїками, правда, дуже далекими.

Поки до Москви не приїхав із своєю трупою М. Л. Кропивницький, справи М-ла П-ча йшли добре. Українськими виставами, побутом та типами захоплювалася вся Москва: і земляки наші, що з ріжких причин мешкали в Москві, і природні москвани. Не зважаючи на деяку літературну невиробленість тодішнього нашого драматичного репертуару та дещо надмірне переповнення пес чисто етнографічними образками, в них справді було щось оригінальне, чого не було й не могло бути в російських творах із народного життя. Може навіть, дякуючи домішці етнографічного елементу, селянське життя відбивалося в них яскравіше та правдивіше, бо селяни в своєму житті більше від усіх інших верств додержувалися ріжких старовинних звичаїв (хоч таки треба признати, що М-о П-ч у своїх операх зловживав етнографічні матеріали над міру). З другого боку поетичніший та культурніший психічно склад життя нашого селянства (в залежності і від національних особливостей, і від кращого матеріального становища нашого селянства, що в свою чергу залежало і від значної домішки в селянстві козачого елементу, і від багатшої природи краю) захоплював глядачів своєю красою та робив враження більшої щирості й природності народолюбства українських письменників, порівнюючи з тенденційним народолюбством письменників російських, в творах яких народне життя все виглядало темно-безрадісним, беззмістовним та безбарвним, а звідси й народолюбство іх нагадувало скоріше жалість, ніж любов.

Вчашали до українського театру всі студенти-українці, і свідомі, і несвідомі, підлягаючи стихійному потягові до свого. Вони перезнайомилися з артистами, ходили до них та переймалися їх інтересами. Так, напр., коли до Москви приїхала трупа Кропивницького, вони гостро осудили його за те, що приїхав конкурувати з своїми ж людьми, і на знак протесту майже не ходили до театру Кропивницького, тримаючись театру М-а П-ча.

М-ло П-ч був вельми обтяжений працею: і театральним господарством, і режісерством, і писанням нових пес, і клопотами в офі-

ційних установах у справах театру, і підтримуванням приятніх відносин із театральними критиками та журналістами, — тим-то з ним рідко коли можна було бачитися, а ще рідше розмовляти.

Хоч на початках театр заробляв добре, сам М-о П-ч і артисти жили, мов на бівуаках. М-ло П-ч займав одну, правда, велику кімнату в готельчику середнього сорту, де мешкали й усі артисти його трупи, обідав та вечеряв найчастіше в тому таки готелі (приносили йому страви до нього в кімнату), але не в призначених на обід годинах, а тоді, коли була вільна хвилина. Завжди ів він похапцем, часто перестоянну страву.

Артисти мешкали таксамо по готелях, лягали й уставали, коли доведеться, здебільшого дуже пізно. Вільного від гри та репетицій часу раз-у-раз забігали посидіти одні до одних, переважно без усякого діла, часто цілими гуртками. У найгостинніших з них у кімнатах було завжди повно чужих людей. Найчастіше осуджували відсутніх товаришів та товаришок, часом сварилися з приєду того, що одним публіка плеще дужче, а іншим менше. Здебільшого скоро мирилися, Але були випадки й запеклої ворожнечі, переважно між видатнішими артистами чи артистками, а єве за ті нещасні лаври. М-ла П-ча у ті сварки не втягали, і він жив окремим життям, мало й зрідка буваючи серед артистів. Та не мав він на те й часу. В мене було таке враження, що артисти ставилися до нього з деякою пошаною, осуджували його рідко, а обмежувалися здебільшого жартами про властиву йому неуважність і розсіяність, розповідаючи про нього ріжні анекdoti.

Коли до Москви приїхала трупа Кропивницького, це дуже зле відбилося на матеріальних справах М-а П-ча. Двох українських гас trів для Москви було забагато, а драматичні сили в трупі Кропивницького були куди кращі: сам він, брати Тобілевич, Заньковецька, Затиркевич, а в додачу ще й новий репертуар, бо обидва антрепренери виставляли переважно свої речі. Невдовзі М-ло П-ч був змушенний переїхати з своєю трупою до Петербургу. Як ішли його справи там, — не знаю. Коли років три по тому я поїхав до Кисва, М-о П-ч був уже там і театру в нього тоді не було. Помітно було, що матеріальні справи його не були добрі. Жив він дуже скромно, а в додаток до всього помітно старівся, допікали йому сердечні хвороби. Зрідка вже бував на громадських зібраннях, але таксамо, як і давніше, з великим зацікавленням ставився до рідного письменства та його розвою. У його хаті таксамо, як і раніш, завжди можна було стрінути молодих українських письменників.

Микола Віталієвич Лисенко був теж родом із Хорольщини, з тих самих околиць, що й М-ло П-ч, походив теж з українського шляхетства. Один із маєтків його батьків, в якому вони жили (Гриньки), та маєток батьків М-а П-ча були у найближчому сусідстві. М-а В-ч та М-о П-ч з малих літ були приятелями. М-о П-ч рано осиротів і виростав у родині Лисенків. Дружина М-а П-ча була сестрою М-ли В-ча, який дуже любив усю родину Старицьких.

Він таксамо не кохався в господарстві й маєтку свого не втримав та мусів до старости заробляти на прожиток тяжкою працею вчителя музики. Добре хоч те, що, дякуючи його славі, платили йому за його музичні лекції не зле, і це давало йому змогу жити з родиною хоч не розкішно, але й не в біді.

Та забезпечувала їйму засоби до життя не його творча, мистецька, найвартісніша в громадському відношенні праця, що і їйму могла б давати духове задоволення, не його композиторський талант, навіть не талант віртуоза, а нудна праця навчання, і то часто початкового навчання учнів-неуків, іноді й нездібних до музики. Вона забирала в нього безліч часу та сил, заважаючи творити стільки й так, щоб це відповідало його таланту та надхненню. Видатні його музичні твори не мали такого попиту, якого були варті, і не могли самі давати потрібних до життя засобів...

А музична творчість, музичне надхнення були справді головною й основною властивістю його духового я, цілої його натури, і варто було простежити непомітно за М. В-чим в таких хвилинах, коли обставини дозволяли їйму відірвати від цілоденної праці трохи часу та решту сил для творчості. Якось мені пощастило, бувши в його господі, спостерігати його з сусідньої кімнати, непомітно для нього, в хвилину надхнення та творчої роботи. Природа цілковито позбавила мене музикального відчуття та розуміння, а навіть і любові до музики, але досить було побачити М-лу В-ча такої хвилини, щоб відчути усю силу його надхнення. Він був наче над землею, десь у якихось надземних просторах, загіпнотизований своїм настроєм. Навіть із моїми дубовими вухами не можна було того не відчути.

Треба сказати, що багато земляків, хоч любили та поважали М-лу В-ча за його незвичайну моральну лицарськість (був він особливим винятком серед людей, бо не мав ворогів та ні з ким не сварився), але здебільшого вважали його за не дуже розвинену, а навіть з природи не дуже розумну людину. Іноді й справді він відповідав чи говорив щось, здавалося, не до речі. Та від часу, коли я його тайно обсервував, я освідомив, що це зовсім не було виявом якоїсь нерозвинутості М-и В-ча. У таких випадках він, фізично присутній у товаристві, не був тут, усе ество його бувало у сфері звуків, що цілковито ним панували.

Виключна була і його моральна лицарськість. До кожної події, до кожного питання він не міг ставитися інакше, як з погляду порядності, правди, — усе інше його не цікавило. Обережності, страху він ніколи, мабуть, не знав і в кожній справі не міг поводитися інакше, як тільки так, як того вимагали правда та честь. Теоретично певне знат, що пересічні люди не все поводяться бездоганно, що не мало є й лихих людей, які роблять лихі вчинки, та в кожному окремому випадку не міг того припустити, і це часом ставило його в прикрай становище та викликало сумні розчарування. Ця властивість його теж багатьом видавалася наївністю.

Завдяки цій рисі його вдачі він був нездатний щось розраховувати чи рахуватися з дійсним станом речей. Кошти, які були в розпорядимості українців на національні видатки, були дуже обмежені в порівнянні з дійсними потребами і це вимагало скупого поводження в асигновках. Урядовий тиск на українство вимагав великої обережності, а часом і стримання в діяльності, а М-ла В-ч ніколи не міг з цим погодитися і завжди висловлювався за потребу кожного видатку та за енергійне переведення всяких плянів у життя. З ним часто не погоджувалися, та часто й не можна було погодитися, але знати його погляд чи його настрій всі хотіли, і люди старшого покоління завжди бажали його бачити на своїх нарадах.

А М-а В-ч, хоч і був стомлений та хоч не всі питання, які обговорювалися, його близче цікавили, ніколи не ухиляється брати участі в тих нарадах. З нього досить було, що річ заходила про українські справи, а це було для нього „*ultima ratio*“.

До тих гарних мистецьких та моральних особливостей М-ли В-ча додаймо ще дуже гарний зовнішній його вигляд: юнацькі очі, свіжий колір обличчя під рясним білим та бліскучим, мов срібло, в'олоссям, вихованість, гарні манери, привітливість та майже завжди добрий гумор.

Уже в старших роках пощастило якось М-і В-чові заснувати та впорядити в Києві музичну й артистичну школу. Грошей на неї було не так багато, і часто бувало скрутно, але і сам М-а В-ч і його помішники працювали там з відданістю. Ця школа після смерті М-ли В-ча залишилася, як його памятник.

З українцями старшого покоління, що мешкали поза Києвом, доводилося мені стрічатися рідше, і то дорибоочно. Найчастіше з Михайлом Федоровичем Кемаровим, який, хоч мешкав тоді в Одесі, що-року раз або й двічі навідувався до Києва. Давніше, до переїзду до Одесі, де він улаштувався нотарем, він мешкав у Києві та був у тісному звязку з київськими старими громадянами.

В питаннях соціальних та політичних тримався він поміркованіших поглядів, ніж більшість українців свого віку, але в національному відношенні був палкий та завзятий український патріот. В одеській громаді працював із Смоленським. Коли Смоленський більше цікавився та найдужче впливав на одеських громадян у питаннях політичних та соціальних, то М-ло Ф-ч був для них авторитетом у питаннях національної гідності та національного обовязку. Діяльність Смоленського виявлялася майже виключно в запальніх промовах на зібрannях одеської громади, і вплив його обмежувався на гроні її членів. Натомість М-ло Ф-ч по змозі брав участь і в загально-українських справах і віддавав їм багато упертої та постійної праці.

Мати його була з походження українка, батько москаль, проте М-ло Ф-ч був багато відданішим та завзятішим українським патріотом, ніж багато природних, без чужої домішки українців. В історії нашого руху дивним дивом нераз бачимо, що люди мішаного походження були глибшими та кращими українськими патріотами, ніж чисто природні українці. Може причиною цього з одного боку була чарівна привабливість українського побуту, природи та людності, а з другого — наша надмірна мягкість та мрійливість, що часто сполучуються з egoїзмом, байдужістю та браком ініціативи в громадських справах.

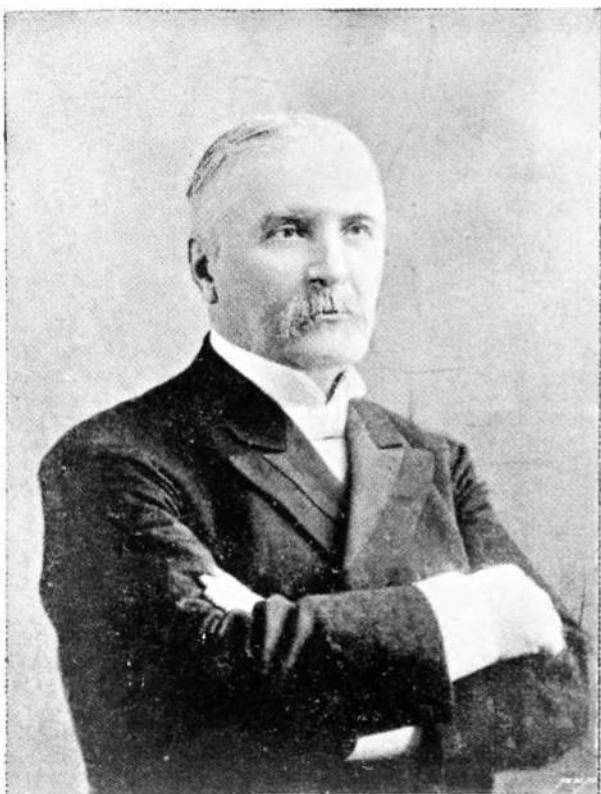
М-ло Ф-ч був людиною незвичайно працьовитою, практичної, ділової вдачі та реального думання. Ці риси, властиві йому з природи, були розвинені в ньому завдяки також його фаху. Але поди-вугідна його працьовитість виявлялася виключно в обсягу, так більшовити, кабінетні, книжної роботи. Над найнуднішою роботою міг він працювати днями й ночами, ніколи не відчувати потреби в розвагах, а якщо зрідка й віддавався ним, то теж лише з громадського обовязку. Так, напр., якщо й бував зрідка в театрі, то лише в українському, і не стільки для власного задоволення, як з обовязку.

В протилежність до такої дивної книжної працьовитості, яйменше фізичне напруження його обтяжало. Напр., якщо треба було перейти кудись, хоч би й недалеко, він зараз кликав візника. А може просто шкодував витрачати час на ходження. Зате в книжній роботі не мав конкурентів щодо працьовитості, роблячи найнецікавішу працю пильно, енергійно, ретельно та, здавалося, залюбки. Нотаріальна кантора його в Одесі мала широку клієнтуру та постачала йому стільки праці, що хтось інший після неї певне не мав би сили на іншу роботу, а М-ло Ф-ч, ледве скінчивши працю в канторі, брався зараз за таку саму книжну національну роботу, та ще й вибирав для себе таку, яка інших зовсім занудила б і до якої у тих часах (при малій кількості свідомих людей) ніхто б не взявся. Так, напр., він перший почав укладати бібліографічний покажчик української літератури, а для того мусів провадити велике листування з українськими письменниками та видавництвами. В своїх листах до письменників він разом із тим висловлював часами, особливо молодшим письменникам, свої завваги щодо їх творів. Через те, що в тих часах у нас не було (чи майже не було) ще своєї критики, був він ніби основником, першим пionіром української критичної літератури та доконував дуже важливe завдання, направляючи працю молодих письменників і заохочуючи їх до неї, бо цілковита відсутність єдинання з читачем, яка тоді була в нас зеичайним явищем, знеохочувала письменників та ослаблювала їх літературну працьовитість.

М-ло Ф-ч також склав перший просторіший російсько-український словник (під псевдонімом «Уманець та Спілка»), в якому в тих часах відчуvalася така величезна потреба.

З одеських громадян зустрічався я ще кілька разів із Климовичем. Був він одним із директорів одеського Товариства Взаємного Кредиту. Зіхавшись якось із Василем Федоровичем Симиренком в Одесі, я заіхав разом із ним до того банку, бо В-ль Ф-ч, знаючи, що той банк заснований переважно українцями, усі свої грошові справи в Одесі полагоджував через нього. При тій нагоді В-ль Ф-ч познайомив мене з Климовичем. Але від тієї першої зустрічі з ним не залишилося в мене ніяких спогадів. Багато років пізніше побачив я вдруге, та й то лише мигцем, Климовича, коли український уряд (не пам'ятаю вже — який) викликав його на посаду міністра фінансів. Побачив я його тоді в почекальні, куди він прийшов, щоб прийняті призначення від вищої влади. Було видно, що страшенно, аж до болю всіх нервів та зміни усього обличчя, хвилювався, — може тому, що сумнівався, чи буде в стані таке доручення виконати, а може й тому, що, приймаючи з патріотичного обовязку, як він розумів, ту посаду, він не співчував із загальною політикою цілого уряду. Бачучи, що йому не до привітань, я тим разом не підійшов до нього, щоб привітатися. Дуже недовго був він на тій посаді та повернувся знову до Одеси.

Довелось мені ближче з ним познайомитися, коли Одесу зайняли французи, а Український Червоний Хрест послав мене туди, як свого уповноваженого. Там пробув я тоді яких три чи чотири місяці, поки Одесу не захопили большевики. Французьке представництво в Одесі підкresлено трималося на боці москалів у їх боротьбі з українцями



М. В. ЛИСЕНКО

(французи лютували на українців за замирення з німцями) і вередувало, закидаючи нам часом одно, а часом зоєсім інше. Одного разу таким черговим закидом проти нас було в нього те, що українську справу ніби висуває сам пролетаріят та що в українському руху зовсім не бере участі буржуазія (закид, який французам підшептували москали).

Хоч це була тільки причіпка, а не справжня причина неприхильності до нас французів, це їх відношення мало тоді таку велику вагу, що в українських колах вирішили інтервенювати в цій справі в французькому представництві і з тією метою були обрали з поміж тодішньої одеської свідомої української буржуазії делегацію з п'яти осіб, яка мала виступити перед французьким представником паном Ансельмом та його помішником паном Фрейденбергом в обороні українських інтересів. До тієї делегації обрано було між іншим Климовича та мене. Через те, що крім Климовича ніхто з членів делегації не володів вільно французькою мовою, йому доручили говорити від делегації.

Приймав делегацію тільки п. Фрейденберг. Климович, теж не зовсім певний у своїй французькій мові, пильно підготовлявся до своєї промови, але, бувши з натури людиню соромливою та самонепевною, почував себе дуже ніякovo, хоч говорив щиро, переконливо й широко. Фрейденберг слухав його з підкреслено недоброзичливим виразом та знехочотю. В політиці гарними та високими словами чи доказами нікого не переконаш: вони вживаються з обовязку, тільки для закраси егоїстичних намірів. До того ж, тоді вже заносилося на те, що французи покинуть Одесу. Річ ясна, що від них ми нічого доброго не добилися. Поверталися ми у пригніченому настрої. Мені з Климовичем припало досить довго йти вдвох в однім напрямі. Одеса тоді, крім самого центру, не освітлювалася. Ночі були темні й хмарні. Вечорами на вулицях часто грабували та роздягали, і не лише тих, хто йшов пішки, а й тих, хто їхав. Не давали спокою сумні думки за майбутнє. Невесела була й наша розмова. Не приходило й на думку мені, що Климовичеві вже залишалося жити так мало.

Невдовзі по тому французи раптово покинули Одесу, а слідом за ними, просто крок за кроком, прийшли більшевики, а властиво григоріївці, що незадовго перед тим були в складі українського війська, але передалися на бік червоних. В Одесі почалися грабунки, труси, арешти та розстріли. Між іншими розстріляно тоді й Климовича, як одного з колишніх українських міністрів, а може й із пімсті когось, хто тепер попав у пани становища, за відмову в банковому кредиті. Упродовж кількох днів розстріляно було тоді в Одесі ще двох міністрів гетьманського уряду: військового — генерала Рогозу й Петра Яковича Дорошенка, що був за гетьмана товаришем міністра народної освіти на правах міністра у справах української культури й мистецтва. Видно було, що вже тоді більшевики тільки приховували свої імперіалістичні та централістичні нахили, виголошуючи на словах для агітації визнання прав України, а одночасно користуючись станом безладдя, щоб нищити чільних українських людей, до якої б партії вони не належали, якого напряму не були б та в якому б українському уряді не брали участі.

В 1896-97 рр. мені довелося перебути зimu в Петербурзі. Тоді я познайомився там з двома давніми київськими громадянами-українцями: Вільямом Людвиговичем Ґеренштамом та Юрієм Юрковичем Цвітковським. Раніш обидва вони вчителювали в Києві та належали до українського товариства, але, коли уряд завзяся «розметати українське київське гніздо», іх переведено було на вчительські ж посади (як видатних педагогів) до Петербургу. У Петербурзі в літературних російських колах, з якими у них були знайомості й звязки, за ними залишилася репутація представників українського громадянства, але в час, про який я згадую, вони лише слідкували за новими працями з українознавства, цілком злившися з російськими літературними колами, і ніякої української роботи, поза щорічною участю в шевченківському святі, не провадили та взагалі не виявляли себе нічим у праці на користь української справи. Не заснували, напр., у Петербурзі української громади, хоч там мешкало дуже багато українців з походження, а між ними і таких, що не були цілком позбавлені патріотичного почуття. Така громада там заснувалася того року, але не з їх ініціативи та без їх участі, а саме зусиллями молодших українців, і та громада розвинула дуже широку та вельми корисну діяльність.

Маємо тут перед собою повчальне явище соціальної психології, коли люди, що в товаристві організованих однодумців були діяльні та виявляли таке велике національне значіння, що уряд визнав потрібним їх із Києва вислати, потрапивши в чуже середовище та залишивши без впливу організованих однодумців, втратили охоту до тієї роботи, а перейнялися чужими інтересами. Трапляються поодинокі люди міцнішої волі, більше сталого почуття, яким громадське попертя непотрібне. І без неї вони в кожних умовах не схилять з обраного раз шляху й не складатимуть рук при роботі, та такі люди, на жаль, є вийнятками. Цей факт навчас, в якій мірі організація та моральна підтримка громадянства необхідні для великої більшості людей.

Наведу ще цікавий факт із життя згаданих двох старших земляків, факт, що виявляє ту саму людську властивість. Згодом, коли можливість сприяла цьому, Вільям Людвигович повернувся на Україну та оселився в Києві. Тут відновив він стари звязки, знову перейнявся українськими інтересами і взявся за українську роботу: співробітничав у «Кіевській Старині» та діяльно допомагав В. П. Науменкові її редактувати. Ю. Ю. Цвітковський залишився у Петербурзі і, хоч принципово тримався української платформи, для України робив дуже мало.

Ще один приклад такої людської властивості знаходимо в особі Данила Лукича Мордовця, який, живучи в Петербурзі, було (особливо після смерті Костомарова) зовсім відійшов від українських справ і не мав своєї ініціативи щось у тому напрямі робити. А тимчасом він визнавав себе українцем і не був позбавлений бажання щось для України робити. Треба було, щоб хтось його до того заоочував та вказував, що саме йому треба робити. Коли в Петербурзі заснувалася громада, він зробився її членом.

З походження Вільям Людвигович був жид, але лютеранського визнання. Історія українського руху знає кілька прикладів щиріх українських патріотів із жидів. Загалом же жиди ставилися й став-

ляться до українства недоброзичливо, навіть вороже, і на багатьох із них тяжить провина, що вони, живучи на Україні та з України, були проти її визволення. Причиною тому є, мабуть, згадки про давні непорозуміння, в яких і жиди були небезвинні. Жидівський народ, як і кожен інший, має свої властиві йому добрі та лихі риси. Дэ лихих рис жидів належить нездатність забувати давні непорозуміння та перебороти в собі почуття ворожості, що на тім грунті виникає, і це з очевидною шкодою для своїх же інтересів.

Те, що Вільям Людвигович переборов у собі ті упередження свого народу та того середовища, серед якого зріс, і почував себе з українцями спорідненим, як природно й повинно бути внаслідок так довгого спільногого співжиття та спільніх місцевих інтересів цих двох народів, свідчить про неабияку силу волі та видатну ясність розуміння, що були властиві Вільямові Людвиговичеві.

К. А. БЕЗКРОВНИЙ.

В. В. СКИДАН.

(Спогади про Кубань).

Після розпорощення чорноморського комітету УСДРП і від'езду С. І. Ерастова до Новоросійська (1908 р.) українське громадське життя в Катеринодарі цілком завмерло. »Навіть за глухих доісторичних часів було тут веселіше, ніж тепер«, — писав мені С. І. Ерастів до Харкова в останнім своїм листі з Катеринодару (під «доісторичними часами» розумілися часи до повстання РУП).

Між категинодарськими українськими громадянами, що з часів РУП з тих чи інших причин не брали активної участі в громадській та політичній праці, було й декілька колишніх членів «старої» чорноморської Громади. Одного з них, а саме В. В. Скидана, я й віддав під час свого двохденного перебування в Катеринодарі восени 1909 р.*)

В. В. Скидан — »пропаща сила«, — так характеризував його в »доісторичних часах« С. І. Ерастів. Демократ, непохитний у своїх переконаннях, а в деяких випадках цілком безкомпромісний, культурний, вдумливий і дуже працездатний — він, як здавалося С. І. Ерастову, »розтринькував« свої сили та здібності на посаді в урядовій установі — кубанськім обласнім правлінні (уже на старість, завдяки заходам наказного отамана М. П. Бабича, його призначили директорм реальної школи там же в Катеринодарі; школа ця утримувалася коштом Кубанського Війська).

Можна не погодитися з думкою С. І. Ерастова щодо »розтринькування« В. В. Скиданом своїх сил, бо на що ж інше міг би він іх ужити продуктивніше за похмурих дореволюційних часів на Кубані? Безперечно, як радник обласного правління, В. В. Скидан зробив значно більше доброго для краю, ніж міг би зробити, як суддя, скажемо, чи адвокат (він був правник). Якщо ж узяти на увагу, що обласне правління орудувало й справами Кубанського Війська з його великими добрами, численними установами й закладами та що належне порядкування цими справами позитивно відбивалося на інтересах Кубанського Війська, то не можна не визнати, що сили та здібності В. В. Скидана придалися козацтву.

Праця В. В. Скидана в обласнім правлінні не спричинилася, звичайно, до радикальних і помітних змін у системі чи методах

*) Після першої революції впродовж чотирьох років мені довелося перебувати за межами Кубанщини.

кермування краєм, та на це й не можна було сподіватись, бо над обласним правлінням, як і над наказним отаманом, стояли ж і управління по справах козацьких військ, і міністерства — в першу чергу військове та внутрішніх справ — і ціла, як казав В. В. Скидан, «Федора» із своїм досконалим апаратом нагляду та викорінювання всього того, що йшло врозріз із московським режимом. В. В. Скидан лише відграв ролю струменя чистого повітря в задушливій атмосфері цієї збюрократизованої установи та, завдяки своєму виливу на своїх колег-радників (козаки-чорноморці), спричинявся до розвязування поточних справ місцевого життя з більшою та пильнішою уважливістю до інтересів краю й війська. Сприятливо для цього обставиною було те, що наказним отаманом був тоді Я. Д. Малама — людина культурна, яка хоч і не була козаком, але не почувала себе чужою на Кубані, цікавилася місцевим життям і брала близько до серця інтереси краю.

Між іншими заходами В. В. Скидана краєвий офіційний орган «Кубанська областна вѣдомости» завдяки своїй неофіційній частині став одною з найцікавіших у ті часи газет з поміж так званих губернськихъ та »областныхъ« »Вѣдомостей«. За редактування Л. М. Мельникова ця газета почала уділяти багато місця та уваги всеобщому освітленню краєвого життя та виявленню його потреб. В. В. Скиданові треба в значній мірі завдячувати й те, що на дение світло була витягнена сумна правда про становище »лиць невоїскового сословія« — некозачої людності Кубанщини, а разом із тим була виявлена та належно оцінена якість директив російського уряду та адміністративної практики місцевих урядових чинників, що їх скермовано було на унеможливлення нормального життя »городовиків«*). Це з його ініціативи Л. М. Мельників — найкомпетентніший знавець правного та господарчого становища некозачого населення Кубанщини — написав був розвідку »Иногородніє въ Кубанской области« і завдяки його ж таки заходам ця, треба сказати, дуже ґрунтовна розвідка з волі наказного отамана була видана кубанським Статистичним Комітетом (р. 1900) і навіть офіційно розіслана по станицях, так би мовити — »до відома та кермування« статистичної адміністрації.

На початку своєї служби в обласнім правлінні В. В. Скидан заходжувався продовжувати працю М. Дикарева**), але з цих заходів нічого не вийшло.

— Віршів я не пробував писати, а тепер переконався, що й етнографа з мене не буде. Отже я нездатний іти за віком, — жартівливо говорив він з цього приводу.

С. І. Ерастів порадив був В. В. Скиданові писати літопис. Він його й писав увесь час, уважаючи це за свій громадянський обов'язок (була б велика шкода, якби цей літопис не зберігся).

*) Термін „городовик“ (перекручене російське слово „иногородній“) дуже давній. Р. 1872 було наказано замість терміну „иногородній“, на означення некозаків, вживати виразу: „лица невоїскового сословія“, але навіть місцева адміністрація цього наказу не виконувала і старий термін зберігся аж до останніх часів.

**) Відомий етнограф. Був на посаді в тім самім обласнім управлінні; мав чимало кореспондентів по станицях.

Характеристичною рисою вдачі В. В. Скидана був його великий і, здавалося, безпідставний, нічим не виправданий оптимізм, що, між іншим, мало гармонізував із його завжди трохи похмурим обличчям. До першої революції він пильно стежив за українським національним рухом, але навіть у той час, коли українські справи були далеко не бліскучими, йому все здавалося, що »скиглiti« нема чого, бо... »все добре«...

Підставою для оптимізму В. В. Скидана була його віра в силу та життєздатність українського народу й працю української наддніпрянської інтелігенції. Зацікавившись з початку так званим »городовицьким питанням« на Кубані, він почав уважно стежити взагалі за переселенським рухом наддніпрянського селянства на Донщину, Північний Кавказ (Кубанщина, Ставропольщина, Терщина) та Астраханщину і завжди корегував »сумний стан« української справи ви слідами своїх спостережень.

— Сорок років у житті національності — казав В. В. Скидан — це, власне, один момент у житті людини. Перші сорок років після скасування кріпацтва народ наш прочумуєався, упродовж наступних сорока років він принаїмні вдвічі збільшив свою територію, а тоді... тоді вже він зачне порядкувати на своїй землі, у своїй хаті, і загнє роги »Федорік«. Все добре, нема чого скиглiti!

Оптимізм ніколи не покидає його.

— Чув, чув про здобутки харківчан (книгарня, банк взаємного кредиту). Це добре! — перші слова, що я їх почув від В. В. Скидана, коли ми привіталися.

— А ось у Катеринодарі — кажу йому — занадто вже невесело після відізду Степана Івановича (Ерастова).

— Чумакуємо! Та це добре... З чумацького воза пересялемо зразу на експрес...

— А експрес той — пытаю — так сам і піде до Катеринодару, щоб повезти »чумаків«?

— Я цього не кажу... Ну, та поговоримо! Побачите, що скиглiti нема чого...

В. В. Скидан мав іще одну рису, що вирізняла його між представниками нечисленної категинодарської козацької інтелігенції тих часів (учителі, адвокати, урядовці). Він не протиставляв Кубанщини Наддніпрянщині, а в боротьбі двох зasad: станової (»козацької«) та національної — обставав за другою, вважаючи козацьку станову позицію за »наїбільшу й найгіршу нашу нісенітницю«, що, на його думку, загрожувала козакам великими неприємностями, регресом і наїті самознищенням.

— Треба становим козацьким фантазіям — казав В. В. Скидан — протиставити потребу пробудження національної свідомості, бо лише національно свідомий народ може виявити політичну активність і свідомо дбати про свою долю. Майбутнє козаків залежить виключно від того, чи зуміють вони перебороти в собі почуття станової відрубності, що затримує життєвий темп Кубанщини. Одним словом, нам, козакам, треба вернутися до традиційного джерела поступу кожного поневоленого народу — до національного відродження.

Вирізнявся він і своїми поглядами на »городовицьке питання«. У той час, коли зрусифікована козацька інтелігенція захоплювалася »козакуванням«, пишалася козацькою станововою замкнутістю і стави-

лася вороже до »городовиків«, що, як здавалося її представникам, спричинялися і до погіршення матеріального добробуту козацтва, і до підупадання в нім »козацького духу«, В. В. Скидануважав збільшення населення Кубанщини коштом наддніпрянського селянства за явище дуже корисне.

— Якщо — казав він — і в городовицькому питанні козаки стоятимуть не на краєвій, а на становій »військовій« позиції, то це свідчиме лише про те, що ми вже загубили й рештки мудrosti своїх дідів.

(»Діди«, переселившись на Кубань, уживали всіх сил, щоб по-більшити людність занятої ними території та зміцнити козацтво прийманням у козаки нових переселенців із Наддніпрянщини).

Так міркуючи, В. В. Скидан мав на увазі інтереси не козацького стану, »козацького духу«, чи Кубанського Війська, а інтереси цілого краю — Кубанщини. На Кубані козакам припали були такі ріжкоманітні добра і в так значній кількості, що вони хоч як того хотіли, не могли їм дати ради власними силами. Для козаків це завдання взагалі було непосильне, а до того й »служба« так їм долягала, що в багатьох випадках вони могли господарити лише прихапцем. Потужний чорнозем, що рік-у-рік забезпечував добрий урожай, степові й гірські пасовища, придатні на скотарство, конярство й вівчарство, громадські і військові ліси, що ними безборонно користувалися козаки, а також загальні природні умовини, що сприяли розвиткові рибальства, бджільництва, птахівництва, садівництва та городництва.

Все це давало козакам цілком вистарчальні засоби до життя. Козаки задовольнялися таким станом річей, були вдоволені з своєї долі і, користуючись »вільностями« та »привілеями«, цілком не думали про те, що Кубанське Військо вже »не держить граници«, що воно, »Військо«, може раптом позбутися свого права на всі свої добра, як позбулися колись у минулому війська: Запорозьке, Чорноморське та Азовське, що загальні обставини життя можуть змінитися та що прийшов уже час подбати про те, щоб усі переселенці з України володіли та користувалися добрами на своїй новій займанщині не на військових, а на інших, доцільніших і міцніших, підставах.

В. В. Скидан, між іншим,уважав, що лише збільшення людності Кубанщини може врятувати її від дального »розшматування«*).

— Що їм? Упораються з чорноморською губернією і почнуть розшматовувати далі, заходяться утірювати »Анайську«, »Карача-сеську«, чи ще якісь там губернії... Хіба ж не ласі шматки?

За його міркуваннями Кубанщині треба було б мати принаймні 10-міліонове населення, щоб належно використовувати всі можливості, що їх ховав цей, дійсно благословений закуток української землі (до першої революції загальна кількість населення Кубанщини не дорівнювала й 3 міліонам душ). І коли Петербург вигадував усілякі скоріони проти нових переселенців на Кубань, а місцева козацька адміністрація — це слухняне знаряддя центральної влади — з властивою їй запобігливістю сеоїми »поясненнями« директив

*) Від території Кубанщини з ініціативи високих петербурзьких урядовців була відрізана смуга побережжя, з якої й утворено чорноморську губернію. Найліпші місця цієї території були розібрани тими ж урядовцями і взагалі впливовими людьми, як „культурные участки“.

центрального уряду, »додатками« до них та власними »циркулярами« усе нацьковувала козацтво проти »лицъ невойскового сословія«, — В. В. Скидан, помічаючи, що різні перепони не стримують переселенського потоку з Наддніпрянщини, невимовно радів. Він лише сушив свою голову роздумуваннями над тим, які с шляхи та способи перебудови громадського життя Кубанщини та як урівноправнити з козаками нових кубанських громадян, цього, як він казав, »цікавого людського матеріалу, що своїми фізичними та духовими якостями дорівнює першим переселенцям«. А переселенці з Наддніпрянщини справді вражали своєю ініціативністю, упертістю в праці та здібностями, завдяки яким навіть за найнесприятливіших правних обставин добробувались до життя в достатках. Треба зауважити, що ці »лица невойскового сословія« вже до першої революції 1905 р. становили половину населення краю і були переважно одного з козаками національного походження.

До чого ж врешті додумався В. В. Скидан у своїх шуканнях способу організації життя на Кубані на засадах згоди між її громадянами?

В. В. Скидан був під великим впливом ідей М. Драгоманова, а міркування останнього щодо кубанських справ вінуважав за »заповіт кубанському козацтву«. Один із багатьох зошитів його »Літопису«, а саме зошит із матеріалами, що торкалися правного становища некозачої людності Кубанщини, навіть починається цим »заповітом«. Зміст його такий:

»Коли вже бажати козацьких порядків, то бажати цілковитої козацької рівності, такої, якої майже ніколи не було в старовину, а яка була тільки в душах ліпших козаків. Чисто козацьке пeràядкування в Чорноморщині як і в інших козацьких землях під Росією, вже річ застаріла, що повинна раніш чи пізніш бути зовсім скасована. На такому ґрунті не може базуватися проповідь нового громадського життя в таких країнах, як Чорноморщина. Звісно, треба завважити, що в таких землях зсталося в житті чи споминах чимало громадського, тօєариського та вільного духу, але все-ж повинно показувати козакам в цих країнах, що треба прямувати не до старого козацтва, а до нового мирного громадського життя, в якім муситимуть мати свою частку й некозаки нарівні з колишніми козаками«.

Наведені міркування М. Драгоманова*) свідчать, що »городвицьке питання« було давнє й наболіле. Та свідчать вони й про те, що М. Драгоманів не спускав з ока й життя на Кубані.

Дійсність кубанських обставин своїми основними лініями била в очі не лише пильному дослідникові народного життя, а й звичайному, більш-менш уважливому його спостерігачеві. Людність Кубанщини поділялася на два стани: козаків та городовиків. Козацькі станиці творили собою колективного »пана-дідича«, а »лица невойскового сословія«, що мешкали в тих самих станицях, були »підданцями«. Перші були організовані у військо і взагалі жили громадським життям; другі перебували на становищі чужинців, незалежно від того, коли вони переселились на Кубань.

*) Див. »Козацькі спомини і громадські потреби в Кубанщині«. („Громада“, ч. 5, Женева, 1882 р.).



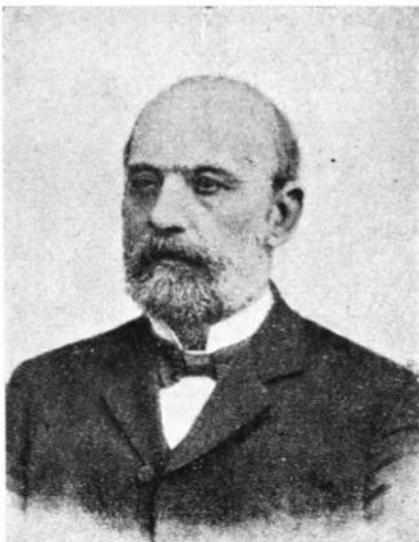
К. П. МИХАЛЬЧУК



І. С. НЕЧУЙ-ЛЕВИЦЬКИЙ



М. Ф. КОМАР(ОВ)



О. І. ЛЕВИЦЬКИЙ

Завдяки поділу населення на стани всебічний розвиток краю натрапляв на всілякі перепони й гальмувався. Ця становість загострювала відносини між козаками й городовиками, утворювала ґрунт для боротьби між ними (навіть фізичної) і врешті спричинялася до повільного здичавіння людей обох станів.

»Заповіт« М. Драгоманова і був тим дороговказом, що ним кермувався В. В. Скидан, шукаючи способів до утворення на Кубані »мирового громадського життя« без підлегlosti однієї групи населення другій, без утиску та взаємної боротьби.

Радикальний спосіб уможливити нормальне життя краю та його розвитку: скасування »Війська«, громадського володіння землею й т. інш., взагалі »розкозачення« — до переведення в життя не надавався. Та цей спосіб з багатьох причин і не був своєчасним і доцільним. В. В. Скидан вважав за єдиний вихід із становища приймати переселенців у козаки, як це було за »лідів«.

— Треба, — казав він, — поволі поширювати межі Війська до меж краю, а спосіб для цього: приймати її приймати »городовиків« у козаки, аж поки козацька людність краю не дійде принаймні до 10 мільйонів душ. Тільки цим шляхом і можна створити з Кубанщини одну органічну цілість. Інші реформи, як земство, тощо, доцільні будуть тільки при цій умові, в противному разі дадуть тільки механічний, крихкий зліпок.

Думку про приймання в козаки пізніших переселенців можна було перевести в життя лише з розказу Петербургу. В. В. Скидан зацікавив був своїм проектом наказного отамана Я. Д. Матаму і той, будучи одного разу в Петербурзі, позондував був ґрунт щодо можливості утворення »мирного життя« на Кубанщині через приймання в козаки певних осіб і груп некозачого населення. На це він дістав там відповідь: »Въ этомъ надобности не ощущается, такъ какъ увеличенія казачьихъ частей не предвидится«.

Наказний отаман, розповівші В. В. Скиданої про свої заходи в Петербурзі і про відповідь, що її там дістав, додав:

— Коментарі зайві. Міркуйте ж, Володимир Васильович, не над тим, як окозачити некозаків, а над тим, як хоć трохи полекшити становище останніх, і то тільки нашими хатніми способами.

Розвідка Л. М. Мельникова та низка статей його й інших авторів у »К. О. В.« і були тими хатніми способами поладнання козацько-городовицьких відносин, що за тогочасних обставин надавалися до переведення.

Іде перед першою революцією 1905 р. можна вже було спостерігати цілковите втихомирення по станицях між обома групами населення. Л. М. Мельников уважав, що притиснуті городовики дійшли вже до такого стану, що навіть втратили здібність пручатися і цілком віддалися на ласку переможця. С. І. Ерастів пояснював утихомирення тим, що станична адміністрація схаменулася й покинула підлюджувати козаків, а В. В. Скиданові здавалося, що і козаки й городовики вже не мають часу на сварки та що перші зрозуміли, що на Кубані всі вони знайдуть місце й матимуть прожиток.

— Золотий час! — казав він. — Ось коли б треба людей... Хоч би десятків зо два добрих козаків послати на Наддніпрянщину... Як колись Головатий пёслав своїх емісарів, щоб закликали переселя-

тись і козаків, і кріпаків. Треба, треба щось робити, бо як »культуртрегери« оговтаються, то...

Інтелігентна верства катеринодарського громадянства складалася переважно з москалів. Представники московської інтелігенції мали добре матеріальне підстави існування, були вдоволені з своїх становищ, цілком життям краю не цікавились, а якщо хто з них і вважав себе покликаним насаджувати »культуру« на Кубані, то в своїй праці такий »культуртрегер« не переступав міської межі, обмежуючись русифікуванням катеринодарців. Проте В. В. Скидан дуже боявся цих, як він казав, »культуртрегерів«, припускаючи, що з часом вони оговтаються, знайдуть шлях до столиць, пов'язуються з москалями - вчителями, священиками, тощо, які творили на Кубані не менш, як десятитисячну, хоч і неорганізовану, армію досвідчених русифікаторів, належно організують цю армію і вже організованим спосібом заходяться коло кубанців.... Він не виключав можливості й того, що »культуртрегери«, докладно ознайомившись з кубанськими можливостями, скермують своїх краян, селян москалів, до перенесення на Кубань.

В. В. Скидан перебільшував загрозу з боку »культуртрегерів«, бо останні в дійсності не мали ніяких зв'язків із своїм народом у Росії. Що ж до наддніпрянських селян (переважно полтавців), то вони так ретельно розвязували »аграрне питання« на Кубані в тій їх частині, що торкалася панських земель, що не знати, чи було б на чому осісти московським хліборобам, якщо б вони й надумались переселятись на Кубань. До речі, більша частина панських земель була вже скуплена селянами-наддніпрянцями ще до першої революції. Вони її часто купували »гуртом«, організовуючись у товариства, переважно за допомогою земельного банку. До революції 1905 р. на Кубані було вже до 1000 городоцицьких селищ-хуторів, що повстали на колишніх панських землях.

В. В. Скидан, звичайно, не міг не помічати й того, як українська з походження козацька інтелігентська молодь все більше й більше переймалася специфічним »козацьким духом«, головними прикметами якого були: національна зрада та велика станова зарозумілість, поєднана з сліпою п'юкою перед начальством.

— Як із бузини, — казав В. В. Скидан, — ніякого будівельного матеріалу не видобудеш, хоч вона й росте у нас велика, так і від сучасної козацької молоді ми нічого путнього не діждемося. Багато і то запеклих, яничарів виховала нам московська школа. Усе це жертви московського режиму й московської »цивілізації«...

Не чекав він нічого путнього і від дуже нечисленної козацької інтелігентської молоді, що перейнялася була московським »демократичним духом«, головними ознаками якого були: служення »високим ідеалам«, а не інтересам власного народу, та сліпий послух перед начальством, але вже партійним. Проте він вірив, що з часом все перемелеться, на Кубанщині зявиться національно свідома інтелігенція і кубанці за дуже короткий час стануть на ноги.

Він не був ніяким »фобом«, але представників московської інтелігенції не шанував і вважав їх за »ушкуйників« та »людей нечесних«.

— Не можна ж припустити, — казав він, — щоб усі вони були сліпі й не бачили, що Кубанщина — не Росія, що вони живуть

серед чужого ім'я народу. Чому вони покинули свій народ і прийшли до нас? Русифікувати?

Не раз і не два В. В. Скидан доводив С. І. Ерастову та І. Т. Ротареві марність іхніх зусиль переконати москалів у тім, що українці »мають право на існування«. А зусилля ті були великі, хоч і не мали ніяких наслідків, за винятком хіба того, що московські ес-ери почали бути посилати своїх представників на обходи шевченківських роковин.

— Не шануємо ми себе, — казав з цього приводу В. В. Скидан. — Чому б нам не вчитися у поляків? Жменька їх живе в Катеринодарі, а хіба ж вони запобігають ласки у москалів? Чи спаде ім'я коли на думку переконувати москалів, що вони, поляки, мають право на існування?

А коли В. Самійленко*) повіз був свій переклад Франкоєвих »Перехресних стежок« В. Короленкові (до Геленджика) в надії, що той переклад Короленко надрукуюс в »Русск-ім Богатств-і«, то С. І. Ерастову, що разом із М. Вороним**) благословили були перекладача на цей крок, довелося вислухати від В. В. Скидана чимало прикрих слів. Дуже делікатний В. Самійленко, наразившись на делікатну відмову делікатного В. Короленка, почував себе незвичайно погано. В. В. Скидан заздалегідь був певний, що з цих заходів нічого не вийде та що Сивенького (псевдонім В. Самійленка) не слід було б ставити в становище, в якім він опинився.

В. В. Скидан стежив за українською й московською літературою. На столі в нього лежали »Кобзар« та »Зівяле листя«, у шафі, між іншими книжками, була й книжка »Историческая Польша и великорусская демократія«. »Землю« Кобилянської та оповідання Стефаніка він оцінював дуже високо. Йому подобалися вірші В. Самійленка та Грабовського, схиляв він свою голову перед працездатністю й відданістю українській справі Б. Грінченка, але завжди злостив С. І. Ерастова та Л. М. Мельникова своїми зауваженнями щодо поетичної Грінченкоєї творчості. Прочитавши оповідання »Міліон« (здається Борецького), в якім розповідалося про те, як доцільно й з якою великою користю можна було б ужити міліон (рублів), коли б він попав у належні руки, В. В. Скидан довгий час відкладав із своєї платні, збираючи потрібну суму, щоб купити собі один білет І-ої внутрішньої позички.

— А може, — казав він, — Б. Грінченко щастливий, може спаде яка виграна на білет, то й буде йому за що видавати свої книжки...

В. В. Скидан був людиною кабінету. Лише з небагатьма громадянами (С. І. Ерастовим, Л. М. Мельниковим, пізніше І. Т. Ротарем та ще з декім) він почував себе вільно, самим собою. Належачи до »Громади« і вважаючи її існування потрібним, він рівночасно ставився до неї без пошанівку і в тіснішому колі громадян називав її »малоросійським ярмарком«. Крім згаданих осіб, що були повязані спільністю переконань, клопоталися про національну справу, стало стежили за українським рухом і в більшій чи меншій мірі

*) Він був на посаді в обласнім правлінні.

**) Він працював у міськім банку в Катеринодарі, де одним із директорів був С. І. Ерастів.

брали в нім участь, до Громади належали й особи, про яких можна було сказати тільки одно: дуже милі люди (Поночовний, Яловий, Семенців, Яновський та інш.). Збори Громади звичайно відбувалися лише тоді, коли вже всі «громадяни» відчували, що «щось ми давненько не збиралися». Ніякої громадської праці Громада не провадила, а на її зборах після вислухання інформації про новини з національного життя присутні просто обмінювалися собі думками щодо тих чи інших питань, що їх висовувало тогочасне, досить одноманітне й небагате на цікаві події, життя*). Група активніших членів Громади творила окрему по суті організацію і, можна сказати, все, що зроблено було на Кубані в національній справі (в широкому розумінні цих слів) упродовж десяти років перед організацією РУП, треба завдячувати саме зазначеній групі громадян, а між ними й В. В. Скіданові.

Нарешті занотую, до речі, ще одну справу, яка торкається не стільки В. В. Скідана, скільки є подробицею з життя С. В. Петлюри на Кубані. Коли прибув гурт колишніх полтавських семінаристів до Катеринодару і повстало питання про працю для них**), С. І. Ерастову впало на думку влаштувати С. В. Петлюру на працю в кубанськім архіві в ролі співробітника Ф. А. Щербіни, якому місцеві урядові чинники доручили написати історію кубанського козацького війська.

Ф. А. Щербіна від українських кол стояв далеко. С. І. Ерастів, знаючи, що в Щербіни, як дуже практичної в житті людини, його слово небагато важитиме, звернувся до В. В. Скідана, як до вільного радника обласного правління, з проханням допомогти в цій справі. В. В. Скідан залагодив усе, що було треба, і, відвідавши С. І. Ерастова, повідомив:

— Все добре. Між іншим Щербіна спитав про кандидата: А онъ что-либо соображаетъ? — «О, — кажу, — соображаетъ!»

Випадково кинуте Ф. А. Щербиною слово «соображаетъ» частенько потім вживалося, коли йшла мова про С. В. Петлюру.

Ось у С. І. Ерастова зібрався невеличкий гурт кубанців, а між іншим і С. В. Петлюра. Останній сидить між двома високими й гіллястими олеандрами та уважно слухає «старих». Вислухав одного, другого, третього й забирає сам слово. Висновок із його промови за теперішнього режиму нема чого й мріяти про скасування станів, про зрівняння городовиків із козаками.

*) „Милі люди“ все ж раз на рік, а саме перед шевченківськими роковинами, сживаючи і навіть виявляючи велику активність. За тиждень чи й за два до свята вони вже клопоталися про його організацію, а якщо роковини доводилося відбувати нелегально, то одні за одними пропонували свої помешкання. На роковини „милі люди“ прибували з усіма своїми чадами й домочадцями, урочисті й перейняті відповідним настроєм. Програма роковин звичайно була така: реферат, декламації, співи, музика — це перша частина свята, що відбувалася в селі; на другу частину помешкання зміняли, — присутні переходили до Ідаельні, де й відбувалася спільна вечірня. Під час вечірі „милі люди“ займалися „політикою“: розпитували про останні новини з українського життя, згадували свої студентські часи (Київ, Харків, Москву), лягали режим і висловлювали свої надії на майбутнє. Вечірня проходила в атмосфері, подібній до тієї, що утворюється на кутю у великій родині. Треба сказати, що між категінодарськими громадянами взагалі завжди панувала „згоде, мир і тишина“ та братерські відносини.

**) Не пригадую, в чиїх саме споминах про С. В. Петлюру говориться, що він приїхав на Кубань із Львова. Це не так, — приїхав він із Полтави.

— А він справді »соображаєть!« — зауважив С. І. Ерастову В. В. Скидан.

— В. Скидан докладно поінформував мене про кубанські справи. Виявилося, що »Кубанщина, наперекір теперішньому режимові, буйно розвивається«, »віднесини між козаками й городовиками поліпшуються«, що після революції »мережа кооперацій все поширюється« та що »коли життя йтиме таким темпом, то за яких двадцять-двадцять п'ять років наша військова хатка сама завалиться«.

Навівши низку фактів, що стверджували його думки, він додав:

— Тільки невідомо, що ж повстане замість нашої військової хатки, бо ні проєкту ніякого, ні будівничих не маємо.

Між іншим тоді ж я почув від нього таке:

— Цими днями був у мене Живило... От, скажу, невикористана енергія! Ви не чули? Залізницю будуватиме! Цікавий проєкт і якщо наши бюрократи та Петербург не перешкодять, то ми таки її матимемо. Грэші? Сьогодні козацтво легко підважити... Ви не знасте історії заснування »Кубанського сільсько-господарського товариства« в Катеринодарі? Знайшлися ентузіясти, що пішли по станицях і по п'ять та по десять тисяч поприносили в основний капітал. Одна біда — нема людей. До управи цієї кооперації обрали дуже милих, ідейних і відданих кооперативні справі працівників, але виявилося, що крім цих якостей потрібні ще знання та досвід. Розкинулися були з своїми складами краму по цілім краю. Апарат кольosalний, видатки величезні. Самого заліза куплено було на Уралі більш, ніж на 100 тисяч рублів, а потім виявилося, що залізо не відповідає місцевим вимогам, що його й дурно ніхто не хоче брати... І так у всьому. Звичайно збанкрутували. Скиглити, правда, нема чого, бо це тільки епізод. Але що людей нема, це таки факт.

»Нема людей« ні на господарському, ні на культурно-національному фронті на Кубані, — такий висновок можна було зробити з інформації В. В. Скидана.

— А коли восени 1911. р. я перебрався на стале життя до Катеринодару і відвідав В. В. Скидана, мені довелося почути від нього й пояснення, чому саме на Кубані не було »людей«, принаймні на культурно-національному фронті.

— Не з того ми починали, — казав він. — Зібрати б тепер колишній наш »малоросійський ярмарок« та й спитати: а що ж ви, свідомі українські громадяни, зробили з своїми дітьми, як ви їх виховали? Ану, давайте звіт і перед Кубанню, і перед цілим нашим народом. Це ж скандал! По-трое, по-четверо, по-п'ятеро дітей було в родині, а не єиросло ні одного, ні одного. я це підкressлю, який не вважав би себе за »руsskого« чи й »істинно-руssкого«. Чи це не скандал? Уявіть собі, що сьогодні в Катеринодарі мали б ми п'ятьдесят-шістьдесят чи й більше душ української інтелігентності молоді... Ви розумієте, яка б це була сила? Дивіться — поляки... Жменька їх живе в Катеринодарі, а чи діти їх змосковщились, стали »руssкими«? Ясно, що нам треба було б насамперед усвідомлювати себе, жінок, дітей своїх, треба було б утворювати українську родину. Але зневірюватися, звичайно, нема чого — це ж тільки дрібний епізод у великому житті народу...

Г. КОЗЛОВСЬКИЙ

З ЖИТТЯ УКРАЇНСЬКОЇ КОЛЬОНІЇ В МОСКВІ В 1900 РР.

(„Українська Музично-Драматична Громада”)

I.

Українська кольонія в Москві в 1900-х роках уявляла з себе ніби державу в державі. У ті часи в Москві жило ѹ працювало щонайменше 18.000 людей, що визнавали себе за українців. Розкидана по величезному місту, уся ця маса в більшості не мала тісного звязку між собою. Як земляки, ходили в гості один до одного, гуртувалися довкола окремих родин, говорили між собою звичайно по російськи.

Багато видатних представників України так зжилися ѹ асимілювалися в Москві, що про Україну згадували лише, коли влітку виїздили до себе на хутори, захоплюючись із вікон вагону красотами краю, »где все обильєм дышет«...

Така характеристика відноситься в першу чергу до тих українців, що, закінчивши вищі школи в столиці, одержали видатні становища в адвокатурі чи в якихось державних установах. Вони складали ніби особливу упривілейовану верству, що не змішувалася з »демократією«, і говорили про себе, що вони родом із »Малоросії«... Але треба було тільки ухилитися вбік від віталень і сальонів цієї, фактично незначної, групи і спіткнутися з середняком, як ви відразу відчували, що тут є добрий ґрунт для національної роботи й що потрібно лише енергійного заклику, щоб усю цю масу захопити ѹ скупчiti кадри розєднаних патріотів.

Українці займали досить помітні становища в усіх державних і приватних установах та підприємствах, ними переповнені були та-ж усі театри, взагалі не було ні одної галузі державного ѹ приватного життя, де не було ѿ українця.

До Москви, як до Мекки, стреміла українська молодь за освітою і знанням. В усіх вищих школах було багато студентів-українців. Не тільки з самої України, а ѹ здалекого Зеленого Клину приїздila сюди українська молодь, щоб, набравшись тут знання та свідомості, віддавати потім надбане рідному краєві та своєму народові.

Найбільше українців притягали спеціальні школи. Костянтинівський Межевий Інститут, Петровсько-Розумовська Академія, Сільсько-господарська школа, Комерційний і Лазарівський східніх мов інститути — були переповнені українцями, і в кулюарах цих вищих шкіл на кожному кроці можна було почuti українську мову.

Вихована на провінції в суровому дусі російської великорідженості, молодь, що прибувала до Москви, в більшості навіть не говорила по українськи. І, тільки опинившись у Москві та ввійшовши

в коло студентів старшого покоління, що дотримувало національних традицій і рідної мови, сини України відразу пробуджувались та ставали щирими й гарячими патріотами. Уже на другий рік перебування в стінах вибраної »альма матер« українська молодь не могла говорити інакше, як по українськи.

При кожній школі було своє земляцтво. Це був легальний спосіб маскувати себе перед пильним доглядом закону й порядку. Заборонити київське, харківське чи інше українське земляцтво, коли пообіч існували саратівське, вятське, симбірське тощо, влада не мала відваги. До того ж політикою, що загрожувала б спокоєві і режимові самодержавності, в цих земляцтвах не займалися. Проте ці студентські гуртки стали одвертими розсадниками націоналізму та прогідниками самостійних тенденцій.

Поміж студентською молоддю чути було українську мову, вона сміливо й одверто підкresлювала свою національну окремішність. Члени земляцтв сходилися на вечірки, влаштовували дискусії, сперечались, співали пісень, по братерському ділилися ріжною поживою, що діставали з дому, допомагали один одному в тяжких хвилинах життя. Але про обеднання широке довший час не було мови. Організаційно всі окремі земляцтва були звязані одно з одним, але фактично були цілковито незалежними одиницями.

За тих часів поміж українцями, принаймні тими, що вчилися в Москві, не помічалося глибшого політичного розподілу. Був лише один поділ — на централістів та федералістів. До перших належали універсанти, друга формація знаходила симпатиків поміж молоддю всіх інших вищих шкіл. Сперечались, полемізували, але в загальній потребі завжди простягали один одному руки, ніколи не доводячи сирави до гострих конфліктів.

Щорічно обеднане українське студентство влаштовувало в усіх салях «Московського Благородного Собрання» традиційний Шевченківський вечір. Цей вечір відбувався під протекторатом заслуженого артиста приватної опери С. І. Зіміна — Вол. Мик. Трубина, українця з Чернігівщини. Його ім'я було для влади гарантією того, що вечір влаштовується виключно з метою благодійною й що весь дохід буде правильно розподілений поміж окремими земляцтвами. Такий вечір підіймав на ноги цілу Москву. Не бути на українському Шевченківському вечорі вважалося за »лихий тон«, і тому вже за тиждень до вечора всі квитки були розпродані. Виступали наньому солісти державних і приватних опер та театрів, співав хор студентів із 400 душ, яким керував концертмайстер Московського Художнього Театру Ілько Сац і який співав українські пісні. Для цього концерту-вечора обеднувалися також українські жінки: хто ж не мав бажання взяти ту чи іншу участь у такому багатомодному вечорі й показати там себе в новому »малоросійському« убранині? Але коли погасали останні вогні в театрі, усе знову засипало до чергового року, до чергового Шевченківського вечора.

II.

Потребу утворити якусь свою легальну національну організацію відчували всі. Але, мабуть, кожний уважав цю справу за нездійсніму мрію.

Була в Москві одна культурна організація, що обєднувала росіян, сербів, поляків, чехів, болгар, українців. Це »Общество Славянской Культуры«, на чолі якого стояв академік Ф. Е. Корш. Кожна нація мала в ньому свою секцію. Влаштовувалися по черзі виклади на наукові теми, звичайно, в російській мові. Тут групувалася українська професура: Пічета, В. М. Хвостов, Б. Кістяківський, Делябарт, Засядько, управлятель Румянцівської бібліотеки Янчук, д-р Дикий, З. Моргулес, адвокат С. М. Хеостов, О. Ф. Саліковський, С. В. Петлюра та інші. Але ця група була обмежена колом, поза яким стояла суцільна стіна численної української кольонії. Студенти школ ставилися байдуже до цієї організації, де не можна було говорити й читати рідною мовою, а багато з студентів, за виключенням необхідної фахової термінології, справді не вміли викладати своїх думок по російськи. Все це були проєодіри молоді, як, наприклад, Петренко, Перфецький, Баер, Ященко, Скуридин, Шихуцький, Доценко й ін.

Цілком певно можна сказати, що єдиним українцем, який тримав звязок з усіма верствами й обертався в гуртках студентської молоді, був кандидат на судові посади Мінченко (пізніше мировий суддя в своєму рідному місті Лохвиці). Усі найскладніші життєві проблеми вирішувалися в покої цієї людини, що мала неетонну сперту. Він »тримав у руках« і свого родича, адвоката С. М. Хвостова, він завжди був у курсі всіх подій української кольонії. До нього зверталися ті, що прибували з спеціальними дорученнями з України, чи ті, що хотіли твердо влаштуватися в Москві. І Хеостов, під його впливом, ніколи не відмовлявся допомогти землякові, ніколи, до речі сказати, не підкреслюючи своєї участі в тій чи іншій справі.

III.

Першу спробу обєднання на ґрунті чистого мистецтва започаткував харківчанин В. П. Овчинників, головний суплер Великого імператорського Театру. Йому пощастило декого згуртувати, та, на жаль, артист — у вузькому розумінні цього слова, він любив багато говорити, дуже добре поставити песьу, але не вмів розпізнавати людей, вносячи сюди цілком несвідомо звичай лаштунків великих театрів. Він сам і песи писав, і костюми шив, відданий був рідному мистецтву цілою душою широго патріота. Раз, багато — два рази на рік, в салі Романова або в Клубі Мисливців влаштовувалися українські вистави. Звичайно, всі білети бували розпродувані. Дохід ініов на придбання театрального майна та оплату артистів. Але кожний такий вечір закінчувався великою сваркою учасників, а іноді ці сварки зривали й саму виставу. Чолові особи трупи, відчуваючи відсутність конкуренції, висували свої неможливі умови, тероризували керманіча, викреслювали із списку учасників небажаних ім'єць і таким чином мало сприяли утворенню сталого осередку. При цьому ж спроби Овчинникова носили характер випадковості. Про необхідність самоорганізації багато говорили, але ніхто не відважувався взяти на себе почин і приклади до цього трохи праці. Коли-небудь гурток виїздив (на масляній чи на Великден) давати виставу на запрошення дирекції Морозівської Мануфактури до села Богородського чи Оріхово-Зуєва. За це гурток діставав 400 карбованців, оплату дороги

їй чудове прийняття з вечерею й танцями. Звичайно афіші друкувалися російською мовою, при чим на заголовку неминуче стояло »Малоросси«. Дуже часто в виставах Овчинникова брали участь артисти великих театрів, але під псевдонімами або під зіркою, з уваги на заборону їх виступів поза своїми театраторами. Варто було щось зробити для того, щоб цю, таку потрібну, організацію якось наладнати.

І ось розпочалися розшуки українців, що своїми індивідуальними здібностями могли б допомогти справі організації музичної Громади та обєднати людей різних напрямків і стану. Ця Громада повинна була відограти переходову роль до створення загальної національної організації.

Я вже зазначав раніш, що українці в Москві розкидані були по всіх установах. Але найбільша після студентів частина їх скупчувалася в торговельних підприємствах. Упродовж недовгого часу з кантторщиків, бухгалтерів та прикажчиків пощастило створити лосить міцний осередок. Панував принцип, що кожний учасник громади повинен був приводити своїх земляків, без огляду на те, чи придатний він був для сцени, чи ні. Для кожного, хто виявив бажання взяти участь у роботі організації, знаходилася праця, що відповідала його здібностям і нахилам. Це був перший крок до створення міцного національного об'єднання. Торговельно-комерційна верства московських українців дала Громаді таких щиріх патріотів і досить добрих виконавців, як Калиберда, Калинина, Маркова, Шевченко, Пажитів, Еннард, Гепнер, Катруц, Ямпольський, Шапошников.

Такий успіх вразив тих, хто вважав себе »поза конкуренцією«. Не обійтися без того, щоб не говорили, що це українці другого сорту, що вони не варти путнього слова. Коли було оголошено про постійні вистави два рази на тиждень, то в Громаді з'явилися ще Є. та О. Шихуцькі, В. Скуридин, М. Музиченко та цілий ряд інших злібних земляків. Один час серед студентства працював В. Ященко, пропагуючи необхідність утворити одну легальну організацію. Незабаром до Громади вступив капітан ґренадірського полку Прохір Зеленців і поручник Несвізького полку Борейша.

Уся активна праця організації Громади скучилася в домі Музиченка. Тому необхідно родині Музиченків та її характеристиці присвятити кілька слів.

IV.

У Музиченків сходились що-суботи. Це був офіційний день їх прийому. Цього дня до них сходилася група знайомих.

Сам господар, Самійло Іванович, мав посаду доглядача в третьому казенному горільчаному складі, посаду відповідальну, що вимагала пильного догляду й уваги. Бували дні, коли він не мав вільної хвилини, щоб забігти додому пообідати, не дивлячись на те, що його помешкання було тут таки, в будинку складу. Зате в суботу або під свято, за рахунок довшого сну в неділю, він не міг відмовити собі приемності побувати в ширшому товаристві своїх земляків.

Сходилася звичайно молодь. Товарищи сина з університету та товаришки двох його доньок. Старша дочка, Маруся, служила кон-прімарі в опері Зіміна, молодша, Галя, кінчала приватну гімназію.

Слава про справді українську гостинність цього дому швидко розійшлася по Москві, і дуже часто поруч із студентськими мундурами в помешканні Музиченків можна було зустрінути типових старообрядців з Рогозької Застави, видатного письменника або просто собі звичайного якогось панка.

Суботи Музиченків були тим приємні, що це були вечірки без примусової штучної етикети, де тактовність господарів і вся обстанова відразу прихилили до себе своєю простотою. На цих вечірках кожний міг найти для себе те, що його найбільше цікавило. Серед маси гостей завжди можна було знайти для себе партнера на шахи, розмови чи танці. Це була в повному розумінні слова богема. Але не та італійська чи французька богема, втиснута в вузькі рамці умовностей, чи очайдушна, нестремна богема, що тримається за сади: що бридкіше, то цікавіше. Ні, це було просто-коректне, привітливе хліbosольство, що трималося старого правила: гість у хату, Бог у хату.

Кого тільки не бувало на цих суботниках! Але найцікавіше те, що дуже часто навіть самі господарі не знали, хто в них сьогодні в гостях.

У пізніших часах таке зборищелюдей постарались би використати для політичної чи якоїсь спекулятивної мети. Але на суботах у Музиченків говорилося про все, тільки не про політику. Хтось грас на фортепяні, інші танцюють, а ще пізніше без диригента й камертону співають українських пісень. Час біжить непомітно. Ось уже господарі запрошують до столу.

Про »стіл« тих часів сьогодні можна говорити, як про легенду. Це не сучасні шматочки хліба, маргариною намазані та паштетовою ковбасою прикриті. Ні, це в буквальному розумінні слова букет ріжних ласощів, мальовничо розложених на численних полулисках. Їж, скільки хочеш, порожніми полулиски ніколи не залишалися — зараз же приносили свіжі порції. Але родина Музиченків не була від жилими типами Гоголя, що нічим, крім грибків та борщу, не цікавилися. Навпаки, всі члени родини мали добру освіту й були досконало виховані. В родині говорили французькою та німецькою мовами, а Маруся ще вчилася й італійської мови. Старий Самійло Іванович нераз примушував червоніти спеціяліста студента, цитуючи перше-ліпше місце з Гомера або Овідія, а, будучи добрим лінгвістом, нераз врятовував студентів у тяжку хвилину іспитів. Музиченки передплачували чимало журналів та газет, і серед них конче одну київську. Застукати зненацька Музиченка в питаннях науки чи чогось нового, модерного — було досить тяжко.

На Київщині Музиченко мав свій хутір. Мене іноді дивувало, як люди такої вдачі могли проміняти наше рідне привілля на таку чужу Москву. На моє запитання С. І., усміхаючись, відповідав:

— Ось коли ви оженитеся та матимете таку родину, як я, ви побачите, що життя майже щодня штовхає вас на компроміси. Ми як-нечиля патріоти, любимо свою Україну, — де ж, як не в Москві, можна виховати дітей у чесному патріотизмі?

Старий мав рацію. Те, чого не можна було б навіть подумати в якійсь Полтаві чи в Києві, свободно можна було робити в Москві. У той час, як у Києві після чергового бенефісу М. К. Заньковецької

багато хто з публіки відсидів довгий час у тюрмі, Москва бучної свободно відсвяткувала століття народин Шевченка.

V.

Досвід показав, що згуртувати людей для якої-будь мети не так тяжко. Значно тяжче втримати цих людей при купі. Треба було про всіх і про все памятати, кожному знайти якусь роботу, взагалі треба було тримати всіх на »гарячій сковороді«, щоб кожний відчував і розумів свою придатність у громадській роботі.

Було порушено питання про випуск афіші в українській мові. Не зважаючи на скептичні зауваження, що, мовляв, не слід зариватися занадто глибоко, що така новина може звернути на себе небажану увагу влади й викличе відповідні репресії проти української акції, все ж вирішено було зробити спробу. В ідалльні в Музиченків виробили першу афішу в українській мові. Тому, що досі всі вечори влаштовувалися під маркою благодійності, інакше кажучи, нелегально, для узаконення права на відбуття вистав було зазначено, що »Українська Музично-Драматична Громада« під орудою такого то виставляє те-то й те-то. Щож до афіш, то існував такий порядок. У »градоначальстві« лежали на барієрі дві теки: афішу треба було покласти в теку »вхідних«, а за три дні вийняти її вже підписану з теки »виходівних«.

Проїшло п'ять днів, а афіші в теці не було. Нічого робити, треба було звертатися до дижурного урядовця.

— А ви хто будете?

— Я — відповіdalnyй розпорядчик Громади.

— А! Це ви? А вас давно чекає урядовець особливих доручень Кузнецов. Зараз зголошу.

Я приготовлявся дати тисячу відповідей на можливі питання. А що, як не дозволять?

Повернувшись дижурний.

— Будь ласка, вас просяєть!

Тремтячи, переступив поріг. Кузнецов встає назустріч.

— Голубчику! Ви самі винні в тому, що затримали. Тут треба дещо засувати. У списках дозволених пес нема »Циганки Ази«.

Довелося розповісти сюжет, походження песни, інсценізацію її за польською повістю Крашевського »Хата за цариною«. Пояснення урядовця цілковито задоволили. Від того часу афіші йшли в українській мові.

VI.

Поява нашої афіші в українській мові викликала сенсацію. Замісьць »Малоросси« стояло: »Українці«. Уся Громада почувала себе іменинником. Почали вишукуватися земляки в таких місцях, де нікому з нас і на думку не спало їх знайти. І серед таких, що з власного почину зявилися до Громади, були найенергійніші люди. На мені лежав обовязок підтримувати температуру, подавати ініціативу та взагалі завжди бути на тому місці, де було найгірше та найтяжче. Я мав велику підтримку серед артистів великих театрів, робітників пера й серед маси трудового елементу. С. І. Зімін не тільки не

відмовляв давати на вечір вільних артистів, але часто дозволяв користуватися своєю костюмерією та декораціями. Газети, завдяки добрим відносинам, охоче друкували наші замітки та оголошення. Я був співробітником газети »Утро России« Рябушинського, журналу »Русский Спортъ«, крім того, редактував газету »Столичная Молва«, що виходила що-понеділка.

Найцікавіше було те, що я жив у Москві, хоч і замельдзаний, але не маючи на це права, бо в дозволі вернутися зза кордону мені ясно було зазначено, що я маю право жити всюди, опріч Києва, Одеси, Харкова, Варшави, Москви й Петербургу. Але я тримався засади: домагайся й дістанеш! І я не помилився. Досить часто доводилося мені відвідувати »градонаачальника« А. А. Андріянова, як у справах газетних, так і в справах Громади. Андріянов завжди розмовляв зо мною про національні питання, підкреслюючи, що він сам дуже співчуває українцям і що його жінка з походження теж українка.

Явочним порядком ми завойовували все нові й нові позиції. Усі чужородні організації повинні були провадити свої збори російською мовою. Ми з самого початку не дотримали цього наказу. Пригадую, на одному зібранні був присутній пристав 2-го арбатьєвого району полковник Жичковський. Він з великою увагою слухав нас і під час перерви сказав мені:

- Вот ви гаваріте по своєму, а я єсьо панімаю. Как ето харашо!
- Бачите! Так ми й далі будемо робити.

VII.

Таким чином український національний рух у Москві йшов двома рівнолежними шляхами: політичним і культурним. Обидві ці течії ішли самостійно, не заважаючи одна одній у роботі. Ніхто не перешкоджав культурникам індивідуально підтримувати той чи інший політичний напрямок, а політики завжди підтримували культурників. Іноді, особливо в періоді виборів до правління земляцтв, запалювався вогонь, але на загальній роботі це не відбивалося. В колах російської інтелігенції повсюди звикли до слова »Україна«, і все рідше можна було чути про »Малороссію«. Пригадую тільки єдиний випадок різкої незгоди між централістами та федералістами. У чім полягало розходження, не памятаю, бо, працюючи в інших галузях, політики не торкався.

Телефонує мені Мінченко й просить чекати його в редакції, куди він заїде, бо ми разом у надзвичайно важких справах мусимо негайно кудись піти. Коло 7. год. веч. прибули ми до Лазарівського Інституту східних мов, де на пропозицію Мінченка зійшлися представники двох ворожих напрямків. Виявилося, що цього разу конфлікт до того загострився, що обидві групи призначили на той самий день окремі традиційні вечори на честь Шевченка. Навіть окремо афіші відрукували, і вони лежали тут-таки на столі. Не тяжко було переконати »ворогів« тим, що можна скільки хочеш сперечатися, вживаючи навіть фізичного характеру аргументів, але у нас є імена й дати, з пошані до яких хоч на годину повинні об'єднатися всі розумні й національно свідомі елементи. Грати на імени народного поета в кожному разі гріх.

— Але ж у нас видруковані афіші! Що ми маємо з ними робити?

— А ось що! — розірвавши на дрібні шматочки обидві афіші, відповів я. — Тепер усі сліди непродуманого чину знищенні. Приступимо до вироблення нового спільнотного програму:

Цього ж вечора вислали телеграму М. Л. Кропивницькому з проханням приїхати до Москви і взяти участь у песі »Назар Стодоля«, що її вирішили ставити в день свята Шевченка. На другий день надійшла телеграфічна згода Кропивницького.

Вистава пройшла з величезним успіхом. Велика саля »Благородного Собрання« була заповнена вщерть, не дивлячись на те, що ціни білетів були підвищені вдвое.

»Назар« ішов у небувалому складі: Сотник — Кропивницький, Назар — Ярешенко, Гнат — Уралов (артист моск. Художеств. Театру), перший сват — Овчинників, другий сват — Бурлака, Гаяля — Пекарська, Стеха — Уралова. У »Вечерницях« на вимоги слухачів »Зузулю« виконували 11 разів. У другому відділі виступав хор із 400 душ, що крім інших співів уперше в Москві виконав кантату »Буть пороги«.

А був момент, що ми ризикували залишитись без хору. Зорганізувати хор узяв на себе Сац. Майже за тиждень перед виставою прибігас до мене дочка Саца й каже, що батько її нагло занедужав і далі не може з нами працювати. Лише встиг я вирядити дочку Саца й не встиг обміркувати, як вийти з скрутного становища, як до кімнати ввійшов відомий київський диригент В. В. Нікитин.

— А я до вас просто з двірця. Міста не знаю, приїхав до вас влаштовуватися.

Таким чином випадок врятував нам справу. Упродовж тижня хор під орудою Нікитина виявив чудеса. Відчувши досвідчену руку диригента, усі підтяглися. Виступ хору був черговою сенсацією дня.

І ще один куріоз з цим хором. Складався він у більшості з студентів та членів Громади. Але на 400 співаків не було ні однієї октави. В. В., все хвилюючись, звертався до мене:

— Дайте мені октаву. Що я робитиму без октави? Просто хоч із Києва виписуй!

І знову випадок виручив. Уже хор став на місця. В. В. суворо похodжає за лаштунками й коли - не - коли випиває чарку (був за ним цей гріх). Але ось він захвилювався, запримітивши двох велетнів, що стоять і дивляться на нас. В. В. не любив, щоб під час роботи були присутні »сторонні мистецтву елементи«.

— А вам чого треба тут?

— Прийшли трохи поспівати.

— А ви ж хто такі будете?

— Ми харківчани, брати рідні.

— Та мені не пашпорти ваші потрібні, а голоси!

— Ми обидва баси - октави...

І справді брати мали змогу показати силу свого голосу. Це були два брати, Іван та Євген Машкови, урядовці московської митниці. З цього дня вони обидва стали членами Громади.

VIII.

Громада ввесь час зростала. Із Криму прибула Лопатина, більше стала до справ жінка інженера казанської залізниці Касаткина. Із Києва перейшов до московського університету Могилевський, закінчивши ляйпцигський університет, прибув В. Станишевський. Але поза цими, все-ж напіваматорами, почали з'являтися і професіонали, як Недоля, П. Карпенко, Борисоглібський, Апраш, так що виникало питання про створення постійного театру. Виконавчих сил було досить, в разі потреби дирекції великих театрів охоче йшли назустріч і давали своїх артистів, особливо охоче йшов назустріч директор приватної опери С. І. Зімін. Правда, він із складу Громади вибирал для себе цінніші сили, а іноді надсилив і сам кого-будь до нас »на пробу« з проханням сповістити його про день виступу. Тоді приходили звичайно його режісери П. Оленін, Н. Тамарін і директор Плотніков і тут же вирішували долю кандидата.

Українців найбільше було в опері Зіміна. Вони стояли там на перших місцях і були улюбленицями публіки. Боюсь, що не зможу тепер подати повного списку артистів - українців, що працювали того часу в Москві.

Великий імператорський театр: С. Борейша, А. Шихуцька - Мінченко, Гладкова, Боначич, Алчевський, Петрів, Трандофілів, Овчинників.

Опера С. І. Зіміна: Степанова - Шевченко, Музиченко, Еарська, Нестерів, Друзяніна, Левицький, Донець, Запорожець, Трубін, Сергієнко, Кипаренко, Люминарський, Бондаренко, Скуба, Лебедів.

Московський Художествений Театр: І. Уралів, Вишнівський, Диків, Хмара.

Малий імператорський театр: Бурлак, Стешнів, Корчак.

Театр Корша: Вишневський, Корсакова, Істоміна.

Театр »Ермітаж«: Гамалій, Пекарська, Вович.

Театр Сабурова: Барвінська, Буряковська.

Сергіївський Народний Дім: Яковлів, Павленко (б. співпрацівник Кропивницького, режісер).

Зазначені тут особи — це лише солісти. Хори, оркестири були переповнені українцями, в Філь гармонії та Консерваторії українців було понад 200 душ.

Звязані контрактами з театрами, вони вважали себе морально зобовязаними як можливо допомагати успіхові й розквітові Громади. Після відізду Нікитина музична частина Громади перейшла до рук Я. Міщанинова. Семинарист з освіти і церковний регент, він притяг нові музично-освічені сили.

Інтенсивна діяльність українських патріотів сильно впливала на тих, хто, здавна живучи в Москві та згубивши звязки з батьківщиною, байдуже ставився до національних справ. По-перше, відбилося це на журналістах і письменниках. Вже чимало з них почали заявляти свою приналежність до України. Виникав навіть проспект утворити при »Обществі д'ятелей періодической печати и литературы« української секції, але, з огляду на існування »О-ва славянської культури«, проект цей перепав.

З поміж московських журналістів, що одверто підкреслювали своє українське походження, памятаю: К. Даниленка (»Русское Слово«).

А. Бондаренка («Столичная Молва»), О. Саліковський («Русскія Вѣдомости»), В. Гиляровський (Дядя Гиляй), Бартошевич, М. Левицький, В. Лехно, О. Лобов, В. Панченко, Ф. Мухар...

Все це професіонали - публіцисти та журналісти, що працювали в періодичній пресі. Також одверто підкреслювали свої симпатії до українського руху письменники: М. Златовратський, Г. Успенський, І. Білоусов, Л. Козловський, Сахновський, С. Голушев (С. Глаголь), П. Крашенінников і багато інших.

Цікаво було довідатись про загальну кількість українців у Москві. Вирішено було зробити загальний перепис, для чого призначили комісарів. Про артистів подбав В. Овчинників, про академічну молодь — Петренко і Ященко, про музичні школи — Я. Міщанинов, я — про письменників, залізниці узяв на себе І. Касатіні, митницю — Е. Mashків, контрольну палату — Волков, адвокатуру та суд — Тесленко, державну контролю — В. Музиченко, торгово-промисловців — Шапошників і Ткаченко. Я й досі не можу забути здивування адвоката С. М. Хвостова, коли я йому піддав висліди нашої колективної статистики. Вона нарахувала кругло 18.000 душ!

IX.

Але найціннішим придбанням для Громади був Л. М. Шура-Бура. Борзенський козак, діловод медичного відділу Віндаво-Рибінської залізниці, що наближався своїм віком до шостого десятка, своєю енергією й працездатністю він вів перед і був зразком для молоді. Він цілком не вмів говорити вільно по російськи, і це було йому лише на користь. Жонатий з росіянкою, він все збирався перевести жінку »в свою віру«. Чи це йому пощастило, не знаю, але родина ця жила в згоді і в мирі. Свій вільний час він присвячував розшукам земляків. Пригадую, як прийшовши на завод Вестінггауз, він просто запитав у швайцара:

— Слухай, у вас є кто-лібо із українцев? Я шукаю своїх земляків.

Швайцар усміхнувся й показав на бухгалтера та на одного з майстрів.

З появою Л. М. працювати стало лекше. Багатої ініціативи й невичерпальної енергії, ця людина для Громади була дуже цінна. Він не любив багато говорити, розумів усе відразу і можна було мати цілковиту певність, що коли за яку справу візьметися Шура-Бура, усе буде зроблено. За останніх днів гетьмана Скоропадського він був управителем Червоного Хреста в Києві. Після розпорядку про обовязкову мову й діловодство в державних установах, до нього, що перед трьома днями вступив лише на посаду, приходить контрольна комісія з москалів. Старший із них починає розмову по російськи. Л. М. перебиває його:

— Пробачте мені, добродію, не маю чести знати, хто ви, але я не розумію вашої мови й не маю права говорити з вами чужою мовою ...

Х.

100-літні роковини уродин Т. Г. Шевченка стали великою подією в житті української кольонії Москви. Вони дали почин до дальнього розвитку культурної діяльності Гуртка.

Приготування до свята розпочалися заздалегідь. І знову думка про щось грандіозне, гідне пам'яті великого поета зародилася в тім самім помешканні на Дівочому Полі. Багато говорили, ще більше гаяли часу на фантазії та гадки. Але в принципі постановили вжити всіх сил до того, щоб гідно відзначити історичну дату. Треба було заручитися співробітництвом місцевих сил. Але як до цього пійти? Чи багато російської публіки цікавиться творами «мужицького поета?» Та й узагалі, чи знають його? Вихід знайшли. Серед лавників московської міської думи був такий Шамін, Мясник із Таганки, людина, що багато читала, він завжди відгукувався на ріжні культурні починки. Треба було тільки потелефонувати йому та висловити здивовання, чому досі на такому-то будинку, при такій-то вулиці, де тоді-то мешкав такий-то лісъменник, нічна пропамятної дошки, і Шамін на черговому засіданні думи ставить питання руба:

— Чи відомо московській міській думі, що там-то й там-то тоді-то мешкав такий-то? Коли ні, то прошу думу прийняти це до відому й призначити на пропамятну дошку відповідну суму.

Усі пропозиції Шаміна такого характеру дума приймала одноголосно. Ось до цього Шаміна й звернувся я з пропозицією порушити питання на засіданні думи про Шевченкієське свято. Йому наступній річниці слід уделити увагу вже тому, щоб у нашій культурі й поступу хоч малим замоліти старі гріхи, які були заподіяні поетові-страдникові. Шамін поставився з великим зацікавленням до питання й пообіцяв на першому ж засіданні думи поставити справу на колеса». Умовилися, що до нього прибульть представники української кольонії, яка вибере окремий комітет. Тепер треба було переконати українських аристократів узятися за цю справу. Перший, до кого я звернувся, був адвокат С. М. Хвостов. Звернувся я до нього тому, що він був рухливіший від інших і іноді за його допомогою щастливо дещо зробити.

— Що ви? — запитав С. М., вислухавши мене. — Та хто вам дозволить у Москві влаштовувати таку імпрезу?

Я заявив, що столична дума візьме участь у святі.

Таким маневром пощастило зрушити з місця тяжку українську артилерію.

За кілька днів Хвостов закликав до себе найвидатніших представників української кольонії: Зійшлися Делябарт, В. Хвостов, В. Кістяківський, д-р Дикій, Засядько, управитель Румянцівської бібліотеки Янчук, головний супфлер Великого театру Овчинників, представники студентських земляцтв. На цих сходинах обрали комітет, звичайно, на чолі з С. М. Хвостовим.

Робота швидко посунулася вперед. Шамін працював ні за страх, а за совість. Незабаром створився величезний комітет, у склад якого ввійшли представники української кольонії, міської думи, московського земства, «О-ва любителей россійской словесности», «О-ва

слов. культури», »О-ва ім. Острюєського« і багато інших російських культурних та наукових організацій.

Проф. Засядько взяв на себе організацію хору з молоді, кожний член комітету одержав спеціальні доручення. Шамін в імені міської думи ввійшов у зносини з Нижегородською міською управою, яка обіцяла прислати на свято свого представника.

Святкування 100-х роковин народин українського поета прибрало маніфестаційний характер. Про нього писали всі газети й утворилося таке становище, що влада вже не могла заборонити »маніфестації«, бо боялася скандалу, що міг набрати форм скандалу світового.

Наблизився день свята. Виставова комісія зібрала багато цікавих памяток, за якими, за особистий рахунок Шаміна, вислали студентів тим етапом, яким свого часу йшов Шевченко. Вони повинні були зібрати відомості, справки, речі, звязані з памяттю Шевченка, і все це було виставлене для огляду численної публіки. »Літературно-художественний кружокъ«, головою якого був кн. Сумбатов (Южин), віддав для користування свої помешкання на цілих три дні.

Урочисто пройшли шевченківські дні у Москві. До столиці на свято памяті українського поета прибули делегати з Києва, Полтави та інших міст України..

Не можу, на жаль, намалювати навіть найменшої картинки свят, бо перед двома днями до свята прийшов до мене пристав 2-ї Арбатської часті й з наказу »градонаочальника« арештував мене на 100 днів. Приводом була якась ніби стаття в »Столичн'їй Мольві«, яку я редактував. Однаке тиждень після свята мене випустили з арешту.

Чув я тільки, що шевченківські дні пройшли чудово. З цього приводу з ініціативи членів нашого українського комітету видали спеціальний збірник. Багатобарвну обкладинку друкували в Ляйпцигу. У цьому збірнику можна знайти докладний опис історичних шевченківських днів у Москві. Велике погруддя поета встановлено у єніцях та квітах. Першого дня численні делегації мюнхенські проходили попри погруддя, прикрашуючи його вінцями та квітами. Було прочитано багато рефератів, привітальних телеграм і листів. Виступали росіянини, українці, поляки і багато інших представників різних народів. Свято відчинив голова обєднаного комітету і Т-ва Словянської Культури, академік Корщ.

XI.

Шевченківські свята, що гомоном пронеслися по цілій Росії і знайшли відгук також поза межами Росії, сприяли пожвавленню діяльності української кольонії. По виході в світ шевченківського збірника виникла думка видати український грубий журнал. Журнал повинен був звичайно виходити в російській мові, бо необхідно було пробивати стіну неуцтва не в себе вдома, а серед чужих. Знову зібралися тісніший гурток, обговорили всі подробиці і незабаром побачила світ перша книжка українського місячника »Украинская Жизнь«, під редакцією О. Саліковського за відповідальністю студента Шереметинського. Журнал не був органом якоїсь одної партії, а позапартійним національним органом. Крім Саліковського та С. Петлюри, друкували в ньому статті помірковані і радикали. Довко-

ла журналу згуртувалася вся культурна національна інтелігенція не тільки Москви, але й інших міст Росії та України.

Така-то була Москва. Те, що заборонялося на Україні, в Москві проходило свободно. Говорили, що градоначальник Москви Андріянів співчуває українському рухові, бо жонатий з українкою. Так це, чи не так, — у всякому разі культурне життя українців у Москві проходило живавим темпом. Українська маса росла не днями, а годинами. Школа малярства, будівництва та різьбарства, а також Строганівська школа, де теж було багато українців, час-на-час влаштовували вистави своїх праць. Великою популярністю користувався тоді молодий художник - маляр Дмитрів (походив із Ахтирки на Харківщині), особливо завдяки портретові Шевченка, що його придбав відомий потім меценат мистецтва Бахрушин.

Необхідно було щось зробити для того, щоб справді згуртувати всю кольонію в одно ціле. Упродовж трьох вечорів у Музиченка обговорювали статут українського товариства »Громада«. Статут виробили, але не кожний підпис був добрий для влади. Шурі-Бурі доручили зібрати 9 підписів. Перший підписався під ним, звичайно, він сам. Другим підписав Янчук, далі д-р Дикий, С. Хвостов, за ними пішли вже інші.

Тричі повертали статут для перерібки. І тільки під назвою »Кобзар« у третій редакції він був затверджений. Тепер настала змога згуртувати всю кольонію в своїй національній організації, на чолі якої став С. М. Хвостов. Адвокат з фаху, що мав велику практику, матеріально незалежний поміщик із Полтавщини, він користувався популярністю серед українців, як людина, що може багато допомогти, але не величиться тим. Він не соромився признаватись, що цілком забув свою рідну мову. Відкриваючи перші збори »Кобзаря«, він сказав по російськи:

— Панове, ми досягнули свого. Ми маємо свій куток, свою організацію. Багато з нас, у тому й я, на превеликий сором, не знаємо рідної мови. Але нехай це нас не бентежить. При доброму бажанні й постійних зустрічах один з одним ми швидко це направимо. Будьмо говорити так, як уміємо, але будьмо українцями в ділах!

І справді, в недовгому часі він подав приклад, що при бажанні можна вивчити свою рідну мову. З приходом більшевиків на Україну він став там жертвою червоного терору.

Янчук, завжди урівноважений, спокійний, ніколи не сперечався й не любив багато говорити, а коли й говорив, то пошепки. До цього привчили його обовязки управителя Румянцівської бібліотеки, де голосно розмовляти сурово заборонялося. Довга, вже досить сива борода надавала йому патріярхального вигляду. Янчук ніколи не відмовлявся від активної громадської роботи. Його не треба було агітувати, ще менше треба було щось йому пояснювати. З одного слова він підписав статут »Кобзаря«, не критикуючи його й не пророкуючи наперед успіху чи неуспіху справи.

XII.

Я майже щодня бував у бібліотеці. Янчук справді знатував »своїх володіння« здовж і вглиб. Він питав мене, що я студію, і пегайно розшукував потрібні мені матеріали. І на зборах він бував так само зосереджено-мовчазний. Янчук користувався великою популярністю й симпатіями членів української московської кольонії. Але він ніколи не втручався в справи Громади й активної участі в її житті не брав.

У прем'єра Великого імператорського театру О. Боначича теж коли-не-коли сходився гурток українців. У склад цього звичайно обмеженого гуртка входили артисти, письменники, артисти-маляри. Якогось усталеного дня не було, все залежало від того, чи вільний був сам господар. Із постійних його гостей памятаю Овчинникова, Дмитрієва, Скуридину, Петрова, Янчука. Болгарин з походження, син небагатого кольоніста з Харківщини, він свою театральну кар'єру почав хористом у театрі Суходольського. Тоді він співав баритоном. З часом у нього виявився близкучий тенор, і він швидко визначився, ставши на перше місце в імператорській опері. Коронною ролею його була партія Германа в »Піковій Дамі«. Він до того поріднився з українцями, що вважав себе »конечним додатком до українського народу«. Жонатий був з чистокровною українкою з Харкова М. І. Скуридиною. Пізніше він купив на Харківщині досить великий маєток і вільного часу виїздив туди з ким-небудь із друзів на полювання.

Боначич охоче допомагав українській молоді і часто виступав у концертах »поза традиційним абонаментом«. Робив це він широко, без упрошувань, аби тільки дозволяв йому на це вільний час. У проти-венстві до інших оперових артистів, що цікавилися виключно своїми аріями та успіхами, О. П. багато читав, цитував на память твори навіть менш відомих українських поетів, уважно слідкував за українськими музичними новинами.

Багато з видатних російських артистів великих сцен розпочинали свою кар'єру саме в українських трупах, при чому майбутнім знаменитостям особливо щастливо в цьому напрямку в трупі Л. Суходольського. Від нього перейшли до Зіміна бас М. Донець і баритон Бондаренко. Обидва вони користувалися в публіки завжди успіхом. В українській кольонії їх дуже любили.

Коли для Громади участь великих артистів була великою під才是真正ю й робила касу, то для самих артистів кожен іх український виступ бував також святом. Вони широко радівали, що не забули звязку з батьківщиною і раді були хоч деколи прислужитися своїй національній організації.

XIII.

Влітку українська кольонія розіїздилася. Молоді — на вакації, старі — у відпустки. Життя ніби завмирадло. Але це тільки так здавалося. Члени Громади, що з тих чи інших причин залишалися в Москві, продовжували влаштовувати вистави у літнісъкових пригородах. Але це були вистави, так сказати, поза програмом.

Як тільки дні починали зменшуватися, з усіх кутків України над-

ходили листи до тих, що залишилися в Москві, з проханням найти кімнату, повідомити, що намічено до вистави, хто прибув із нових і т. д. Це безсумнівний факт тісного єднання між усіма, однаково зацікавленими в розквіті національної справи, хоч би й далеко від батьківщини.

Під кінець вакацій майже щодня доводилося виходити до поїздів і зустрічати приїджих. Виглядало на життя великої родини. Усі милі, усі дорогі, усі раді. Кожний прибував з дому з цілим запасом домашніх продуктів. Наставала пора ходження в гості, на вечірки. Знову ж таки без ріжниці партійної принадлежності. Чай, іноді щось і міцніше, закуски, співи, оповідання про життя дома — звичайні програми таких вечірок. На них любив бувати С. Петлюра. Схиливши голову, він слухав оповідань когось, із приїджих. Сам рідко говорив, хіба що про щось запитував. Але його дуже поважали за його такт і вміння провадити розмову. Він умів бути цікавим співбесідником, умів говорити живо й захоплено.

Найзавзятішими дискутантами на єсіх зібраннях були два «принципіялісти», як іх прозвали — Перфецький і Баєр.. Їх бувало хлібом не годуй, тільки б дискутувати!

Добрим промовцем виявив себе на зібраннях Петренко, що прибув до Москви за науковою з берегів Амуру. Не погано говорив Ященко. Було ще й більше здібних молодацьків, але пам'ять зраджує мене і я не можу тепер пригадати їх імен.

XIV.

Українська публіцистика розгорнулася в Москві з моментом виходу в світ власного журналу. Появу «Української Жизни», як кожний почин українців, всі зустріли вичікуюче-обережно. Але швидко журнал показав себе, як всесторонній національний орган, і до нього потяглися всі, хто бажав висловитися з того чи іншого приводу. Тільки тоді виявилося, що українська кольонія в Москві має не тільки досить культурних сил, але що й серед корінного населення Москви має своїх прихильників і щиріх друзів. Адже російський поет, колишній кравець І. О. Білоусов, зробив свою літературу карієру, а разом із нею придбав матеріальне забезпечення, завдяки перекладам багатьох творів Шевченка на російську мову!

Крім рафінованих робітників думки й пера, в особі громадських діячів і вчених з великим стажем, до журналу, як до провідної зірки, потяглась молодь. Багато з видатних тепер публіцистів і фільмософів почали свою пробу на сторінках «Укр. Жизни».

Треба зазначити, що журнал «Укр. Жизнь» пощастило заснувати завдяки заходам групи московських старожилів. Кожний, хто міг, вніс якусь суму на фонд. Так утворено основний капітал і справа почалася. Не думаю, що акціонери, вносячи свої уділи, рахували на дивіденду. Навпаки, зібраний на початку капітал час-від-часу потребував нових резервів і дехто вносив свої уділи по кілька разів.

Українська справа завойовувала собі міцну позицію в Москві. Пригадую, як до мене в редакцію приходили досі невідомі дрібні службовики Олександровської залізниці й прохали порадити їм адвоката, кончє українця, бо ім, українцям, не годиться звертатися за

допомогою до чужинців. Це мене так зворушило, що я й досі без хвилювання не можу згадувати того, вже давно минулого.

Проєктували ще створити своє економічне товариство, та не знаю, чи щось із того проєкту вийшло, бо я вже тоді примушений був покинути Москву.

— — —

Ось такі деякі сторінки національної роботи в Москві, у самому центрі російської культури, у тій Москві, до голосу й думки якої уважно прислуховувалася ціла величезна Росія. Завдяки Громаді посилився живчик нашого національного життя, пожвавилася діяльність книгарні «Основа», власник якої пригадав, що він теж українець і діло його колись засновувалось теж із патріотичною метою. Збільшився попит на оригінальну українську літературу, нові вірші Чупринки декламовано навіть у російських родинах.

Як приємно мене вразило, коли мене, як гостя в одного купця з Замоскворіччя, господар зустрів такими віршами:

Праця єдина з неволі нас вирве,

Нумо ж до праці, брати!

— Спеціально для вас вивчив, — додав він.

Вірш, звичайно, був виголослений з московським акцентом.

Д. ДОРОШЕНКО.

ЗПЕРЕД ТРИДЦЯТИ ЛІТ.

(До історії заснування „Przeglądu Krajowego“ в Києві)

Діялося це в Києві коло 30 років тому. Прийшов до мене Вячеслав Липинський, з яким я недавно перед тим познайомився, і запросив узяти участь, як гость, у зізді польської інтелігенції з Правобережжя, прихильної до українського національного руху. Зaproшенний був так само й покійний Ф. П. Матушевський. Ми обидва, як представники »лівобережців« (властиво лівобережцем був тільки я, бо Матушевський був родом із черкаського повіту на Київщині), мали репрезентувати загальний український рух у його осередку — Києві.

Зізд був, само собою розуміється, нелегальний і відбувався в просторому помешканні панства Вольських на Фундуклеївській вулиці, ч. 10, на другому подвірі, де було багато ріжних контор і крамниць, так що частий і численний вхід та вихід з помешкання не звертав на себе особливої уваги. А щоб забезпечити конспірацію ще більше, учасники зізду зранку до ночі не виходили з помешкання, і так цілий день перебували в гостиннім домі Вольських, обідаючи в них і вечеряючи. Сам пан Стефан Вольський, здається, не брав участі в руху, що його започаткував Липинський, і в справах зізду відогравав лише роль господаря дому, але душою цілої тої акції була його дружина, покійна вже Францішка Вольська (з дому Васютинських), жінка надзвичайної енергії, гаряча прихильниця ідей Липинського, так само, як і її обидві доньки, панна Софія і панна Марія, які одначе, як іще дуже молоді дівчата, тільки помагали тоді мамі пристати численних гостей.

Зпоміж учасників зізду пригадую таких осіб: Вячеслава Липинського, Антонія Станевича (з Луцька), Францішку Вольську, Антонія (з Козятиня) і Францішка (з Уманщини) Васютинських, Едварда Пашковського (писменник, писав під псевдонімом „*Czarny Jegomość*“), Леона Радзієвського (що був офіційним редактором »Кіевской Мысли«), Тадеуша Михальського, Ясенецького (з Поділля), графа Володимира Грохольського, графа Люідгара Грохольського, Богдана Ярошевського, Адама Рокицького (з Уманщини), Людвіка Сідлецького (з Уманщини), Котовича (з Поділля), Мазараки... Інших, на жаль, не можу вже пригадати, а всього учасників зізду було, як казали, коло 35.

Наради провадив Липинський, і відбувалися вони в мовах польській і українській, якою всі учасники без виїмки дуже добре віто-

діли. Не памятаю сьогодні по 30 літах точно змісту промов і дискусій, але памятаю, що говорено було головно про національні відносини на Україні, спеціально ж про відносини польсько-українські, дискутовано про становище, яке б мали заняти учасники зізду щодо українського руху, про напрямок «територіальний» і про справу національної автономії для польського елементу на Україні, а також про програму діяльності на майбутнє. Учасники зізду ухвалили засади співпраці з загально-українським національним рухом. На початку нарад зізду Липинський виголосив реферат на тему „*Nasze stanowisko na Rusi-Ukrainie*“, який потім був поширений серед польського громадянства на Правобережжі під назвою „*Nobilis Ruthenus*“. Текст цього реферату подаю тут у копії, що її ласкаво передав мені пан посол Я. Гофман:

NOBILIS RUTHENUS

NASZE STANOWISKO NA RUSI-UKRAINIE.

(Zagajenie prywatnego zebrania w K... w lutym 1909 r.).

Szanowni Państwo!

Pierwszym punktem porządku dziennego jest kwestja naszego programu, kwestja ujęcia w formę logiczną tych uczuć i tej idei, która nam tu wszystkich przywiodła, która nam tu wszystkim przyświeca.

Jakież są hasła nasze? Jaką jest nasza idea?

Pytanie to uważam za kardynalne — bo program, forma sama idei bezpośrednio wypłyńą, do treści same się przystosują.

Zebralismy się tu, proszę Państwa, synowie wszyscy tej ziemi naszej, synowie jednej matki Ukrainy. Stojmy tu obok siebie Ukrainscy o kulturze polskiej i Polacy „gente Rutheni“, na tej Ukraine zrodzeni. Wspólną więc nam jest jedna Ojczyzna i wspólną nam jest jedna kultura, dzieli zaś nas poczucie przynależności narodowej. I w tej wspólności, i w tym podziale odbijają się w nas dzieje tej naszej ziemi — jej niedola, jej ruina dugoletnia, w której utraciła oma wielu i to nienajgorszych swych synów.

Nie będę tu mówić, jak się to stało, bo tu o chwilę obecną mi chodzi. Pragnąłbym, byśmy w chwili tej nie w słowa się bawili, lecz w czynów stal uderzyli i dlatego streszczać się będę.

Bo, proszę Państwa, żyjemy w chwili osobliwej... Osobliwą jest ona dla kraju naszego — dla Ukrainy, osobliwą jest ona dla kraju, z któregośmy kulturę i język przyjęli — dla Polski, osobliwą jest ona w reszcie dla naszego więzienia wspólnego, dla tej zmory, która nam tu wszystkim żyć nie daje — dla Rosji.

Stanowczo bowiem psuje się coś w tem wielkim więzieniu narodów. Potężna wielka próba odnowienia, odbudowania państwa rosyjskiego na nowych podstawach w morzu krwi zatopioną została, i próba ta wszystkie „rosyjskie“ narody zawiodła. Teraz następuje rozkład, zgnilizna, i z góry i z dołu... Państwo, które podbojami rosło, które nie na narodzie żadnym, a więc i nie na narodzie rosyjskim, lecz na sys-

mie samodzierżawno-biuurokratycznym się budowało, dziś, gdy ten system zbankrutował, upada razem z systemem.

I nie podźwigną go zapewne narody podbite, bo przecież w życiu tych narodów wzerala się Rosja gwałtem i rozbojem, przekupstwem i deprawacją. Do nas na Ukrainę przyszła ona po Perejasławskiej umowie w 1654 r. w formie demokratycznego cesaryzmu; przyszła, by zapomocą mas ludowych pobić kulturalniejsze i panowaniu obcemu przeciwne warstwy wyższe, by zaprąść je do swego rydwantu, a potem warstwy te w swe sługi pokorne obróciwszy i opieką swą otoczywszy, oddać im w nagrodę lud własny na pożarcie. I gdy do chłopa naszego Rosja przemawiała, jako „car wostocznyj prawosławnyj“, który lud od „panów“ uchroni, to jednocześnie panom lewobrzeżnym „rang i majetnosti“ za posłuszeństwo obiecywała, a panów prawobrzeżnych Targowicą kupiła. W rezultacie zdeprawowała ona naród zupełnie i doprowadziła go do takiego stanu upadku, w jakim go widzimy obecnie.

Polska w tym procesie podboju przez państwo rosyjskie była szcześliwszą. Posiadając życiem państwowem wyrobioną kulturę, posiadając polityczno-państwową ideę i synów wiernych, którzy tej idei zginąć nie dali, wyszła ona z procesu „obrusienja“ (w szerokim znaczeniu tego słowa pojednego) obronną ręką. W łonie jej jednak odbył się innego rodzaju wielki przewrót wewnętrzny.

Z państwa bowiem podbojowego, które mieczem o bramy Kijowa uderzało i które od morza do morza sięgać pragnęło — stała się Polska narodem; wróciła ona i wraca coraz bardziej do swej kolebki pierwotnej, Polski etnograficznej; grupuje się ona koło rdzenia narodu: ludu polskiego, by rósć i rozwijać się dalej na tej skale niespożytej, na tym jedynym niezwruszonym i trwałym fundamencie. Umarła Polska szlachecko-państwowa, narodziła się Polska ludowo-narodowa; niezmienią i trwała pozostała tylko idea; idea Kościuszków, Mickiewiczów, idea wolnego swobodnego narodu.

Nie umarła jednak, nie bacząc na ruinę ciężką, straszliwą, i nasza ukraińska idea. Polała i ona Sybir krwią swych synów wiernych, a chociaż się zdawało, że z Mazepą koniec poczęła, odrodziła się jednak w XIX st. Iskra, geniuszem Szewczenki wzniecona, pożar żądzy wolności w uśpionej duszy narodu wznieciła. I zbudził się do życia nowego nasz naród żywcem pogrzebany — ogień wybuchnął z gaszonego, lecz nieugaszonego popieliska. Ruch ukraiński zdobywa coraz więcej adeptów, idea nasza przywiecać pocyna już nie jednostkom, lecz całym grupom społecznym i za tą ideą życia świadomego, życia ludzkiego pójdzie nasz naród, bo nie było w dziejach przykładu, by narody, które ducha swego, istoty swojej nie zatraciły, żywcem pogrzebać się dały.

Żyjemy więc, proszę Państwa, w chwili osobliwej: chwili wzmożonego rozkładu państwa rosyjskiego, chwili przeradzania się, „uludwiania się“, że tak powiem, polskiej kultury i samego pojęcia polskości, chwili wreszcie narodowego odrodzenia Ukrainy. I te trzy czynniki działają z siłą przemożną na nas, synów Ukrainy, w polskiej kulturze wychowanych i w państwie rosyjskiem mieszkających; wpływają na kształtowanie się życia naszego, na rozwój naszych tu społecznych kierunków.

A więc mamy kierunek z Rosją państwową związany, kierunek,

który od Targowicy swój początek wiedzie i który, zachowując polskie formy, chce je pogodzić z ideą rosyjską w kraju naszym ukraińskim i chce na spółce, na złączeniu się z rosyjskim elementem reakcyjnym — istnienie swe i polskość swą oprzeć. Jest to kierunek konserwatywnokrajowy.

Drugi kierunek, u nas bodaj najliczniejszy, nie może się pogodzić z faktem śmierci Polski państowej. Pragnąłby on tu, na naszej Ukrainie, być zawsze „na kresach“ i tymi „kresami“ jak za dawnych czasów rządzić, zapominając, że nie można walczyć z koniecznością dziejową i że nie w p o d b i j a n i u „k r e s ó w“ leży prawdziwa, w duszy Polski cierpiącej wyśniała, wielka polska idea... Jest to kierunek narodowo-demokratyczny, czyli wszechpolski, kierunek jeszcze niezróżniczowany, który jednak silą rzeczy, dzięki słabości elementu polskiego tu u nas, będzie dążył do zgody z reakcjonizmem państwowo-rosyjskim przeciwko wspólnemu z ich punktu widzenia wrogowi: wolnemu i nie pragnącemu być ani rosyjskim, ani polskim sługą, zmarływych stająco narodowi ukraińskiemu.

Trzeci kierunek, ogólnem mianem polskiego postępu ochrzczony, nie utożsamiający polskości z wszechpolskością, wahaj się narazie między specyficznie rosyjskim kosmopolityzmem, a sympatiami do ukraińska; kierunek to t. zw. „inteligentski“, pozbawiony gruntu — mas ludowych polskich, jest na ogół mglisty i dość chwiejny.

Czwarty wreszcie kierunek, kierunek nasz, któremu niech mi wolno będzie, nazwawszy go dla odróżnienia od innych „k r a j o w o d e m o k r a t y c z n y m“, chwil kilka poświęcić.

Pewna część nas tu, w tej sali zebranych, z pochodzenia do spłoszczonej szlachty ukraińskiej należących, uważa się za Ukraińców. Czy znaczy to jednak, byśmy pragnęli zukrainizować wszystką spłoszoną szlachtę ukraińską tu u nas? Bynajmniej. Poczucie bowiem przynależności narodowej z uczucia wypływa i tylko uczuciem, a nie pochodzeniem, kulturą lub językiem się mierzy. Wszak Irlandzicy, po angielsku mówiący i angielską kulturą do szpiku kości przesiąknięci, za Irlandczyków jednak, a nie za Anglików się uważają; wszak w dziejach odrodzenia Finlandji zeszwedczona szlachta fińska ogólną rolę odegrała i gdy jedna część do narodowości swych przodków powróciła, druga, dla Finlandji, a nie dla Szwecji, pracując, szwedzką jednak z kultury i narodowości pozostała.

My — szlachta miejsowa tutejsza, od wieków na tej ziemi osiadła, z narodem ukraińskim pochodzeniem, krwią i potem, którymśmy te Ojczyznę naszą wspólnie polewali, związani jesteśmy; z Polską łączy nas język towarzyski, kultura i tradycje państowe. I gdy dziś część nas, na tych tradycjach państwowo-kulturalnych i języku wspólnym się opierając, za polską, narodowo się uważa, — my, którzy Ukrainscami jesteśmy, zabronić jej tego nie mamy prawa. Lecz również i oni nie mają prawa zabronić nam po synowsku kochać nasz kraj ojczysty, nie mają prawa, uznając tylko polskie, negować nasze miejskie, tutejsze ukraińskie tradycje i nie mają wreszcie prawa, w imię tego, że się dziadowie nasi swego narodu wyparli, kazać i nam być obcymi dla sponiewieranego narodu naszego i to w chwili, gdy naród ten pomocy naszej, swych synów, potrzebuje. Renegatami jednak nie są oni, i renegatami nie je-

steśmy my. Jesteśmy bowiem tu wszyscy wytworem tylko tych specjalnych warunków, w jakich kraj nasz się znajduje; dalszym ciągiem niejednolitych, p r z e p o ł o w i o n y c h jego dziejów.

Lecz, proszę Państwa, nie jesteśmy tu wszyscy, czy się za Ukraińców, czy się za Polaków uważamy — kolonistami; wszyscy tu jesteśmy obywatelami kraju jednego i wszyscy tu obowiązki względem kraju tego i ludu naszego, z którego pracy fizycznej żyjemy, mamy.

U was, panowie Polacy, praca dla dobra kraju i ludu naszego na poczuciu tylko obowiązku społecznego się opiera, u nas, Ukrainów, prócz tego i z poczucia przynależności narodowej wypływa, — istota jednak pozostała ta sama.

I na tej pracy wspólnej opiera się nasz wspólny program społeczny, wypływa z niej nasz wspólny kierunek, który nazwą krajowo-demokratycznego oznaczyłem. Jakie formy w stosunku do trzech czynników społecznych w kraju naszym działających — Rosji, Polski i Ukrainy — przyjąć on powinien?

A więc w stosunku do państwa rosyjskiego, widząc, jak zgubnym dla narodów podbitych był system, na centralizmie państwowym oparty, musimy z natury rzeczy popierać wszelkimi siłami d e c e n t r a l i s t y c z n e dążenie ludu i inteligencji ukraińskiej, od żądania autonomii Ukrainy począwszy. Tembardziej, że my tu mamy tradycje niepodległościowe; ojcowie nasi za te tradycje krew swą przelewać umieli i my te tradycje w formie żądań autonomicznych powinniśmy przekazać narodowi ukraińskiemu, narodowi, który w wielkiej części, wraz z warstwami wyższemi, i te tradycje polityczne zatracił.

Lecz w swej pracy dla ludu ukraińskiego, głównie do podniesienia jego kultury duchowej, dopomóż winniśmy. Nie negujemy oczywiście pracy ekonomicznej — to jest podstawa, fundament, lecz tylko f u n d a m e n t, na nim dopiero gmach pełnego prawdziwie l u d z k i e g o życia budować należy. I to koniecznie, bo już dawno wiadomym było, że „nie o chlebie tylko człowiek żyje“; a biorąc nasze teraźniejsze realne stosunki, nie zapominajmy, iż dopomagając do wytwarzania się li tylko ekonomicznie zadowolonej warstwy włościańskiej, a nie dając jej kultury życia duchowego, dopomagamy tworzeniu się twierdzy ciemnoty, opory najstraszniejszej reakcji. O tem zaś, że kultura, życie duchowe tylko na gruncie narodowym i w formach narodowych wśród mas rozwijać się może, o tym chyba Państwu przypominać nie potrzebuje.

Popierać więc kulturę n a r o d o w ą u k r a i ń s k ą, przyspieszyć tę chwilę, gdy kraj nasz przestanie być wielkim śmiertnikiem narodów, ich „kresami“ i „okrainami“, a swem własnym narodowo-świadodzeniem, ludziem życiem żyć poczniemy — chcemy.

Do obecnego jednak ruchu ukraińskiego przychodzimy ze swymi ideami, ze swymi pojęciami. Zwracamy się w swej pracy do Matki Ukrainy, jej synowie, nie po zdobycze i nagrody dla siebie, lecz przychodzimy do naszej opuszczonej ojczyzny z podarunkiem synowskim — z tym dobytkiem kulturalnym, któryśmy na jej ruinach i z jej dotychczas uszczerbkiem u obcych bogów zdobywali. Zwrócić nagromadzony u nas kapitał pracy fizycznej ludu naszego w formie kultury naszej temu ludowi chcemy.

Nie asymilujemy się więc, nie poddajemy się biernie działaniu

masy, lecz przychodzimy do niej ze swym czynem, ze swem słowem. I to jest właśnie ten łącznik między nami, Ukraina nami, w polskiej kulturze wychowaniemi, i wam, Polakami ukraińskiego pochodzenia. Bo my, Ukraińcami siebie nazywając, nie z obozu do obozu przychodzimy, nie zaprząćcami, swojej przeszłości się wypierającymi jesteśmy, jeno w duszy swej iskrę świądomości narodowej wzniecamy, a dla dobra narodu swego tę przeszłość obracając, na tym gruncie jedności kulturalnej i wspólnej przeszłości dziejowej pracować razem możemy.

A więc popierać samodzielność kulturalną i polityczną narodu ukraińskiego pragniemy, — i z tego wypływa nasz stosunek do Polski.

Bo popierając ideę samodzielności polityczno-kulturalnej narodu ukraińskiego, osłabiając przez to istniejącą państwość rosyjską, nie możemy wskrzeszać umarłej państwości polskiej, państwości, która w rezultacie krom szkoły politycznej nic obydwom narodom nie przyniosła i którą w jej formie historycznej „od morza do morza“ sami Polacy już jako przeżytek odrzucają. Zwalczając więc wszelkie zakusy pewnej części społeczeństwa polskiego do rządzenia nami, szlachta tutejszą i narodem ukraińskim, popierać jednocześnie wszelkimi siłami, chcemy dążenia narodu polskiego do życia wolnego, do życia samodzielnego, dążenia takie same, jakie popieramy w narodzie ukraińskim. Wierzymy przy tem, że jedni bez drugich nic zrobić nie potrafimy, że bez połączenia sił rozbici zostaniemy, że musimy dla zdobycia lepszej долi iść ręka w rękę. Lecz czy możlią jest zgoda, — czy da się zasypać ta przepaść, którą wykopała między temi narodami historja?

Proszę Państwa, to od nas zależy. Powtarzam z naciskiem całym: to od nas zależy, a postaram się zaraz to twierdzenie udowodnić.

Bo rzuemy tylko okiem na to wielkie laboratorium nienawiści i walki polsko-ukraińskiej — na Galicję. Kto tam walczy: czy naród polski z narodem ukraińskim? Bynajmniej. Walczą tam szerokie masy ludu ukraińskiego pod komendą swych fanatycznych często przywódców ze swemi klasami wyższemi, a w pierwszym rzędzie ze swą spolszoną szlachtą, która, lud swój porzuciwszy i wszelkiej łączności z nim się wyparłszy, zrobiła ze swego interesu klasowego i n t e r e s n a r o d o w y p o l s k i.

I cóż tam widzimy? Stańczyk, konserwatysta Bobrzyński, przedstawiciel szlachty, która tam w Polsce dla ludu swego pracowała i siłę tego ludu poznała, pragnie zgody z Ukraińcami, a t. zw. podolacy, czyli szlachta wschodnio-galicyjska, przeciwko temu wraz z wszechpolakami protestują i polska młodzież we Lwowie zgniętymi jajami namiestnika obrzuca.

Sprawdziła się bowiem co do tej szlachty wschodnio-galicyjskiej przepowiednia wojewody kijowskiego Adama Kisielą, który, zastanawiając się nad losem swych współbraci, pożarem powstania Chmielnickiego przestraszonych, zapytywał przyszłość wtedy ciemną: „Azaliśmy (a mówił on o szlachcie ukraińskiej) mamy iść za pachołków do panów górnych (polskich) senatorów?“ I tak się tam w Galicji stało: potomkowie dawnych bojarów halickich narzędziem i pachołkami już nie senatorów, lecz różnych szowinistycznych krzykaczy, którym o teki i posady austriackie chodzi, się stali.

I dlatego słabe tam są na zgodę widoki, bo, proszę Państwa, walka ludu ze swemi wyższemi warstwami, które mu nic nie dając, interesów obcego silniejszego narodu li tylko bronią, jest straszną — a przykład Irlandja z jej wynalazkiem — bojkotem i terrorem agrarnym.

Czy my tu, na prawobrzeżnej Ukrainie, do tego samego mamy doprowadzić? Czy porzuciwszy nasz lud ukraiński na pastwę Poczajowa, ze swych interesów stanowych mamy zrobić interes narodowy polski i wołać do wyczerpanego straszną walką z niebezpiecznym wrogiem teutońskim narodu polskiego: podtrzymajcie nas, bo my tu polskość „na kresach” bronimy.

I jeżeli tak się stanie, jeśli spolszczonej szlachcie ukraińskiej ze swego stanowego interesu i ze swego leniwstwa społecznego zrobi interes narodowy polski, o przywództwo nad sobą przedstawicielom i obrońcom „interesów narodowych” — wszechpolakom odda i, mówiąc słowami Kisiela, ich „pachołkiem” się stanie, to wtenczas o zgodzie nie może być mowy, i wtenczas albo oni nas przy pomocy rządzących sfer rosyjskich (boć przecie sił wszechpolskich nie starczy) niszczyć będą, albo my ich wraz z najazdem moskiewskim się pozbędziemy; lecz wtenczas znów między dwoma bratniami narodami przepaść straszna na wieki wykopaną zostanie.

Ale my jesteśmy pewni, że inaczej się stanie, bo nie wierzmy, by potomkowie tych, którzy w powstaniach „za naszą i waszą wolność” walczyli, co ze „złotą hramotą” do ludu ukraińskiego szli, by ci dziś żandarma rosyjskiego dla obrony polskiego „stanu posiadania” wołały, by sztykami rosyjskimi swych miedz bronić pragnęli.

Wierzymy natomiast, że nie będzie u nas walki między narodami polskim i ukraińskim, bo my właśnie do tej walki nie dopuścimy. Bo pracując wspólnie i my, którzy się za Ukraińców uważamy, i panowie, którzy Polakami jesteście, dla dobra ludu ukraińskiego — pokażemy narodowi ukraińskiemu, że my swój obowiązek społeczny spełniamy, że my od pracy, od obowiązków swych się nie uchylamy i że w pracy tej razem idąc, my imienia ukraińskiego, a panowie imienia polskiego dla celów swych stanowych nie nadużywamy.

A pracę tą panowie nauczycie lud ukraiński szanować imię polskie, my zaś, ze swym narodem żyjąc i walcząc, pokażemy mu, że jednak nie wszystka spolszczonej szlachcie ukraińska obca z ducha narodowi się stała.

I tem rozbijemy zachcianki nacjonalistów, z jednej i z drugiej strony pragnących na przeciwnościach klasowych oprzeć walkę narodowościową. Zadamy pracę wspólną klam słowom nacjonalistów polskich i nacjonalistów ukraińskich, którzy by chcieli wmówić swoim narodom, że każdy ukrainiec — to hajdamaka, a każdy polak — to szlachcic pasorzyt. Pokażemy natomiast narodowi polskiemu cierpiący tu nad Dnieprem naród ukraiński, a narodowi ukraińskiemu cierpiący hen nad Wisłą naród polski. I pokażemy im wspólne drogi do wspólnego celu — woli i swobody wiadające. A dając narodowi ukraińskiemu kulturę, dopomagając, by stał się on również starszemu bratu swemu — kroczyć będziemy ku temu celowi jako równi z równymi i wolni z wolnymi...

Після дискусій ухвалено було підтримувати українські домагання в сфері культурно-просвітній: заведення науки українською

мовою по народніх школах, заложення читалень, піддержування видавництва часописів і книжок українською мовою з обсягу сільського господарства й кооперації, взагалі — працювати над піднесенням культурного рівня народної маси в українськім національнім дусі, щоб та маса бачила й розуміла, що в особі земельних власників-панів має вона своїх натуральних приятелів, помічників, дорадників і керманичів у громадському житті. З метою поглиблення й поширення ідеї співпраці польської шляхти та інтелігенції на Україні з українським національним рухом, постановлено було заснувати в Києві спеціальний часопис польською мовою в дусі прийнятих зіздом ухвал.

По закінчені зізду відбувся 21. лютого ст. ст.*) спільній бенкет в готелі „François“, на який запрошено більше українців »лівобережних«, чи взагалі православних. Були тоді, пригадую, крім мене й Матушевського, ще Є. Х. Чикаленко, С. О. Єфремов і ще кілька осіб. Виголошували промови, співали, а Едвард Пашковський пригравав на клявірі.

Які ж були практичні наслідки зізду і цілої акції Липинського? Як відомо, Липинський мріяв про те, щоб усі представники колись спольщеної шляхти на Україні, або такі, що через довге життя на українській землі перейнялися деяким українським духом, щоб усі вони просто перейшли до українського національного табору. Але цього не сталося. Тільки меншість присутніх на зізді в лютому 1909. року визнала себе остаточно за українців. До таких належали перш за все сам Липинський, Вольська, Ярошевський, Сідлецький і ще кілька. Більшість залишилася тільки симпатиками українського руху. Але деякі ухвали зізду характеру практичного були до великої міри здійснені. Заложили фонд і на зібрані кошти почав виходити у Києві ще в кінці квітня того ж 1909. року двотижневик „Przegląd Krajowy“, присвячений справам політичним, громадським, економічним і літературним.

Думка про видання місцевого часопису, присвяченого ідеї польсько-українського зближення і співпраці, була в Києві не новою. Про це думав іще А. Gorzałczyński**), пізніше — відомий київський поет Володимир Висоцький, але тодішні політичні відносини в Росії не давали змоги ті наміри здійснити. Тільки в кінці р. 1906. появився у Києві тижневик „Świt“, підписуваний Ромуальдом Ногицьким (далі підписували його по черзі І. Кноте і Р. Нейман) і видаваний у дусі, зближенному до Р. Р. S., виразно українофільському. Через Б. Ярошевського був прийнятий в число співробітників „Świtu“ й я (між ін., я вмістив там статтю про В. Антоновича). Окрім Ярошевського й мене з українців писав у „Świecie“ Василь Доманицький. Але „Świt“ через недостачу коштів довго не протримався***).

„Przegląd Krajowy“ був забезпечений також лише до кінця 1909. р. і далі вже не виходив. Його було видано 14 чисел. Іще перед ви-

*) Цю дату, як і взагалі точніше окреслення часу зізду, беру з щоденника Є. Х. Чикаленка, де є згадка про цей зізд: „Щоденник“, Львів, 1931, ст. 68-70.

**) Gorzałczyński почав в р. 1862 видавати в Києві „Przeklady pisarzy małorosyjskich“, але видав тільки перший випуск (Кіјów, 1862, ст. 148 in 8") перекладів з Шевченка, а до заповідженого перекладів з Квітки й Марка-Вовчка не дійшло.

***) „Świt“ писав, що „ci, którzy stanęli pod jego sztandarem, czują się obywatielami Ukrainy“.

ходом ч. 1 був поширений проспект „*Przeglądu Krajowego*”, який по-даю тут з копії, знов таки ласково уделеноі паном послом Я. Гофманом.

**PROSPEKT TYGODNIA POLITYCZNEGO,
SPOŁECZNO-EKONOMICZNEGO I LITERACKIEGO
„PRZEGLĄD KRAJOWY”.**

W imię dobra Kraju naszego, mając na celu podniesienie duchowo-kulturalne i ekonomiczne, pragnąc, by kwiatem bujnym zakwitło życie ludzkie na naszej szerokiej Rusi-Ukrainie — podejmujemy pracę naszą.

Za rdzennych bowiem i odwiecznych kraju tego mieszkańców, a nie za przybyszów-kolonistów się uważały, bośmy w kraju ten nasz duszą i sercem od pokoleń całych wrośli i życiem jego nadal żyć chcemy. Obywatelami Rusi-Ukrainy, pojętej, jako jednostka terytorialno-narodowa, jesteśmy. Stąd wypływają obowiązki nasze i praca nasza społeczna, którą w piśmie naszym skupić i jej cele i drogi oświetlić pragniemy. Lecz przedewszystkiem o dokładne poznanie warunków, w jakich kraju nasz się znajduje i w jakich pracować społecznie zmuszeni jesteśmy, chodzić nam będzie.

To też w pierwszym społeczno-politycznym dziale naszego pisma znajdzie wierne, możliwie wszechstronne odzwierciedlenie życie krajobrazowe bez różnic form narodowościowych, w jakie się ono u nas przybleka. A więc obok starannego notowania faktów z życia odradzającego się ludu narodu ukraińskiego, którego, jako warstwa więcej zamożna i oświecona, mamy obowiązki kulturalno-społeczne, — pilnie śledzić będziemy za życiem polskim tu u nas, zaznaczając jednocześnie przejawy życia innych narodowości, nasz kraj zamieszkałych. Przyświecać zaś w tem zawsze nam będzie idea dobra kraju naszego, każdy więc, choćby najmniejszy wysiłek, choćby najdrobniejszy przejaw pracy społecznej, która to, dobro mając na celu — ku temu celowi dąży, podjęty przez obywateli naszego kraju, znajdzie natychmiast szczytry oddźwięk w piśmie naszym. Zgodne bowiem i w formy kultury zachodniej ujęte współżycie poszczególnych narodowości, Ruś-Ukrainę zamieszkujących, budować chcemy nie na podstawach wyłączności egoizmów narodowych, lecz na wzajemnych wymianie usług, na pracy wspólnej, ku podźwignięciu ogólnego życia społecznego tu u nas skierowanej. I dlatego występuwać będziemy przeciwko wszelkiemu, z zewnątrz płynącemu negowaniu potrzeb naszego kraju w imię poza krajowych tendencyj, — szczególnie zaś, jeśli dążności te, grając na istniejących w kraju naszym różnicach narodowych i religijnych, chciałyby te różnice dla celów swych wyzyskać. Pragniemy bowiem, by wszyscy, bez względu na to, za kogo się narodowo uważają, byli w równych prawach, lecz i o równych obowiązkach obywatelami naszego kraju. Obok skrzętnego notowania faktów życia społecznego, pragniemy, choć w skromnych narazie rozmiarach, odzwierciedlić nasze życie duchowe. Zadanie to spełniać będzie dział literacko-naukowy. Zamieszczać tam będziemy utwory pisarzy polskich, przyczem szczególną uwagę zwróciśmy na miejscową twórczość literacką. Pojmując znaczenie kultury polskiej dla kraju naszego, szczególną uwagę zwróciśmy na momenty dziejów naszych, gdy kultura polska zapładniała życie nasze miejskie bogatszemi, zachodniemi formami, no-

wemi ideami, gdy nastroiwszy lutnię poezji polskiej na melodję ukraińską, odzwierciadlała naszą Ruś-Ukrainę w „ukraińskiej” szkole poetów polskich, gdy odbudowywała jej przeszłość w dziełach tych historyków polskich, którzy nasz kraj wiernie umiłowali, gdy z humanitarneini ideami krzemienieckimi przynosiła nam wzór obywatela kraju. Następnie podawać tam będziemy w przekładach utwory literatury ukraińskiej jak najmłodszej, z doby odrodzenia, tak też i dawnej, z wieków ubiegłych.

Od działu ściśle literackiego przechodzimy do działu naukowego. W nim również dominujące miejsce pracom naukowym, ze wszystkich gałęzi wiedzy o kraju naszym traktujących, udzielać pragniemy. Badaniom więc przeszłości, społecznym i przyrodniczym, dotyczącym ziemi naszej, łamy działu naukowego szeroko otwórzmy zamierzamy.

Rozumiejąc wreszcie znaczenie pracy ekonomicznej, mającej na celu podniesienie dobrobytu ogólnego i wyzyskanie bogactw naturalnych kraju, stworzymy w piśmie naszem specjalny dział ekonomiczny, wyłącznie interesom ekonomicznym kraju poświęcony. Przyczem, z natury rzeczy, szczególnie uwzględniać będziemy rolnictwo. I tu zwracając baczna uwagę na wszelkie próby i dążności ku ulepszeniu gospodarki włościańskiej skierowane i notując skrzętnie wszystkie usiłowania, w tym kierunku przez rolników naszych podejmowane, śledzić będącym jednocześnie za postępem rolnictwa krajowego wogół. Dając zaś w miarę możliwości opisy lepszych gospodarstw krajowych, będziemy starać się skoordynować w pewną całość wysiłki, w tym zakresie podejmowane, i stworzymy dla planowej dyskusji łamy pisma naszego.

Z wiarą w potrzebę takiego organu, jakim być pragnie „Przegląd Krajowy”, zabieramy się do pracy. Jesteśmy głęboko przeświadczeni, że hasła nasze znajdą oddźwięk wśród tych, którzy swemi zasługami dla kraju szczycić się pragną. Wierzymy, że te tradycje kulturalne, które podnosić zamierzamy i którym służycić chceemy, społeczeństwo nasze nieprzerwanie snuć będzie i że nie zechce ono, zapoznając hasła, dobro kraju mające na celu, wydziedziczyć wiecznej Ojców naszych ziemi.

Prenumerata „Przeglądu Krajowego” wynosi: w Kijowie, w Cesarstwie i Królestwie: rocznie rb. 6, półrocznie rb. 3, kwartalnie rb. 1,50.

W Galicji: rocznie 18 kr., półrocznie 9 kr., kwart. 4,50.

W Poznańskiem: rocznie 15 mk., półrocznie 7 m. 50 f., kwartalnie 3 m. 75 f.

Cena numeru pojedyńczego: kop. 15.

Adres Redakcji i Administracji: Kijów, Funduklejowska, Nr. 10, m. 4.

Prenumeratę przyjmuje w Kijowie, oprócz Administracji „Przeglądu Krajowego”, księgarnia Leona Idzikowskiego — Kreszczatyk 29.

Numer pierwszy wyjdzie z druku w końcu kwietnia roku bież.

Odpowiedzialny Redaktor i wydawca L. Radziejowski.

Kijów, w kwietniu 1909.

Хоч, як редактор і видавець „*Przeglądu*”, підписувався Леон Радзейовський, але душою видання і фактичним його редактором був сам Липинський, а його помічниками були Богдан Ярошевський (1869—1914) і Юрій Янковський („*Olgierd Bulba*“). Журнал був ре-

дагований надзвичайно талановито. Він зібрав коло себе видатні сили (місцеві й позамісцеві) польські, українські й білоруські. З авторів писали з одного боку: Леон Радзейовський, Леон Васілевський (про Холмщину), Юлій Бжозовський, Ричард Ватенбург; з другого: Сергій Єфремов, В. Доманицький, Б. Лепкий; у відділі економічному писав Ст. Вольський, В. Стефанський, Станіслав Липинський (брат Вячеслава). З білорусів писали Вацлав Івановський і Юрій Янковський. Брав близьчу участь у журналі й я. Річ ясна, найбільше працював сам Липинський, що був тоді саме в розkvіті своїх сил і таланту.

У вступній статті в ч. 1, яке з'явилось 30. квітня (13. травня) 1909. року, був накреслений програма журналу. „Przegląd Krajowy“ мав „zjednoczyć wszystkich tych, którzy istotnie za obywateli Ukrainy się uważają, a nie za czasowych jej mieszkańców i przybyszów... W pismie naszym pracować będziemy my, Polacy i Ukrainer (Rusini) o kulturze polskiej, we wspólnych — z formami polskiej kultury związanych — tradycjach wychowani. Zachowywać więc będziemy kontakt z kulturą polską, zdążając równomiernie z ruchem narodowym ludu naszego. Dla wyświetlenia życia kraju naszego chętnie głosu udzielać będziemy Polakom i Ukraińcom, poza naszą grupą stojącym...“

W dziedzinie stosunków polityki narodowej, stwierdzając istniejący już fakt zróżniczkania żywiołu kulturalnego polskiego u nas, sądzimy, że ten żywioł polski w kraju naszym, przeważnie ze szlachty złożony, zajmuje tu stanowisko identyczne ze stanowiskiem szlachty szwedzkiej w Finlandii, która, dla ludu swego i kraju z pozykiem wielkim pracując, w jednej swej części szwedzką narodowo pozostała, podczas gdy druga do narodowości swych przodków powróciła.

Co do osadników polskich, spotykanych na Podolu i w innych okolicach kraju, to podkreślamy, że stojąc na gruncie obywatelstwa Ukrainy i uważając ich za swych współobywateli, pamiętać zawsze będziemy o ich potrzebach narodowo-kulturalnych narowni z identycznymi potrzebami ludu ukraińskiego.

Przeświadczeni zaś o tem jesteśmy, że odrodzający się lud-naród ukraiński w ludzie-narodzie polskim winien mieć nie wroga, lecz sąsiada przyjaciela i brata“.

Пізніше, в ч. 8., в статті „Nasz terytorializm“ L. Radziejowski писав, що „pamiętając o naszych sprawach narodowych i dając do polskiej autonomii kulturalnej na Ukrainie, musimy pamiętać o swoich obowiązkach obywateli Ukrainy i pracować powinniśmy dla tego ludu ukraińskiego i jego rozwoju w imię zasad: redde, quod debes“.

Я навмисне навів ці цитати, щоб показати, що „Przegląd Krajowy“ дійсно боронив засад, які були проголошені учасниками київського зізду в лютому 1909. року.

Засноване на підставі ухвали зізду видавництво популярних українських книжок випустило кілька дуже добрих з кожного погляду книжок найкращих українських популяризаторів (В. Доманицького та ін.) з обсягу сільського господарства й кооперації.

До деякої міри відгуком зізду 1909. р. було видання в 1909. р. в Києві дуже гарного альманаху „Rocznik Polsko-Ukraiński“ під редакцією Едварда Лігоцького і Тадеуша Міхальського, а також заложення ще в році 1909. у Києві »Товариства прихильників миру«, до якого ввійшли з польського боку: проф. Тритшель, д-р Козловський, д-р Румшевич, з українського — Ольга Косачева (Олена

К. Я. БЕЗКРОВНИЙ



Ф. П. МАТУШЕВСЬКИЙ

Пчілка), Л. Жебуньов, гр. Мих. Тишкевич та інші. А в р. 1912. заходами д-ра Йосифа Юркевича, Францішки Вольської, Людвика Сідлецького і Вячеслава Липинського було видано дуже показний історичний збірник „*Z dziejów Ukrainy*“, окрасою якого були монографії Липинського, що становили львину частину цілого збірника.

Не маю на думці входити на цім місці в оцінку тої української течії в житті польського громадянства на Україні, що мала своєм яскравим виявом зізд 1909. року в Києві. Я хотів лише пригадати те, що діялося коло 30 років тому і що записало в усіхому разі гарну сторінку в історії польсько-українських відносин на Наддніпрянській Україні.

Ф. МАТУШЕВСЬКИЙ

ІЗ ЩОДЕННИКА УКРАЇНСЬКОГО ПОСЛА.

2-го березня ц. р. минуло рівно 19 літ, як на грецьку землю ступила Українська Надзвичайна Дипломатичча Місія, щоб по кількох століттях перерви знову навязати старі зносини між Україною та Грецією.

Праця Місії в державі, що не визнала тоді України, не була показною. Порівнюючи з голосними воєнними подіями, що тоді відбувалися на Україні і що залишили невмирущу славу героймовій самопожертві українських лицарів, з крові яких саме тоді народжувався наш міт ХХ. століття, — загадки про Місію видгаються сірими, безцвітними.

Та, не дивлячись на це, я вважаю за свій обовязок довести до загального відому це започаткування наших закордонних зносин, як однієї з фрагментів нової української історії. Тим паче, що, як мечі відомо, архів Місії загинув безслідно.

Головою Місії був мій покійний Батько — Федір Паєлович Матушевський. Я, тоді 14-літній хлопець, разом із ним в Аtenах бувши, зберіг його щоденник, що є єдиним джерелом відомостей про працю тієї першої Місії.

Ставлячи суверіні етичні вимоги до всіх проявів національного життя українського народу, Батько дивився на Українську Державу тільки з українського, ідеалістично-національного і безкомпромісового погляду.

Подавочи до друку частину цього щоденника, хочу виконати хоч дрібну частку моого святого обовязку перед пам'яттю Батька. Значну частину цього обовязку взяв на себе і гідно виконав під час харківського просцесу „Союзу Визволення України” мій молодший брат Борис, боронячи пам'ять і честь нашого Батька перед збіговищем ворогів української справи: „Мій батько все своє життя віддав Україні, він для неї зруйнував навіть власну родину...”.

Волинь, у березні 1938. р.

Юрій Матушевський.

...Ранком 2. III. нов. стилю (1919. р.) проснулися ми вже в Пірею. Радість велика. Не сподівалися вже достатись до Греції. Капітан французького воєнного судна, до якого треба було вдатися, щоб

пустили нас на беріг, був дуже ввічливий і прихильний, коли до нього звернулися в цій справі. Дав катер і баркас. Перевезли нас і наші речі.

Електричною залізницею поїхали ми до Атен. День ясний, соняшний, теплий. Атени — з величними руїнами Акрополя. І радісно, і сумно, і... страшно. Радий, що по тяжких митарствах упродовж пяти тижнів ми нарешті добилися до Греції. Сумно, що Україна в огні большевизму і що на тому пожарищі я покинув своїх рідних, своїх близьких, яких — не знаю, — чи побачу ще коли, а страшно перед новими обов'язками, перед завданнями, до яких ніколи не готовувався.

Хоч ми й послали з Корфу кілька депеш до готелів, проте в Атенах довго не могли знайти притулку. Сила всякого люду набилося в цей затишний куточок, де на вулицях живуть оранжі на деревах, цвітуть квітки, пахнуть оливки й евкаліпти. »Русских« чимало. Знайшовся один покій у „Grand Hôtel de Bretagne“, першорядній гостинниці коло королівського палацу. До готелю поїхав я з Р-ю і Р-зе*). Над вечір Лямбр.**) знайшов мешкання для Раф. і сїбі з хлопцями в Фалеро, Рейзе в Атенах десь, а я з Юрком до другого дня лишився в готелі.

Цікава зустріч із старенькою прислугою-галичанкою з Києва. Глянула на мене й відразу сказала: »Здрастуйте!« Розбалакались. Думала, що ми біженці від голоду й большевиків. Шкодувала дуже за Миколою II.

Молодий, незвичайно симпатичний швайцарець, рахівник чи секретар готелю, довідавшись, хто я, з великою симпатією віднісся до мене.

Надійшов вечір. Атени з Акрополем уявляли чудову панораму. Був останній день карнавалу. Цілу ніч греки веселилися. Але ми були так стомлені, що лягли спати.

Другого дня ранком прийшов Лямбр. і перевіз мене до Фалерону в готель над морем. В »Бретанії« треба було платити по 35 драхм з кожного за дбай, а тут по 30 др. При курсі 2 карб. = 1 драхма, це виходить 120 карб. за день. Нічого собі! Зате оранжі дешевіше від нашої картоплі. Мій покій з бальконом у бік моря. Але море обридло і все шумить — і вдень, і вночі. Готель гарний, але й готелеві блощиці теж добри. Упродовж цілої дороги по брудних вагонах, по касарнях — цього добра не було, а тут — до скандалу. Нас тут тимчасом оселилося 9 душ, а 9 душ — в Атенах.

Другого дня скликав я всю Місію до себе на нараду. Сказав дещо про завдання нашої Місії, про важливість завдань, про нашу спільну відповідальність. Нагадував про потребу великої обережності з усіх боків і про пантрування за нами всяких ворогів. Дав коротенький нарис історії зносин України з греками в далекому минулому, щоб дозвести, що теперішній наш приїзд є тільки поновленням давньої традиції. Радився, про що говорити з міністром на першому побаченні, якщо воно відбудеться цими днями, і нарешті перейшов до розподілення обов'язків між членами Місії. Все йшло ніби гаразд, хоч я більше хотів би почути порад від своїх помішників.

*) Жінки членів Місії — Рафальського й Рейзе.

**) Урядовець Місії Лямбріонідіс.

В грецьких газетах з'явилися звістки про приїзд нашої Місії. До Фалеро прибіг репортер, але Лямбр., що знат іого, як людину підозрілу, ще з Петербургу, не пустив його до мене, щоб часом не дискредитувати Місії, подавши йому від себе деякі відомості. Редактор іншої газети мав інтервю з Рейзе. В третій газеті з'явилася коротеньке мое інтервю, хоч ніхто від тієї газети до мене не приходив. Як видно, те інтервю було вміщене тільки для того, щоб пропагувати думку про непотрібність висилки грецького війська на Україну. В газеті написано, ніби я заявив, що нам грецького війська не треба, а потрібна тільки технічна допомога. У той час тут ішло приготування до висилки війська, до чого Грецію зобов'язувала умова з Антантою, але значна частина греків була проти тої висилки.

Тут довелося ще раз виявити справжню ціну Лямбріонідіса й подякувати Мацієвичеві за рекомендацію. Золоту людину маю в його особі, на яку з охотою проміняю десяток «ширих» українців. На середу (5. III. нов. ст.) мені була вже призначена авдієнція в міністра закорд. справ Діомідіса. Рішив іхати з Мод. Піліп.* і Лямбр. Рівно в 11 год. ми були в міністра. Прийняв нас негайно. Не можу сказати, щоб увійшов я до його кабінету спокійно. Дуже хвилювався. Та й було чого. Перш за все від незвичайної ролі й важливості спраєв; друге — знат заздалегідь, що йду на »буде, що буде«, бо сподівався, щоб визнала Україну Греція, ця невільниця Антанти, яка гарматами й голодом в 1916 році примусила греків до »добровільного« союзу з нею, — було неможливо; третє — що мушу все говорити чужими устами.

Я попередив Лямбр. і Лев-го, що буду говорити по українській якщо чого Лямбр. не зрозуміє, то щоб приходив на поміч Мод. Піліп. і підповідав йому по французьки. Міністр прийняв нас ввічливо й привітно. Перші фрази були сказані по франц., а потім Лямбр. перейшов на грецьку мову. Те, що я казав, міністр власноручно все записував. Це спонукало мене до подвійної обережності.

Сказавши, від кого і пошто ми приїхали, я перейшов до коротенького історичного нарису українсько-грецьких відносин, починаючи з VII. в. по Р. Хр. Підкреслив, що в X. в. Україна-Русь, як самостійна держава, була в тісному звязку з Візантією — релігійному, культурному й економічному, що ті звязки поновила в XVII. ст., а тепер знову хоче зробити те саме по довгій перерві. Коротко розповів, чому добивається самостійності, як *conditio sine qua non*. Далі перейшов до програми теперішнього правительства і до боротьби України з большевиками, а також до того, чого ми хочемо від держав. Говорив коротко, бо розмова затягалася завдяки перекладові й записуванню моїх слів. Нарешті, щоб викликати самого міністра на розмову, я навмисне дещо промовчував. Він з особливою увагою записував мої слова, коли я говорив про необхідність радикальних соціальних реформ і про те, на яких засадах хоче базуватися Директорія. Йому хотілося довідатись, чи буржуазія матиме місце в нашій республіці. Я сказав, що всі трудові кляси

* М. П. Левицький, радник Місії.

України повинні знайти собі місце в державно-народньому житті. Тут уже хтось поширив чутки, немов ми також большевики, і я зрозумів, чому міністр так цікавиться цією справою. Але це була тільки одна точка, на якій він затримався. Більше ніяких питань не задавав. Я зробив спробу передати йому дипломатичну грамоту. Він її тільки перечитав і сказав, що до розвязання питання на мировому конгресі нічого певного не може мені сказати й грамоти не прийме, але »гостинності« не тільки не відмовляє до того часу, а й вельми радий, що ми прибули. Я подякував і просив допомогти нам наладити зносини з нашим правителством. Він сказав, що про мою візиту й прохання повідомить правительство і дасть мені про це знати. Я висловив надію, що побачення наше не остане і що коли міністр забажає ще щось довідатися про наші справи, чого я не встиг, чи забув сказати, то я до його послуг. Він відповів, що дуже з цього радий. Попрощалися, пробалакавши 1 годину.

Не скажу, щоб моя перша візита лишила в мене добре враження. Хоч упередження не було помітно, зате, відко, міністр боявся, як би цим прийомом не попсувати відносин з Антантою, не прогнівити її. Почувалося й те, що правительство Греції без Венізельоса — не правительство, що за його головою й плечима всі живуть. Д. на прощання дуже легко, скоріше тоном благального побажання, натякнув на те, що Греція не відмовляє нам гостинності, поки не приде звідкільсь якась відповідь, а ми тимчасом будемо спокійно сидіти, але не роблячи великого розголосу.

Це прохання мене дуже звязало. Щоб не ставити ні правительство, ні себе в прикре становище, я почав уникати інтервюерів і знайомостей та засів тимчасом за роботу — за писання меморандуму про те, що таке Україна, які її відносини до Росії, чого Україна завжди домагалася, чого домагається тепер, за що бореться і якої допомоги потребує від держав. Сподівався, що за тиждень напишу, днів за три його перекладуть і перепишуть, а тимчасом може й від Венізельоса прийде відповідь.

Коли в середу виходили від міністра, то Лямбр. познайомив мене і Лев-го з колишнім консулом у Москві Сагіріянісом, греком із Смирни. Другого дня він був у мене на вечірі. В грудні він утікав із Совдепії через Україну, коли там була вже Директорія, і дуже був вдячний їй за те, що з Києва до Одеси йому дала можливість вигідно переїхати. Переїнявся симпатіями до українців і прийшов до нас, уже як приятель. За вечерею він тихенько повідомив мене, що мало не слідом замною був у міністра *prince Demidoff*, який напевно поінформував його, що ми большевики. Сагіріяніс радив мені »викинути фортель« і зробити візиту до митрополита. Цим можна вбити відразу кількох зайців, а саме: 1) поставити *prince'a* в становище брехуна, бо большевики до митрополита не ходять; 2) викликати цим дуже добре враження серед греків, які дуже побожні не тільки в сірій, а й в інтелігентській масі; 3) митрополит відомий демократ і має вплив не тільки на духовенство; 4) в справі признання автокефальності української церкви голос атенського митрополита матиме неабияке значення. Сагіріяніс бував у митрополита і взяв на себе місію добитися в нього авдіенції для мене. Я погодився на це.

В пятницю Саг. дав мені знати, що в суботу (8-го) в 4-ї год.

дня митрополит мене прийме. В призначенні годині я з Лямбр. були в митрополита. Ідучи до нього, я попередив Лямб., що буду вітатися з м-том, як православний християнин, тобто візьму благословення, до чого й він був би готовий. »Хоросо« — відповів мій любий Лямбros, мій вірний »Лічарда«. Я дав картку монахові і за хвилину нас прийняв митрополит. Привіталися. Він попрощався по російськи сідати, дуже ввічливо й гостинно. Високий, оглядний, з чорними, досить веселими очима, з сивиною в бороді.

— Як син православної церкви, — заявив я, — як представник держави, що колись прийняла віру й науку Христову від Греції та й до цього часу залишається її вірна, я вважав за свій обовязок, ступивши на грецьку землю, завітати до вишого представника грецької церкви, бо, добиваючись політичної незалежності, Україна добивається і церковної незалежності від московської церкви.

Коротенько розповів йому, що Москва гнобила нашу віру й церкву, та, не вважаючи на таких наших святителів, як Дмитро Ростовський, дивилася на нас, мало не як на еретиків.

М-т, щоб показати мені, що знає нашу церковну історію, почав говорити про деякі видатніші факти церковно-політичних зносин Візантії з православною »русскою« церквою, плутаючи Україну з Москвою.

Я подав кілька реплік, відмежовуючи виразно Україну від Москви.

Тоді він почав говорити про *Міраф' Ріоссіа* або »Україну« і сказав, що вона тепер після собору в Києві має церковну автономію.

Я розповів, як виглядав той собор і що то була за автономія. Довелось пригадати Антонія з Євлогієм.

Тоді він у дуже обережних виразах, але досить твердим тоном, почав говорити про те, що ввесь православний схід дуже тяжко вражений тим, що Директорія арештувала святителів Антонія й Євлогія і тримас іх у полоні в католицькому монастирі, що митрополит Плятон писав йому, що там над ними знущаються, що Антонія східні гієрархи дуже поважають і т. д.

Я відповів, що арешт Антонія і Євлогія не мав характеру якоїсь підміти, а викликаний був необхідністю. З одного боку А. западцю втручався в політику і проводив антинаціональну і антидержавну роботу та був центральною фігурою у багатьох реакційних заходах гетьманського уряду. Що ж до Євлогія, то робота його на Волині й у Галичині здобули йому загальну ненависть. Отже треба було для втихомирення загального ворожого настрою ізолятувати іх. З другого боку — обурення загалу було таке велике проти них, що можна було сподіватись і ексесів, а уряд не бажав того, щоб повторилася прикра подія, як за большевиків із митр. Володимиром. Згадав також при цій нагоді про злочинні замисли Антонія розпочати карний процес проти українських священників, обвинувачуючи іх у душогубствах.

Тоді м-т зауважив, що коли владики й робили щось злочинне, то на те є суд, який іх може судити. Для чого ж іх віддавати на поталу й глум уніятам, що суворо тримають іх в уніяцькому монастирі й чинять ім усякі прикорости.

У відповіді митрополитові я зауважив, що іхав через Галичину, довідувався про ув'язнених і не чув, щоб ім щось навмисне

инилося недобре. Крім того, знаю митрополита Шептицького й не думаю, щоб цей розумний архіпастир був здатний до пімсти над православними гієрархами за те, що російська влада його арештувала, вивезла й тримала в православних монастирях. Проте я по-дам реляцію своєму правительству про те, що мені м-т сказав, і проситиму розвідати, чи справді цим гієрархам чинять те, про що пише м-т Плятон, і, якщо так, то щоб уряд Директорії наказав або того не робити, або, як просить м-т, тримати їх у православному монастирі. Але ще я можу зробити лише тоді, коли грецьке правительство дасть мені змогу мати зносини з моїм урядом, про що я прошу митрополита подбати в інтересах хоч би порушеної справи.

М-т обіцяв. Далі він почав говорити про православіє взагалі, що воно, в протилежність латинству, не втручалося в політику і через те, він думає, і на Україні (м-т говорив ріжно: то «Україна», то «Мала Русь») православна віра та церква не повинні зазнати ути-сків і переслідувань.

Незаперечуючи йому щодо аполітизму православія, я все-ж завва-жив, що на Україні церква провадила велику політику обмосковлення, що через ту політику все вище духовенство у нас уже не націо-нальне, що український народ не мав слова Божого на рідній мові і що тільки революція дала йому його, що Москва скасувала нашу церковну автономію і гнобила духовно-релігійне життя народу, — тому-то ми й добиваємося автокефалії церкви в незалежній державі. При цьому я звернув увагу м-та на те, що наш народ зберіг стару благочестивість краще, ніж московський, що в нас національна бо-ротьба завжди була релігійною, а релігійна — національною, і що збулося слово апостола: «Буяя міра избра Господь, щоб посрамить премудрих...». Тяжко було моїому Лямбр. справитись із перекладом цього тексту, але сам м-т приїшов йому на допомогу, задоволено глянувші на мене і потішивши тим, що, мовляв, якось воно «все об-разується»: матимете незалежну державу, то й церква матиме неза-лежність. Правда, говорив він про це дуже обережно, загадуючи про велику Росію і страждання там православної віри.

Я на це відповів, що національне відродження нашого народу, позбавленого інтелігенції, головним чином провадилося силами се-лянського духовенства та його дітей і що серед теперішніх полі-тичних українських діячів є багато дітей духовенства, і вже чес-но одні це українське правительство, яке б радикальне воно не було, не може ставитися до духовенства так, як ставляться большевики.

На тім наша розмова скінчилася. Велася вона досить жваво упродовж цілої години. Подякувавши м-тові за щиру гостину та за мудрі поради, я попрощався.

Він мене благословив і провів до дверей. Від м-та я вийшов у кращому настрої, ніж від міністра. Почував це й Лямбр.

Другого дня з'явилася в часописах замітка про мою візиту в м-та. Я спітав потім Сагіряніса, чи мав він розмову з м-том про враження від моєї візити. Звичайно, мав, — і м-т йому сказав, що ця візита зробила на нього дуже добре враження. «Правдивий хри-стянський народ ці українці», — сказав ніби м-т. Та, мабуть, так-таки воно й було, бо за день у м-та, таксамо, як і в міністра, слі-дом за мною, був і Демидов. Як видно, мої візити не давали йому спокою. В одній газеті „Річоспілтіс“ з'явилася глузлива замітка з при-

воду візити Демидова в м-та і його обіцянки помолитися за велику Росію.

11. III. Мені сказали, що приходили українські вояки до Місії, зачувши про наш приїзд сюди. З ними мали розмову Гринев. і Лямбр. Приходили вони з проханням допомогти ім дістатися на Україну. Вони охоче, кажуть, вступили б до армії Петлюри, щоб битися з большевиками, а тимчасом іх Антанта, особливо французи, намагаються вирядити до армії Денікіна. Другого дня прийшло знову кілька вояків-земляків у тій самій справі. Були між ними люди з Полтавщини, Київщини, Катеринославщини й Чернігівщини. Декого з них я бачив і розмовляв з ними. Робили незвичайно приємне враження; скаржились, що іх приймають за большевиків за те, що, провоювавши на македонському фронті в незвичайно тяжких умовинах, вони, як тільки дійшла до них чутка, що Росія помирилася з центр. державами, не захотіли більше воювати й почали проситись додому. Їх не пустила Антанта. В деяких полках счинився справжній бунт. За це бунтарів тяжко покарали: загнали до глибоких ям, огорожених колючим дротом, били, голodom морили і т. д. Потім подітили на три категорії: першу, небунтівників, почали готовувати до війни з большевиками в армії Денік.; другу — тримаючи під пильним доглядом, вживали на всяку військову роботу; третю (яку вважали за справжніх большевиків), позбавивши пайка, трактували, як бранців, і віддали на каторжні роботи: бити камінь, поправляти залізниці, тощо. А тепер знову викликають групами і дають речинець на відповідь, чи годяться вступити до армії Денікіна. Я порадив ім не відмовлятися, щоб знову не накликати на себе якоєві біди, а заявiti, що вони охоче вступили б до армії Петлюри. Вояки говорили, що на македонському фронті було чимало українців, а тут, в Атенах, було іх душ 85. «Ми тепер тихше води, нижче трави», — впевняв мене один ізпід Кременчука з дуже симпатичним лицем.

Цими днями я придбав іще одну знайомість. Якось Галаган з Ахрам. мені сказали, що в трамваї до них причепився чернець, назвавши себе архимандритом Сергієм, настоятелем посольської церкви. Запрошуував до себе.

10. III. я був недужий: вдень трусила мене фебра, мав я 38.5° температури і лежав у ліжку. Увечері хтось стукає до мене в двері. Входить архимандрит. Просить дарувати йому й т. д. Прошу його сідати. Сідає, каже, що він українець, з самої Полтави, з давнього сербо-українського роду Дабижів — і пішов, пішов. Просидів години з півтори. І чого тільки не наговорив! Суетна і суетлива людина. Думки скачуть і не тримаються купи.

Під час його візити надійшли: Гриневич і Раф-кий. Як видко, архим. прийшов на якісь розвідки, бо про все розпитував, удаючи себе приятелем і виявляючи намір »стати на коротку ногу«. Пропах розповісти йому, що таке українство, при чому то висловлював до нього симпатії і повну віру, то виявляв сумніви і говірив страшенні дурниці. Нарешті, просив книжок і запрошуував до себе.

Коли вийшов, Раф. висловився про нього дуже рішуче, заявивши, що від когось він чув (чи не від Гаршина), ніби о. Сергієв доводилося нераз чувати такі слова: »Батюшка, я не даю вам по пиці тільки через те, що ви в рясі«, і що взагалі в багатьох домах для нього закриті двері. Одні вважають його тепер за большевика, а ін-

ші просто за авантюриста. Знаючи велику небезсторонність Раф. і його незрівноваженість, з якою він часто дуже легко привязується до людини, таксамо, як легко й відхитується від неї, я мав від першої зустрічі з архимандритом таке враження, що це людина не зовсім нормальна. Виникало питання, чи маю я відповісти архимандритові візитою.

Ще перед розмовою з міністром я шкодував, що в мене не було виготовленого меморандуму, а навіть готового матеріялу до нього. Перед виїздом із Києва я думав про це, намагався перечитати деякі з тих меморандумів, що їх уже нераз складали й подавали, але, на жаль, виїзд мій відбувався за таких умов, що рішуче не мав я змогти здобути й запастися тим, що було треба. Більше того, я примушений був повикидати чимало наготовлених книжок, коли виявилося, що на Одесу ми не можемо іхати, а поїдемо манівцями. Отже я засів за меморандум «із страхом і трепетом», бо матеріялу, здавалося, фактичного й перевіреного було мало, до того ж треба було боятись, як би в офіційльнім документі не сказати чогось такого, чого не слід зовсім говорити, або можна говорити, але обережно. Через те моя робота йшла дуже мляво. Та й не дають мені спокою думки про Україну, прородину, бо вже надійшла відомість, що Київ у руках башибузуків, хоч і не знати з газет, як це сталося. Взагалі, як можна це ствердити по газетах, Європа дуже слабо поінформована про Росію, а ще гірше про Україну. Що ж до грецьких газет, які щодня читає мені Лямбр., то вони дають іще менше відомостей. Мізерні газетки.

15. III. Знову приходять наші вояки за порадою, а я ім нічого не можу допомогти. Збираються подати мені «петицію». Французи вимагають, щоб вони іхали до Денікіна. Дехто погодився, але дав собі слово: при першій же нагоді втікати. Я пішов порадитись до більших членів Місії, що робити: чи перед міністром зясувати справу, щоб Антанта знала, що вона робить. На превеликий жаль, не почув ні від кого якоїсь поради. Один тільки Раф. рішуче висловлював думку, що це не наша справа. Я стояв при тому, що все залежить від форми, як це зробити. Ні до чого не договорилися. Бачу якусь непевність нашу. Не можу навіть добитися того, щоб знайти номешкання для Місії, щоб подбати про організацію канцелярії, бо набирається потроху матеріялу. Раф. просто каже, що ми не маємо права цього робити, бо правительство оголосило військовий стан і завело цензуру, яка стежить і за нами.

Якось ми вийшли з готелю гуртом: я з Юрком, Лямбр., Галаган, Гриневич і Раф-ка з дівчиною. Ідемо пляжею. Бачу, зза кущів виходить поліціянт і простує до нас. Підійшов і щось починає говорити по-грецьки. Добре, що з нами був Лямбр. Довго вони сперечалися, нарешті поліціянт пішов. Л. переказав, що поліціянт хотів нас на вулиці потрусити й арештувати. Довго йому Л. толкував, хто ми, й загрожував відповідальністю. Поліціянт виправдувався тим, що ніби має наказ нас потрусити й арештувати. Ледве відчепився від нього. Ми пішли далі, а Л. побіг до комісаріату і мав там з вищим агентом поліції довгу розмову, загрожуючи скандалом і пригадуючи, що на Україні є 400 тис. греків. Я, крім цього, просив Л. другого дня піти до міністерства. Дехто висловлював підозріння,

чи не натравлюють на нас поліцію пп. Демидови й К°? Не хочеться вірити, щоб справді люди були здатні на таку гидоту.

В міністерстві висловили великий жаль і запевнили, що правительство тут не винне, а що це звичайне непорозуміння, викликане тривожним часом і ретельністю поліції. Обіцяли зробити спеціальний наказ, щоб нас не турбувала поліція.

Забув записати кілька важливих фактів. У четвер (13) коло 4 год. Гриневич привів до мене молодого козака-кубанця, що іде разом із Лукою Лавр. Бичем до Парижа. Ранком прибули з Царгороду до Пирею. Взяли гіда, щоб показав Атени. Коли іхали назад і проїздили повз Фалерон, то гід, мабуть прислухавшись до іх української розмови, сказав ім, що у Фалероні перебуває українська Місія. Боючись спізнатись на корабель, Бич вирядив козака до мене, просячи прибути в Гірей до пристані. Я поїхав. Бич із жінкою чекали на мене. Взяли повіз і поки доїхали до пристані, я коротенько розповів про наше становище та просив переказати Місії в Парижі, щоб знайшли шлях до Венізельоса і щоб дали знати Директорії, які чутки розповсюджують ченці про утиски українців над м-том Антонієм. Від Бича мало що довідався за браком часу. Сказав він тільки, що з Кубані виїхав давно й що довго сидів в Одесі, бо Антанта нікого не пускала, що в Царгороді Лот-го ще нема, тільки чутка пройшла, що він іде; що Суковкін робив там йому пакості, тримався як росіянин, що турецький уряд не знав, що з ним робити, а коли гетьман зробив *coup d'état*, то Сук. і зовсім почав держати «равненіє» на Росію.

Бич повідомив ще, що на Кубані, як і на Дону, великі тертя з добровольцями і з Антантою, такі самі і на тому ж ґрунті, що і в нас на Україні. Між іншим він потвердив чутку, що дійшла цими днями й до нас з англійських газет, про вихід Винниченка з Директорії і навіть арешт його, про зміну міністерства, до якого тепер входять: Остапенко — прем'єр; К. Мацієвич — м-р закорд. справ; Чопівський — торгу; Федак — фінансів; Архипенко — хліборобства; про переговори Петлюри з Антантою і про 5 чи 8 тез тих переговорів; про деякі перемоги над большевиками, а також про зраду у війську. Все це говорилося похапцем, бо не було часу; корабель мав відливати. Шкодували ми дуже, що так сталося.

А перед цим були в мене два кооператори: Урусов — із Ростова і Бекер (жид) — з Одеси. Розповідали про Дон і Одесу те саме, що Бич про Кубань. Скрізь велики «тертя» з добровольцями й Антантою. На що вже отаман Краснов, а його англійський генерал з Денікіном довели до того, що він стукав кулаком по столі, а англієць так само під час розмови. Дончаки кажуть, що поза Дон не підуть і на «возсоєдиненіє з матушкою-Росією» не пристануть.

Кооператори дали мені один примірник свого «меморандумак» (мода тепер на них пішла) в французькій мові про кооперативні зносини «Юга Россії» з сусідніми краями. Я переглянув його і тут же сказав, що принципово не мав би нічого, щоб пропагувати справу кооперації, але панове так плутаються в термінології і так сумниться не в свою хату, що я не можу з цим погодитися. «Юг Россії», «Одесса центр», до якого вони хочуть притягнути всю Херсонщину, частину Катеринославщини, Таврію й Поділля — це вже вибачте! Бекер засоромився (бо — ес-ер і стоїть за згоду з большеви-

ками), а Урусов буркнув щось про »украинскія чрезмѣрныя притяжанія и будущее раскаяніе за раздуваніе вражды«. Я різко відказав йому на це, і ми попрощалися. Бекерові дав на прощання кілька книжок.

20. Нема часу щодня вести свій записник. Маю три великих роботи: пишу меморандум, вислухую щодня силу газетних повідомлень преси грецької, франц. та англійської, що мені їх читають, і вчуся французької мови з книжок. Найбільше часу забирає писання меморандуму. Мав думку, що за тиждень зроблю цю роботу, а ось уже сижу третій тиждень. Кінчаю вже цю роботу. Треба прочитати в гурті, перекласти її написати на машинці, а потім хочу відвідати ріжних послів. Обридло сидіти так. Панькався з грецьким правителством, а тепер перестану. Через занадто велику обережність не завязав зносин із пресою. Сам засів за роботу, а моїм помішникам, окрім Лямброза — ані гадки про щось. Вже не раз доручав їм деяку роботу, щоб позаводили сяку-таку канцелярію та, на всякий випадок, коли б нас визнали, підготувалися до практичної роботи, щоб знайомилися з Грецією — нічого не виходить. Скінчу роботу і візьмуся за них, хоч заздалегідь бачу, що тільки Галаган, Лямброз та Глузман будуть справжніми помішниками, а решта — лішне її не згадувати!

Не дає мені спокою архим. Сергій. Мало не щодня в мене, не вважаючи на те, що я в нього не був. Все розпитує про Україну, просить книжок, питаеться, чи »серйозное дело« — те українство. У своїй писаній газеті (дуже дурній), що видає щодня для солдат, почав заводити відділ »Україна« й просив мене, щоб я співробітничав. Приходить іноді її з конфіденціяльними »сообщеніями«: щоб я був обережний із співробітником газети Паїсіосом, що „*ріпсе Demidoff*“ прислав йому офіціяльний »запрос«, чи правда, немов він навязав знайомість із українською місією, і т. д. Іноді від нього довідуюсь і про цікаві факти. Був тут Гучков. Сергій із ним бачився. Мав розмову про Україну. Гучков йому сказав, що такої нема, а для теперішніх її діячів скоро настане час, що їм не буде місця в Росії. Я на це відповів »занепокоєному« архимандритові, що є дуже гарна українська приказка: »дурний пп, дурна його й молитва«...

25. Скінчив меморандум. Три тижні працював запопадливо, не розгинаючи часом спини по три-четири години. Як і завжди те зо мною буває — з своеї роботи я невдоволений. Крім того, боюся офіціяльно сказати те, чого я або не маю права сказати, або чого не слід сказати. Тимчасом — »єже писах — писах«. Перечитав свою роботу своїй Місії, просячи критики її уваг. Дещо прийняв до уваги. Взагалі ж моя Місія захоплена меморандумом, хоч нового в ньому нічого нема. Я дбав тільки про те, щоб оперувати фактами її бути правдивим та щирим. Мод. Пил. захоплений так, що повів розмову про видання меморандума книжечкою і про широке його розповсюдження. Я проти цього. Зараз сідаю за його оброблення і буду частками давати Лямбр. для перекладу й переписки.

Меморандум вийшов трохи завеликий, хоч я намагався не многословити. Але вбрати на 50—60 стор. історію, економіку, політику, нарис матеріальних і духових ресурсів України і, нарешті, її сучасні вимоги — річ дуже тяжка й складна. Нехай читають дипло-

мати та вдумуються, коли взялися улаштовувати ввесь світ. Не знаю, чи яка з Місій спромоглася на таку роботу.

Тепер доручив Лямбр., щоб він протоптав мені стежку до тутешніх послів. Дам ім по примірнику меморандума. Нехай прочитають і перешлють своїм правительствам. Був уже він у серба, памятаючи, як у Букарешті серб став нам у великий пригоді. Але тутешній серб, як видно, інший. Тоді я рішив почати з американця. В тутешній газеті (*«Messager»*) недавно була його стаття, для посла дуже незвичайна, в якій він загрожує, що Америка швидко, мабуть, скаже Європі: ідіть, мовляв, до дідька всі! Почну з нього, тим паче, що недавно в англ. газеті була звістка, немов Америка й Італія мають вислати до Укр. Респ. своїх представників. До речі: в „*Temps*“ за 8. III. надруковано звістку про приїзд нашої місії до Аten зо мною на чолі.

27. III. Сьогодні Лямбр. був в американського посла Дроперса, протоптував мені стежку. Др. прийняв його добре і довго розмовляв. Спочатку тільки спитав, чому вдаємося до нього — адже визнання України залежить від конференції. Л-с завважив до речі, що ми насамперед чекаємо визнання нашої свободи від свободної Америки. Дроперс сказав, що він до моїх послуг завжди і що прийме мене *avec plaisir*. Значить, завтра можна було б і побувати у Др., та, на жаль, Рейзе, з яким я намірявся до нього поїхати, завтра перебирається на нове помешкання. Доведеться поїхати в суботу в 11-ї год. зранку.

28. III. Завтра в 11-ї год. поїду до Дроперса. Бажання його бачити якось підбадьорює мене, а крім того, дякуючи тому, що написав меморандум і все систематизував і звів до ладу не тільки в думках, у голові, а й виклав на папері, улекшую значно розмову. Шкода тільки, що мушу розмовляти через перекладача. Не кажучи вже про те, що вдвоє затягається розмова, вона втрачус елемент пе реконливості, що сам собою криється в майому власному переконанні, в моїм голосі, в моїх руках. Та ще не знаю, який з Рейзе перекладач буде. Щось не дуже то він дужий в англійській мові, як я бачу... Отже не буде безпосередності враження взагалі, а при поганому перекладі воно ще гірше буде. Ну, та що зробиш!

Меморандум, після такої тяжкої подорожі, мене виснажив. Сівши його виправляти, я геть його переробив, перекроїв, багато додав, викинув зайве. Здається, вийшло досить добре, бо члени Місії почали до мене відноситись іще з більшою повагою. Може від надмірної праці, а може від тяжких думок про те, що діється на Україні і що з дітками та Вірою*), — я геть втратив сон. Коло серця завжди немов гадюка в'ється. Нема спокою ані вдень, ані вночі. Тільки за роботою, після надмірного насильства над собою, я трохи заспокоююся. Через це не можу ані хвилини бути без діла, бо зараз немов хмара заступає мені сонце...

29. III. За цілій місяць, що я тут, перший день видався радісний. Почуваю себе бадьорим, веселим і не зайвим на світі, не зайвим вважаю і своє перебування тут. За це все мушу скласти її велику подяку американському послові — Дроперсові. Рівно в 11-ї годині

* Дружина автора „Дневника“ — Віра Олександрівна Матушевська — Ред.

з Рейз прибули ми до нього. Дав своє картку. Зараз прийняв. Познайомилися, сіли, закурили. Почав розмову я коротеньким вступним словом, як до представника вільної країни, який швидче зрозуміє нас, що добиваємося волі. Дав коротенький, схематичний нарис історії України, як самостійної держави, втрати незалежності і боротьби за неї, пригноблення національногоЯ політичного. Дрон. відразу заявив, що всі його симпатії на нашому боці і що він щиро бажає волі Україні, але що тут голітика не робиться. Я відповів, що розумію це, але, маючи на увазі мету свого приїзду, вважаю за їхній обовязок скрізь і єюди пускати проміння світла на заплутану лихими людьми українську справу та розвіювати туман, яким її обгорнуло. Зваживши, що говорю з практичним американцем, я наліг га економічний бік справи. Меморандум тільки що склав, і всі дати, всі цифри в мене, як на долоні. Почував сам і бачив, як вражав ними посла. Він іноді перебивав мою промову питаннями. Коли виявилось, що Рейз не дуже добре перекладає на англійську мову мою промову, Др. перейшов на німецьку. Я майже все почав розуміти, і розмова наша пішла швидче, бо мені не треба було перекладати того, що він говорив, і я відразу давав репліки. Це прискорило обмін думками і зразу зблизило нас. Мені здавалося, що маю розмову з давнім добрым знайомим, тим паче, що після короткої яскраво намальованої картини економічно-фінансового визискування України Др. ще раз щирим тоном сказав:

— Я тепер усе розумію і ще раз скажу, що всі симпатії наші на боці України, а тільки скажіть, яку реальну поміч єам можемо ми дати взагалі, і чим я міг би стати Вам у пригоді? Бо Ви знаєте, що Америка ні одного жовніра не дастя, бо це викликато б протест у країні.

Я відповів, що Україна потрібує помочі не людьми, а грішми, амуніцією й моральною піддержкою і що найкращою моральною піддержкою було б негайне признання її незалежності, бо незалежність — *conditio sine qua non* боротьби сучасних свідомих елементів, що прийшли до цієї ідеї тяжким шляхом.

Др. спитав, чому ми не боремося проти большевиків вкупі з добровольцями?

Я докладно йому виклав новішу історію російсько-українських відносин: ролю армії добровольців, її дух, поведінку добровольців у Києві за часів гетьмана перед останнім повстанням.

Др-с зацікавився періодом гетьманщини і гетьманом.

Я розповів йому, які шари суспільства його висунули, розповів про «Протофіс», про те, що гетьман сам із себе уявляв і що робився за гетьмана на Україні. Довелося зачепити й Антанту, згадати про Одесу й Енно, про те, як нас не пускали, коли ми домагалися вяснити дійсне становище на Україні, а також про те, хто ми й що, ті, що боролися за Вкраїну й добиваємося її незалежності.

Дроперс завважив про загальне, заплутане становище в старій Європі через те, що всі заходилися відразу вимагати всього та раптом усі захотіли бути великими державами. Чому, мовляв, трохи не зменшити своїх домагань і не помиритися.

Я відповів, що, як давній публіцист, який спеціально студіював національне питання в Росії і в Європі, міг би багато сказати з приводу цього, але не смію відбирати часу в посла. Скажу тільки про

Україну, що вона в своїх вимогах не зазіхає на чуже, а тільки хоче, щоб признане було їй право на те, що їй прислуговує.

Вкінці розмова втратила діловий характер і перейшла на »приятельський« обмін думками. Др-с сказав кілька слів про те, чому Америка вплуталася в цю війну, а саме: побіда й гегемонія Германії в Європі загрожувала б небезпекою й Америці; а кожен американець так любить свою батьківщину, що хоче почувати себе в ній таксамо спокійно й добре, як ось я почуваю себе зараз у цьому кріслі, на якому сижу. Отже треба було подужати Германію і роздушити її, і ми добилися свого. Далі втручатися у внутрішні справи Європи Америці нема потреби.

Я завважив, що ледве чи вдасться Америці відмежуватися від Європи, бо тепер народи й держави так звязані, що ізолюватися неможливо...

Треба було кінчати розмову, бо вже вона провадилася годину. Знову вернулися до цілі моєї візити, до того, чим Др-с міг би бути нам корисним. Я формулював свої бажання проханням, щоб Др-с ужив усю силу свого авторитету для того, щоб, зрозумівши справедливість та природність наших домагань, представив тутешнім представникам дипломатії українське питання в тому юбективному освітленні, яке я, як давній громадський діяч, йому дав, а докази це ще маю дати в меморандумі, який написав і тепер перекладаю. Якщо посол дозволить, то за якийсь час я йому пришлю його.

Він виявив велику охоту перечитати його й переслати своїму правительству, заявив, що взагалі »завжди радий бути до наших послуг«, і ще раз висловив свою повну симпатію до нас.

Попрощавшись, я вийшов від Дроперса в найкращому настрої. Хоч добре розумів, що ці симпатії мають більш плятонічне значіння, бо вся справа вирішиться в Парижі, проте радісно було почути перше слово спочуття...

Тут кінчається перший зшиток „Щоденника“ й далі
идуть на окремих аркушах конспективно записані роз-
мови під час дипломатичних візит. Правдоподібно, вони
мали бути пізніше вписані до „Щоденника“, бо для них
залишено в ньому місце. — Редакція.

12. IV. 10^{1/2} год. ранку в мін. закорд. справ. Мої привіти. 1 місяць гостини. За місяць великі події, які могли вплинути на вияснення питання про визнання нас, і який настрій тутешнього правительства? — Діюмідіс питає, що я маю на увазі, які події? — Я йому відповів: Прибуття нашої Місії до Парижа й видимий поворот політики Антанти щодо нас, що може цей поворот відбився і на периферії політичного центру. — Д. сказав, що рішення — в центрі і що зараз зателеграфує до Парижа, щоб дізнатися, в якому стані знаходяться ці переговори. — Тоді я сказав, що маю меморандум. — Д. сказав, що з великим інтересом (особливо підкреслив) він його перечитає і просив дати другий примірник, щоб вислати до Парижа як можна швидче, при першій нагоді. При цьому заявив: »Усі наші симпатії до національних стремлінь народностей Росії, в тому числі й до українців.. — Питання про вислання курієра. — Обіцяв допомогти, казав, що не

має нічого проти. — Потім особисті розмови, як я живу? Чи мені добре? Чи може потрібую яких услуг?

1/2 5 у італ. посла, барона Авенако. Спочатку мое привітання. Від Данте до Амічіса. — Відкіля ми прибули? — Ми посланці прав. Директорії, як і інші місії, щоб вияснити перед державами згоди становище України і розсіяти той туман, який обгортає українську справу. — Посол заявив, що в італ. завжди були симпат. відносини до народів Росії, як Україна, Польща та ін., і що вони їх зустріч, як братів. Здавна демократія венеціянська і торгові центри Італії завжди мали торгові зносини з півднем Росії, тобто з Україною. — Я сказав, що тепер помічається перелом у відносинах до нас і в Антанти, і в російських дипльом., але: 1) він прийшов занадто пізно, а 2) він не є рішучий. Ми домагаємося признання суверенности, але його нам відмовляли і йому ставали на перешкоді. — Посол сказав, що протелеграфує до свого правительства (сказав двічі) про необхідн. признання суверен. України і технічної допомоги.

Посол: — Якщо Україна створить правительство більш-менш сильне, то ви цим укріпите справу суверен. України.

Я: — Україна веде боротьбу вже стільки місяців сама мінімальн. засобами, без помочі.

П.: — Це сильний аргумент у Вас.

Я: — Щедрою рукою даються Денікінові міліони і Д. може за гроши мати офіцерів, а тут люди буються без грошей. Хіба це не доказ авторитетності української влади?

Посол: — Антанта утомилася після 4-х літ війни і — нехай буде між нами — Франція не захоче битися і думає використати елементи, що не дали багато для цієї війни, і тому *elle menage* за Румунією і Польщею.

Я: — Без бази — фронту проти большев. не може бути, а Україна — центр.

Посол знову сказав, що буде телеграфувати про це. Значить, думка його ексцеленції про признання України підійде престіж, 2) признання валюти і 3) технічна поміч. Яким шляхом, бо ж большев. відрізали нас від моря?

Я: — Шлях — через Румунію і Польщу.

Посол: — Заняття Одеси не добре відбилося на престіжі Директорії, не говорячи про престіж Антанти (засміявся).

Я дав відповідь, що так, але Україна хотіла зробити Одесу інтернаціональним портом. Я сказав, що маю дати меморандум.

Посол дякує.

Я: Про труднощі України.

Посол: — Свобода й держава родяться в муках. — Дякував за візиту.

В понеділок 14. IV. в 11 год. ранку мене з Лямбр. прийняв посол Румунії. Розмова тягнеться півтори години. Дуже щира і приемна. Посол, попереджений про мою візиту ще в суботу, як видко, чекав. Портрет відкрив двері, як тільки наш повіз підіхав; ми й не дзвонили. Я скинув пальто і не встиг іще дати картки лякеєві, як сам посол вийшов із кімнати і, привітавши, повів нас на перший поверх, питуючися по дорозі, по якому я розмовляю. Я сяк-так сказав по-французьки фразу, що, на великий жаль, тільки по-українськи. Увійшов до кабінету, сіли. Я заявив, що вважав за свій обовязок

скласти візиту представникам сусідньої держави, яка тісно звязана з Україною, як у сучасному, так і в минулому. З Молдавією у нас звязки з XVI. в. Богдан Хм. посылав своє військо на допомогу Молдавії, а сина свого одружив з донькою Лупула. Згадав і про Петра Могилу. При цьому додав, що подам меморандум з історією укр.-рос. відносин, а поки-що бажав би йому освітлити сучасне становище.

Посол попередив, що він мене приймає, як і його коллега, неофіціяльно. Я відповів, що розумію це і роблю з того всі висновки, та почав вияснювати ролю України в боротьбі з московськими большевиками. Ось уже півтора року не тільки без усякої допомоги від держав згоди, а навпаки — при противуцрайській політиці їх. Через це большевики вже на порозі дверей Зах. Європи. — Посол на це відповів, що всі оці питання розвязуються і вияснюються в політичному центрі, в Парижі, а тут він, як і інші посли, не мають директив і не покликані до розвязання цих питань, бо мають обмежене поле діяльності. — Я сказав, що цілком розумію це, а разом із тим, як представник Української Республіки, вважаю своїм конечним обов'язком йому, як представникам Румунії, так само, як і іншим представникам, виясняти становище України, щоб оминути хоч відтепер ті помилки, яких уже нароблено так багато. Потім пішла мова про українсько-румунські, українсько-польські та українсько-російські чідносини, після чого я сказав:

— Нас не хотять призвати. Коли б визнали суверенність України, то українські керманичі відкладуть спір про деталі надалі, а зараз спільно виступлять з іншими державами проти большевиків, коли, звичайно, ці держави не переслідують реставраційних цілей. Ось нас обвинувачують у тому, що ми не хочемо йти спільно з добровольцями, з Денікіним і т. п. Так, ми психологічно й фактично не можемо йти вкупі з ними, бо ці всі панове не визнають прав нашого народу і краю навіть на автономію, а потім — це сила безперечно реакційна. Тимчасом необхідність найширших соціальних реформ така гостра, що не зважати на них, відкладати надалі, не йти ім назустріч — річ неможлива, бо ніяка влада, ніякий уряд без переведення їх не втримається.

Посол запитав, яка політично-соціальна програма того правительства, що я його репрезентую.

Я сказав, що як давно, так і під час революції, коли ми вірили в здоровий розум Росії, ми були федералістами. Ми думали в рамках Росії існувати на федераційній основі. Коли ж через нерозум уряду і росіян Росію штовхнули в обійми большевиків і анархії, ми проголосили свою незалежність, списали мир з центр. державами і почали боротьбу з большевиками. Тепер у сфері політичній ми домагаємося признання нашої незалежності, що ж до нашої енутрішньої програми, то хочемо бути щиро-демократичною республікою на найширших основах повного народоправства, не допускаючи панування одної кляси, через що ми й боремося з большевиками, що базуються на тиранії пролетаріату й бідноти.

Посол зацікавився тоді територією України й швиденько вийняв карту. Карта неповна, без східних границь, бракувало деяких повітів Курщини, Харківщини, Катеринославщини й Азовського моря.

Наприкінці вже пішли »приємні« розмови. Посол сказав, що між Молдавою та Україною багато спільногого в одежі, сумках співах

і т. п. і що Румунія, що так довго була під чужою владою, не може не співчувати Україні. Потішив мене, що, дасть Бог, справа вийде на добре. — Я висловив повну віру в правоту нашої справи й повну надію, що самостійний український народ буде жити в братерському сусідстві з румунами. — Посол повідомив, що іх рід із хотинського повіту, півтораста літ дідичів там і ще 60 років тому мав там маєток. Потім спітав, чи не знаю я про той протест, що внесений проти Румунії в Паризі з приводу якихось ексцесів? — Я відповів, що не читав його (не брехав, бо в той час забув), але якщо й є такий, то в цей час, коли народи змучені її роздратовані війною та революцією і накидаються один на одного з ріжних причин, — це річ, що заслуговує на вибачення і зrozуміння. Як відко, він був задоволений з мого пояснення. Потім сказав, що в Румунії є тепер Гасенко. Я виявив обережне задоволення. Згадав він також про Чоботаренка та про деякі неприємності з ним. Я відповів, що Ч. рішуче не знаю, а тільки чув про нього, що був такий за часів гетьманщини, а в ті часи, завдяки революції, починали відогравати ролю ріжні випадкові люди. Посол сказав, що розуміє це. Почали прощаатися. Коли вийшли до салі, він виявив бажання познайомити мене з своєю дружиною. Познайомилися. Приємна жінка. Спітав, чи щось є в європейських мовах про українське питання? Потім поцікавився, чи мій меморандум є офіційний. Я сказав йому, що він є мій власний, складений на основі тільки директив правительства.

9. V. Був сьогодні у деяких греків. Що-далі незадіволення проти Антанти, особливо проти Франції, зростає серед них. Грецію держать за горло. Боязний цей народ. Не вважаючи на те, що багато людей знає, як до мене прихильно поставилися всі послі, навіть французький, що взяв від мене меморандум, щоб відіслати до Парижа, греки бояться одверто вести зо мною знайомство, газети бояться писати про Україну, хоч ми їм даємо готовий матеріял, в «ліберальному» клубі бояться виголосити реферат про Україну, бо, мовляв, військовий стан...

10. V. Учора чогось Демидов і франц. посол були в міністра Діомідіса. В чім річ? Щось там є, а довідатися не маю від кого. Горе, бо без мови я. Мав би мову, то довідався б — коли не в Dr., то в Av. Думаю, що сказали б, як не той, то другий; і взагалі розповіли б про загальне становище. А то при мені завжди повинна бути третя особа, а це утруднює справу.

11. V. Не було вже днів три англ. і франц. преси. А тутешня — загумінкою-провінціяльна, злидenna й мало інформована, а до того ще підцензурна. Єтже завжди доводиться нетерпляче чскати на газету. Сьогодні чотири годині зряду читали мені газети. Відомості не свіжі, за 27, 28, 29, 30 квітня і трохи за 1. мая. В голові каша якась від того калейдоскопу. Проте треба розібрatisя в тій каші. Перш за все почну з України. Треба гадати, що вигнання большевиків з Кисва — факт. Всі газети про це на всі лади пишуть, а в одній газеті зазначено (Daily Telegr. за 29. IV), що звістка ця прийшла до Женеви від самого генерала Петлюри. Додає Петлюра, що вся північна Україна вільна від большевиків. Дяка Богові! Але... вільна вона від большевиків московських, а чи справиться з своїми? Коли прийшла чутка, що Київ відбили селяни, я зрадів дуже. Наука військової муштри, значить, марно не пропала для наших хахлів.

Проте, як би там не було, а факт вигнання власними силами московсько-большевицько-жидівської навали — дуже великої ваги, нехай навіть і через те тільки, що наш »великий український народ« ковстав проти большевиків тільки тому, що вони не тільки не дали змоги йому пограбувати інших, а ще й його самого пограбували, лишивши на хазяйстві по 1 коняці, 1 корові, 1 свині й по 1 курці тим, в кого було по троє, а тому, в кого нічого не було, нічого й не дали, а все собі забрали (ось зразковий соціалізм!)... Навіть і такий, дуже проблематичний крок національної свідомості є для нас плюс і ним можна трохи заткнути рота тим, хто твердить, ніби наша народня маса зовсім несвідома.

13. V. Інтернаціональна соціялістична конференція в Амстердамі визнала права України на незалежність. Подробиць нема, отже не знаю, хто там був з українців. »Temps« (1. V) сповіщає, що Сидоренка і Шульгина запрошено до українсько-польської комісії, де б вони висловили свій погляд на справу Східньої Галичини. Хто ж там іще в Парижі? Боюся, що наші інтереси, заступлені так мізерно, не матимуть авторитетної і вмілої оборони. В той самий час, не вважаючи на давні й упірті чутки про повстання проти большевиків на Україні, 1. V. в англійському парламенті віце-міністр заявляє, що правительству невідомо, де тепер на Україні антибольшевицьке правительство; що Київ і Одеса в руках московських большевиків... Один із тутешніх міністрів теж вчора сказав, чи не заслабо часом представлена Україна в Парижі? Крім цього — вороги не дрімають; вони все пускають у хід, все можуть використати.

24. V. Цілий тиждень не заглядав до свого щоденника, аж піяково стало, як подивився. Нездужав — серце не служило, і через те перебував у страшенні депресії днів із чотири. Нудно. Цей тиждень особливо був тяжкий. Звісток майже ніяких бадьорих і цікавих, навпаки — часом приходять препогані. Гроші вичерпуються, а надії на повернення додому нема: не пускають. Раніш сюди не пускали, а тепер звідсіля не пускають. Та й куди вертатися? Коли б була змога, то, поки ще є гроші на дорогу, вирядив би звідсіля всіх, лишивши тільки Лямброза та Галагана. Решта мені мало що непотрібна, а навіть у дечому шкодить своїм неукраїнським »обличчям«. Глузмана, правда, лишив би ще, бо можна на нього у всьому покластися і все він робить швидко та до пуття. Робив заходи, щоб дійти до грошей, а проте іноді ловлю себе на потайній думці: коли б гроші не прийшли, то половині членів Місії дав би за місяць і скажав би: »Ідіть з Богом, куди хочете«, а на решту грошей ще якось би перебивався місяць-другий. Три вже тижні, як сповістив Марголін, що Сидоренко з Парижа нам пришле тижнів за два 150—200 тисяч франків, про що я просив. Проте від С. ні слуху, ні духу. Моя Місія, завжди дуже пасивна до своєї справи, бо за три місяці я ні від кого не почув і трьох добрих порад, тепер трохи »ожила«, коли я попередив, що за тиждень-півтора дам останні гроші на дорогу і буду заздростити тому, хто рушить на Україну. Ухвалили по недовгім міркуванні побувати в американського посла й попросити його допомогти нам подати звістку до Парижа. 21-го ранком удвох із Мод. Піліп. я поїхав до Дроперса. Хотілося під претекстом справи побачитися з ним і трохи поговорити про загальне становище, зокрема — про наше. Він певне щось знає. Поїхали. Прийняв нас

дуже мило. Охоче взявшся переслати від себе наші депеші до Парижа. Про загальне становище не міг сказати нічого втішного; навпаки, почав дуже схвилювано говорити про незвичайну заплутаність справ, скаржитись на Європу, в якій дідько знає, що діється, що він би залюбки кинув усе і вернувся б до Америки. Заговорили про те, як зловживають принципами Вільсона. Др-с дуже експансивно на цю увагу зареагував і сказав: »За Вільсона в Європі хангаються тоді, коли хочуть вжити його ім'я до чогось, як печатку, а коли В-н відмовляє цього, то його отак-о« — і Др-с дригнув ногою, зробивши рух, немов когось витихає з хати... До посла хтось прийшов, бо до кабінету зазирнув секретар. Ми зробили рух, щоб прощатися, але мені захотілося почути, чи посол читав мій меморандум і яке він зробив нанього вражіння. Запитати про це — було ніяково, отже я попросив вибачення, що не додержав слова і не прислав меморандуму в англійській мові, а тільки в французькій, бо тримаю слабого перекладача. Він відповів мені, що вже перечитав меморандум. Попрощалися і пішли. Мені відалося, що під час першої візити він був привітніший і щедріший на слова, ніж тепер. На Мод. Пілліп. він зробив незвичайне вражіння: »Хотілося обійтися його«, — сказав М. П., коли вийшли.

Щось іще треба було б занотувати в нотатнику, та забув що — слаба пам'ять у мене стала. Якісь брехні чи що, які розпускає про нас тутешня російська амбасада, впевняючи всіх, що ми большевики. Сьогодні в розмові з Др. я натякнув на це, коли довелось просити його, щоб вислав нашу депешу до Парижа про гроші.

— Доводиться, — кажу, — пане міністре, турбувати вас про таку річ, хоч про нас тут дехто, кому наш приїзд став сіллю в оці, і розповсюджує брехні, ніби ми привезли з собою на большевицьку агітацію міліони.

Др. махнув рукою.

— Пльотки, — каже, — скрізь розповсюджені, а тут — особливо. Не думайте, що тільки вами цікавляться.

На тому треба було б скінчити, але Мод. Пілл., що перекладав мою репліку, мабуть через те, що репрезентувати звік »безсталанну вдову-Україну«, до моєї репліки приточив іще від себе: »Тут, каже, справа пахне тим, що може й за готель скоро нічим платити буде«. Покоробила мене ця вдовина скарга, та пропало — не вернеш...

Мене повідомили, що біженці з Одеси, багатії, що позалишали там статки-маєтки, інформують тутешній уряд про український уряд дуже погано. Большевиці — так характеризують єони тут усіх нас...

На цьому щоденник уривається. Далі подаємо відмінки з справоздання Ф. П. Матушевського українському Міністерству Закордонних Справ про діяльність Місії, писаного в 20-ох числах серпня 1919. р. — Ред.

В місяці квітні й травні склав голова місії візити до послів Англії, Італії, Франції, Румунії, Голяндії, Бразилії *chargés d'affaires* Естонії, Бельгії й Персії. Всім ім вручив по одному примірнику меморандума.

Окрім представника Франції, всі посли й *chargés d'affaires* віддали візити голові місії. Дехто (як посли Англії й Румунії), прий-

маючи й віддаючи візити, попереджали, що вони роблять це неофіціально; інші ж робили те й друге без усіх попереджень.

Майже всі представники держав виявили великий інтерес до України та її змагань і висловили повне спочуття. Особливо треба відзначити прямодушне й шире відношення послів Італії та Голяндії, а також Румунії.

Говорячи про дипломатичні зносини з представниками інших держав, треба зазначити, що українська Місія не навязала зносин із представником Сербії та колишнім послом Росії.

Chargés d'affaires Сербії, було видко, ухилився від візиту й розмов, не знаючи погляду на українську справу свого уряду, хоч із розмов із ним секретаря української Місії видно було, що він знає справу досить добре.

Щодо колишнього посла бувшої Росії, то про офіціяльну чи неофіціяльну візиту до нього навіть не могло бути й мови, хоч деято з послів, коли секретар Місії підготовляв візиту до них голови Місії, обережно запитував про наше становище щодо посла Росії і про візиту до нього. Нічого не маючи проти того, щоб десь зустрінутися з ним, голова Місії згодом переконався, що не варто навіть іти на випадкову з ним зустріч. Як видко, з наказу Демидова один із його секретарів почав шукати зустрічі з секретарем нашої Місії. На таку зустріч пішов нештатний секретар д. Лямбріонідіс. З перших же слів секретар д. Демидова почав говорити про Україну, про українську справу і т. д. такі несоторені дурниці, що з ним трудно було проеоджувати будь-яку розмову. Коли ж він нарешті сказав, що «в моїм умі не можуть поміститься такія понятія, как самостійная Украина і самостійная украинская мова», то д. Л. на це одказав: «Якщо ви, пане, маєте такий розум, що не можете ним збагнути таких престіх речей, то це ще не можна вважати за доконаний факт, що України нема». На тім розмова й покінчилася.

За деякий час в газеті *Κοινωνία*, що почала виходити 1. квітня, з'явилось інтерв'ю п. Демидова, в якому він не раз ужив таких виразів: «Так звана Україна», «якась Україна» і т. п., виявляючи цим отверто своє відношення до нас.

Не прибільшуши, можна сказати, що за 5 місяців пробування й праці Місія зробила досить поважну й помічну роботу. В Греції побачили, що відбудування великої й єдиної Росії — велика небезпека для Греції завтрашнього дня, а зазіхання Сазонових на Царгород із Дарданелами викликає тут обурення.

Тим-то з великими симпатіями зустріли тут дипломатичну Місію від Грузії, що прибула сюди в кінці червня і для якої наша Місія в значній мірі підготовила ґрунт. З цією Місією українська Місія з перших днів приїзду її до Аten увійшла в дружні й ширі зносини і деяго робила на підставі спільноти наради й навіть спільними силами. Грузинська Місія складається всього з двох людей (голова її — А. Мдівані), і нашій Місії, як багатшій людьми, доводилося ставати нераз її у пригоді. З свого боку грузинська Місія віддячувалася нашій чим могла, а під час офіціяльних візитів скрізь підкреслювала повну обоснованість українських домагань, таксамо, як і під час навязання літературних звязків.

Антанта, іменем якої у французькім парламенті промовляв міністр Пішон і похвалявся, що має на поготові 750 тис. війська, яке

має визволити Росію від большевиків, за кілька тижнів зрадила Росію. Перша роля у тій зраді належиться Франції, а найбільше потерпіла від неї бідна Греція, яка тільки одна послала своє військо до Одеси, де його французи покинули на убій большевикам. До Греції повернулося офіційно біля 500 ранених, а неофіціяльно кажуть — вдвое більше. А скільки було вбито — невідомо. Цей факт викликав тут велике обурення проти Антанти, особливо проти Франції.

До відомостей про діяльність Місії, що подані в цьому справозданні, треба додати ще, що голова Місії надсилив до міністра за кордонних справ Греції копії значніших меморандумів, які подавала українська Місія в Парижі на Мировій Конференції і пересилала в копії до Атен. Щодо свого меморандума, надрукованого за браком коштів тільки в кількості 500 прим., то Місія розіслала його до всіх своїх амбасад і місій, а також до всіх українських бюр у Європі, до редакцій місцевих впливовіших газет, інституцій та до лідерів політичних партій.

З МИНУЛОГО.

	стор.
1. Й. Міколя. Харківські спогади.	3
2. Д. Дорошенко. Пруський дипломат про український сепаратизм в 1861 році.	5
3. В. Левинський. Драгоманов і драгоманівці в світлі австрійських тайних документів.	9
4. В. Серошевський. Українські засланці в Сибірі.	30
5. Ол. Лотоцький. До світогляду старого українофіла (з листування Ів. Я. Рудченка-Білика з М. П. Драгомановим).	36
6. Д. Дорошенко. Український рух 1890-тих років в освітленні австрійського консуля в Києві.	59
7. В. Леонтович. Спогади про мої зустрічі з українськими діячами старшого покоління.	71
8. К. А. Безкровний. В. В. Скидан.	100
9. Г. Козловський. З життя української кольонії в Москві в 1900-тих роках.	110
10. Д. Дорошенко. Зперед тридцяти літ.	126
11. Ф. Матушевський. Із щоденника українського посла.	138

Z PRZESZŁOŚCI.

	St.
1. J. Mikola. Wspomnienia charkowskie.	3
2. D. Doroszenko. Dyplomata pruski o separatyzmie ukraińskim w r. 1861.	5
3. W. Lewyński. Drahomanow i drahomanowcy w świetle tajnych dokumentów austriackich.	9
4. W. Sieroszewski. Zesłańcy ukraińscy na Syberii.	30
5. A. Łotocki. Przyczynek do charakterystyki światopoglądu ukrainofila starej daty (z korespondencji J. Rudezenki-Bilyka z M. Drahomanowem).	36
6. D. Doroszenko. Ruch ukraiński lat dziewięćdziesiątych ubiegłego stulecia w oświetleniu konsula austriackiego w Kijowie.	59
7. W. Leontowicz. Wspomnienia moich spotkań z działaczami ukraińskimi starszego pokolenia.	71
8. K. Bezkrowny. W. W. Skydan.	100
9. H. Kozłowski. Z życia kolonii ukraińskiej w Moskwie na początku bieżącego stulecia.	110
10. D. Doroszenko. Przed trzydziestu laty.	126
11. F. Matuszewski. Z dziennika posła ukraińskiego.	138

TEMPS PASSÉS.

	Pág
1. J. Mikkola. Souvenirs de Kharkiv.	3
2. D. Dorochenko. Un diplomate prussien sur le séparatisme ukrainien en 1861.	5
3. V. Levinsky. Drahomanov et les „drahomanovistes“ vous à travers les documents secrets autrichiens.	9
4. V. Sieroszewski. Les exilés ukrainiens en Sibérie.	30
5. A. Lotocky. Contribution à la caractéristique de l'ideologie d'un ukrainophile de vieille date. (Extraits de la correspondance de J. Roudtchenko-Bilyk avec N. Drahomanov).	36
6. D. Dorochenko. Le mouvement ukrainien de la dernière décade du XIX-ème siècle vu par un consul autrichien à Kïev.	59
7. V. Leontovyttch. Souvenirs de mes rencontres avec les patriotes ukrainiens de la vieille génération.	71
8. K. Bezkrovny. V. V. Skydan.	100
9. K. Kozlovsky. Images de la vie de la colonie ukrainienne à Moscou vers 1900.	110
10. D. Dorochenko. Il y a trente ans...	120
11. F. Matouchevsky. Fragments de journal d'un ambassadeur d'Ukraine.	138

PRACE UKRAIŃSKIEGO INSTYTUTU NAUKOWEGO.

- Tom I.** Seria statystyczna, zeszyt 1. Ludność ukraińska Z. S. R. R. Rozprawy T. Olesiewicza, O. Pyta, W. Sadowskiego i O. Czubenki. Cena zł. 4.
Tom II. Seria statystyczna, zeszyt 2. Tymoteusz Olesiewicz. Tablice statystyczne ludności ukraińskiej Z. S. R. R. według spisu 17 grudnia 1926 roku. Cena zł. 10.
Tom III. Seria ekonomiczna, zeszyt 1. E. Główinski, K. Maciejewicz, W. Sadowski. Zagadnienia współczesne życia gospodarczego Ukrainy. Cena zł. 4.
Tom IV. Seria filologiczna, zeszyt 1. Dr Konstantyn Czechowicz. Aleksander Potocki. Ukrainski myśliciel-lingwista. Cena zł. 4.
Tom V. Seria prawnicza, zeszyt 1. Prof. A. Łotocki. Ukrainskie źródła prawa kościelnego. Cena zł. 10.
Tom VI. Seria pamiętników, zeszyt 1. A. Łotocki. Stronice przeszłości. Cena zł. 6.
Tom VII. Seria ekonomiczna, zeszyt 2. W. Sadowski. Praca w Ukraine Radzieckiej. Cena zł. 4.
Tom VIII. Seria pamiętników, zeszyt 2. Wspomnienia. L. Wasilewski, M. Galin, S. Stempowski, A. Topczy- baszy, Tabornis. Cena zł. 4.
Tom IX. Seria podręczników, zeszyt 1. Prof. D. Doroszenko. Dzieje Ukrainy w zarysie. T. I (do połowy wieku XVI). Cena zł. 8.
Tom X. Seria filologiczna, zeszyt 2. Dr. Mikołaj Puszkar. Najmłodsza palatalizacja spółgłosek w języku ukraińskim. Cena zł. 3.
Tom XI. Seria ekonomiczna, zeszyt 3. I. Iwasink. Spółdzielczość kredytowa w Ukrainie. Cena zł. 4.
Tom XII. Seria pamiętników, zeszyt 3. A. Łotocki. Stronice przeszłości. Część II. Cena zł. 10.
Tom XIII. Seria historyczna, zeszyt 1. A. Doczenko. Wyprowadzina r. 1920. Cena zł. 10.
Tom XIV. Seria filologiczna, zeszyt 3. Iwan Ziłyński. Mapa dialektów ukraińskich z objaśnieniami. Cena zł. 2.
Tom XV. Seria historyczna, zeszyt 2. Wojna ukraińsko-moskiewska 1920 r. Część I. Operacyjne dokumenty Sztabu Armii Ukraińskiej Republiki Ludowej. Pod redakcją generała W. Salskiego, zestawil generał P. Szandruk. Cena zł. 10.
Tom XVI. Seria prawnicza, zeszyt 2. Prof. A. Łotocki. Autokefalia. Tom I. Cena zł. 6.
Tom XVII. Seria historyczna, zeszyt 3. Diariusz hetmana Orlika. Przygotował do druku Jan z Tokar Tokarzewski Karaszewicz. Cena zł. 6.
Tom XVIII. Seria podręczników, zeszyt 2. Prof. D. Doroszenko. Dzieje Ukrainy w zarysie. T. II. Cena zł. 12.
Tom XIX. Seria prawnicza, zeszyt 3. Prof. A. Jakowliw. Traktaty ukraińsko-moskiewskie w XVII–XVIII st. Cena zł. 6.
Tom XX. Seria ekonomiczna, zeszyt 4. Prof. inż. I. Szwoheni. Gospodarstwo wodne w dorzeczu Dniepru na Ukrainie. Cena zł. 2.
Tom XXI. Seria pamiętników, zeszyt 4. A. Łotocki. Stronice przeszłości. Część III. Cena zł. 10.
Tom XXII. Seria pedagogiczna, zeszyt 1. S. Sirepko. Oświata publiczna na Ukraine Sowieckiej. Cena zł. 6.
Tom XXIII. Seria ekonomiczna, zeszyt 5. Prof. B. Iwanys. Gospodarstwo energetyczne Ukrainy i Północnego Kaukazu. Cena zł. 4.
Tom XXIV. Seria filozoficzna, zeszyt 1. Prof. D. Czyżewski. Filozofia H. S. Skoworody. Cena zł. 6.
Tom XXV. Seria historii literatury, zeszyt 1. Prof. S. Smal-Stoczek. T. Szewczenko. Interpretacje. Cena zł. 7.
Tom XXVI. Seria ekonomiczna, zeszyt 6. W. Sadowski. Robocznica w gospodarstwie rolnym Ukrainy. Cena zł. 5.
Tom XXVII. Seria ekonomiczna, zeszyt 7. B. Iwanicki. Lasy i gospodarka leśna na Ukrainie. T. II. Cena zł. 4.
Tom XXVIII. Seria prac Komisji dla badań zagadnień polsko-ukraińskich, zeszyt 1. Leon Wasilewski. Kwestia ukraińska jako zagadnienie międzynarodowe (w języku polskim). (Wyczerpany).
Tom XXIX. Seria filologiczna, zeszyt 4. Dr. B. Lew. Ukrainskie tłumaczenie kroniki Marcina Bielskiego. Cena zł. 2.
Tom XXX. Seria prawnicza, zeszyt 4. Prof. A. Łotocki. Autokefalia. Tom II. Cena zł. 15.
Tom XXXI. Seria filologiczna, zeszyt 5. Dr. J. Rudeński. Sufiksy: -y-e, -ysko, -sco w języku ukraińskim. Cena zł. 2.
Tom XXXII. Seria ekonomiczna, zeszyt 8. Zagadnienia współczesne życia gospodarczego Ukrainy. Tom II. Cena zł. 5.
Tom XXXIII. Seria prac Komisji dla badań zagadnień polsko-ukraińskich, zeszyt 2. S. M. Kuczynski. Ziemia Czernihowsko-Siewierskie pod rządami Litwy (w języku polskim). Cena zł. 10.
Tom XXXIV. Seria filologiczna, zeszyt 6. R. Smal-Stoczek. Język ukraiński w Ukraine Sowieckiej. Cena zł. 5.
Tom XXXV. Seria prac Komisji dla badań zagadnień polsko-ukraińskich, zeszyt 3. Marceli Handelsman. Ukrainska polityka ks. Adama Czartoryskiego przed wojną Krymską. Cena zł. 5.
Tom XXXVI. Seria przekładów Pisma Świętego i tekstów liturgicznych, zeszyt 1. Liturgia św. Jana Złotoustego. Cena zł. 1.
Tom XXXVII. Seria prac Komisji dla badań ruchu ukraińskiego, zeszyt 1. Archiwum Michała Drahomana. Tom I. Korespondencja Kijowskiej Starzej Hromady z M. Drahomąnowym (1870–1895). Cena zł. 15.
Tom XXXVIII. Seria przekładów Pisma Świętego i tekstów liturgicznych, zeszyt 2. Psalterz. Cena zł. 3.
Tom XXXIX. Seria prawnicza, zeszyt 5. W. Sadowski. Polityka narodowościowa Sowietów na Ukrainie. Cena zł. 5.
Tom XL. Seria pamiętników, zeszyt 5. A. Łotocki. Stronice przeszłości. Część V (w druku).
Tom XLI. Seria ekonomiczna, zeszyt 9. E. Główinski. Finanse Ukrainy Radzieckiej (w druku).
Tom XLII. Seria historyczna, zeszyt 4. B. Krupnicki. Hetman Filip Orlik (1672–1742). Zarys działalności politycznej. Cena zł. 7.
Tom XLIII. Seria ekonomiczna, zeszyt 10. W. Iwanys. Przemysł Ukrainy i Północnego Kaukazu. Cena zł. 5.
Tom XLIV. Seria filologiczna, zeszyt 7. M. Przeźpórka. Gwara nadolska. Cena zł. 3.
Tom XLV. Seria ekonomiczna, zeszyt 11. B. Iwanicki. Lasy i gospodarka leśna na Ukrainie. Tom I (w druku).
Tom XLVI. Seria historyczna, zeszyt 5. Mazepa. Księga zbiorowa. Tom I. Cena zł. 5.
Tom XLVII. Seria historyczna, zeszyt 6. Mazepa. Księga zbiorowa. Tom II (w druku).
Tom XLVIII. Seria historyczna, zeszyt 7. Z przeszłości. Księga zbiorowa. Tom I. Cena zł. 5.
Tom XLIX. Seria historyczna, zeszyt 8. Ukrainski ruch akademicki (w druku).
Tom L. Seria historyczna, zeszyt 9. Diariusz hetmana Orlika. Tom II. Przygotował do druku Jan z Tokar Tokarzewski Karaszewicz (w druku).
Tom LI. Seria prac Komisji dla badań zagadnień polsko-ukraińskich, zeszyt 4. Antologia poezji i prozy ukraińskiej w przekładach polskich. Pod redakcją B. Łępkiego (w druku).

ПРАЦІ УКРАЇНСЬКОГО НАУКОВОГО ІНСТИТУТУ.

- Том I.** Серія статистична, книга 1. Українська людність ССР. Розвідки Т. Олесьевича, О. Пятеля В. Садовського і О. Чубенка. Ціна 4 зол.
- Том II.** Серія статистична, книга 2. Тиміш Олесьович. Статистичні таблиці українського населення ССР за переписом 17 грудня 1926 року. Ціна 10 зол.
- Том III.** Серія економічна, книга 1. С. Гловінський, К. Мацієвич, В. Садовський. Сучасні проблеми економіки України. Ціна 4 зол.
- Том IV.** Серія філологічна, книга 1. Д-р Константин Чехович. Олександер Потебня. Український мислитель-мінгіст. Ціна 4 зол.
- Том V.** Серія правничча, книга 1. Проф. О. Лотоцький. Українські джерела церковного права. Ціна 10 зол.
- Том VI.** Серія мемуарів, книга 1. О. Лотоцький. Сторінки минулого. Частина перша. Ціна 6 зол.
- Том VII.** Серія економічна, книга 2. В. Садовський. Права в УССР. Ціна 4 зол.
- Том VIII.** Серія мемуарів, книга 2. Л. Васільєвський, М. Галин, С. Стемпковський, А. Топчибаші, Табуї. Сповідання. Ціна 4 зол.
- Том IX.** Серія підручників, книга 1. Проф. Д. Дорошенко. Нарис історії України. Том I (до половини XVII ст.). Ціна 8 зол.
- Том X.** Серія філологічна, книга 2. Д-р Микола Пушкар. Наймодніша палітамізація шестидесятів в українській мові. Ціна 3 зол.
- Том XI.** Серія економічна, книга 3. І. Іващенко. Кредитова кооперація на Україні. Ціна 4 зол.
- Том XII.** Серія мемуарів, книга 3. О. Лотоцький. Сторінки минулого. Частина друга. Ціна 6 зол.
- Том XIII.** Серія історична, книга 1. О. Доценко. Зимовий похід 1920 р. Ціна 10 зол.
- Том XIV.** Серія філологічна, книга 3. Іван Зінченко. Карта українських говорів з поясненнями. Ціна 2 зол.
- Том XV.** Серія історична, книга 2. Українсько-московська війна 1920 р. Частина перша. Оперативні документи Штабу Армії Української Народної Республіки. Під редакцією генерала В. Сальського, доументи впорядковані генералом П. Шандрук. Ціна 10 зол.
- Том XVI.** Серія правничча, книга 2. Проф. О. Лотоцький. Автогефалія. Том I. Ціна 6 зол.
- Том XVII.** Серія історична, книга 3. Діярій гетьмана Пилипа Орлика. Опрацьовано для друку Яків Токарський. Ціна 6 зол.
- Том XVIII.** Серія підручників, книга 2. Проф. Д. Дорошенко. Нарис історії України. Том II. Ціна 12 зол.
- Том XIX.** Серія правничча, книга 3. Проф. А. Йовков. Українсько-московські договори в XVII—XVIII ст. Ціна 6 зол.
- Том XX.** Серія економічна, книга 4. Проф. інж. І. Шовгенів. Водне господарство в басейні р. Дніпра на Україні. Ціна 2 зол.
- Том XXI.** Серія мемуарів, книга 4. О. Лотоцький. Сторінки минулого. Частина третя. Ціна 10 зол.
- Том XXII.** Серія педагогічна, книга 1. Проф. С. Сірополік. Народна освіта на Советській Україні. Ціна 6 зол.
- Том XXIII.** Серія економічна, книга 5. Проф. В. Іванис. Енергетичне господарство України та Північного Кавказу. Ціна 4 зол.
- Том XXIV.** Серія філософічна, книга 1. Проф. Д. Чижевський. Філософія Г. С. Сковороди. Ціна 6 зол.
- Том XXV.** Серія історично-літературна, книга 1. Проф. С. Смаль-Стоцький. Т. Шевченко. Інтерпретації. Ціна 7 зол.
- Том XXVI.** Серія економічна, книга 6. В. Садовський. Робоча сила в сільському господарстві України. Ціна 5 зол.
- Том XXVII.** Серія економічна, книга 7. Б. Іваницький. Ліси й лісове господарство України. Том II. Ціна 4 зол.
- Том XXVIII.** Серія праці Комісії для дослідів над польсько-українськими питаннями, книга 1. Леон Васілевський. Українська справа як міжнародне питання (в польській мові). (Вичерпано).
- Том XXIX.** Серія філологічна, книга 4. Д-р Л. Лев. Український переклад хроніки Мартини Бельського. Ціна 2 зол.
- Том XXX.** Серія правничча, книга 4. Проф. О. Лотоцький. Автогефалія. Том II. Ціна 15 зол.
- Том XXXI.** Серія філологічна, книга 5. Д-р Я. Рудницький. Наростки -ице, -иско в українській мові. Ціна 2 зол.
- Том XXXII.** Серія економічна, книга 8. Сучасні проблеми економіки України. Том II. Ціна 5 зол.
- Том XXXIII.** Серія праці Комісії для дослідів над польсько-українськими питаннями, книга 2. С. М. Кутинський. Чернігівсько-сіверські землі під пануванням Литви (в польській мові). Ціна 10 зол.
- Том XXXIV.** Серія філологічна, книга 6. Р. Смаль-Стоцький. Українська мова в Советській Україні. Ціна 5 зол.
- Том XXXV.** Серія праці Комісії для дослідів над польсько-українськими питаннями, книга 3. М. Гандельсьман. Українська політика кн. Адама Чарториського перед Кірильською війною. Ціна 5 зол.
- Том XXXVI.** Серія перекладів Св. Письма та Богослужбових книг, книга 1. Літургія св. Іоанна Золотоустого. Ціна 1 зол.
- Том XXXVII.** Серія праці Комісії для дослідження українського руху, книга 1. Архів Михайлова Драгоманова: Том I. Ілюстрована Книжкою Старої Громади з М. Драгомановим (1870—1895 рр.). Ціна 15 зол.
- Том XXXVIII.** Серія перекладів Св. Письма та Богослужбових книг, книга 2. Псалтир. Ціна 3 зол.
- Том XXXIX.** Серія правничча, книга 5. В. Садовський. Національна політика Советів на Україні. Ціна 5 зол.
- Том XL.** Серія мемуарів, книга 5. О. Лотоцький. Сторінки минулого. Частина п'ята. У Царгороді (друкується).
- Том XLI.** Серія економічна, книга 9. С. Гловінський. Фінанси УССР (друкується).
- Том XLII.** Серія історична, книга 4. В. Крупинський. Гетьман Пилип Орлик (1672—1742). Огляд його політичної діяльності. Ціна 7 зол.
- Том XLIII.** Серія економічна, книга 10. Проф. В. Іванис. Промисловість України і Північного Кавказу. Ціна 5 зол.
- Том XLIV.** Серія філологічна, книга 7. М. Ішніорська. Надсянський говор. Ціна 3 зол.
- Том XLV.** Серія економічна, книга 11. Б. Іваницький. Ліси й лісове господарство України. Том I (друкується).
- Том XLVI.** Серія історична, книга 5. Мазена. Збірник. Том I. Ціна 5 зол.
- Том XLVII.** Серія історична, книга 6. Мазена. Збірник. Том II (друкується).
- Том XLVIII.** Серія історична, книга 7. З минулого. Збірник. Том I. Ціна 5 зол.
- Том XLIX.** Серія історична, книга 8. Український студентський рух. Збірник. Ціна 5 зол..
- Том L.** Серія історична, книга 9. Діярій гетьмана Пилипа Орлика. Том II. Опрацьовано для друку Яків Токарський. Царжевський Караваєвич (друкується).
- Том LI.** Серія праці Комісії для дослідів над польсько-українськими питаннями, книга 4. Антольєвій української поезії і прози в польських перекладах. Під редакцією В. Ленкого (друкується).

Твори Т. Шевченка в 16 томах. В передплаті — 40 зол. Досі вийшли тт. II, III, IV, VI, VII, VIII, IX, X, XI, XII, XIV, XV.

А. Міцкевич. „Пан Тадеуш“ (в українському перекладі М. Рильського). Ціна 3 зол.

Т. Шевченко. „Поезії“ (в польській мові). Ціна 5 зол.